5e ANNÉE. No 52. 1er AVRIL 1913

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

SOMMAIRE :

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS

Le numéro : fr. 1.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE.

Directeur : JACQUES COPEAU
Secrétaire : JACQUES RIVIÈRE

Le Directeur reçoit le premier et le troisième mardi de chaque mois, de 3 heures à 5 heures.

Le Secrétaire reçoit le Samedi de 3 h. à 5 h.

Le Directeur des Éditions reçoit le Mercredi de 3 h. à 5 h.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction à
M. JACQUES RIVIÈRE
et tout ce qui concerne l'administration à
M. L'ADMINISTRATEUR COMMERCIAL
de la Nouvelle Revue Française
35 & 37, RUE MADAME

Les Manuscrits ne sont pas retournés.

Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au Bureau de la revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

LES DIX ROMANS FRANÇAIS QUE...

On est venu me demander, de la part d'un *grand quotidien*, d'indiquer les dix romans français que je préfère.

Jules Lemaître, je crois, avait mis à la mode ce petit jeu à quoi nous jouions, Pierre Louys et moi, du temps que nous étions en rhétorique : " Devant passer le restant de vos jours dans une île déserte, quels sont les vingt livres que vous souhaiteriez emporter ? " — Vingt livres ! nous trouvions que c'était peu pour peupler un désert et pour agrémenter toute une vie ; aussi nous inscrivions, plutôt que des titres d'ouvrages, des noms d'auteurs ; nous indiquions, par exemple, Gœthe, uniment, ce qui nous dispensait de choisir entre *Faust*, *Wilhelm Meister* et les poésies ; puis nous recourions à des ruses : nous indiquions Amyot, ce qui nous faisait gagner, avec Plutarque, en prime, le délicieux *Daphnis et Chloé* ; nous indiquions Leconte de Lisle, dont les traductions nous paraissaient alors d'une indépassable sévérité... Notre bibliothèque de vingt auteurs fournissait ainsi de trois à quatre cents volumes.

J'ai gardé plusieurs de ces listes, que nous dressions à nouveau chaque trimestre. J'y cherche en vain un nom de romancier.

Enfant dernier venu, le roman, aujourd'hui toute la faveur est pour lui. Dans l'ensemble de la littérature, et particulièrement de la française, il tient petite place ; nous n'avions pas si courte vue que déjà nous ne sussions le reconnaître. Il est vrai qu'à vingt ans nous n'avions pas encore découvert Stendhal. Mais même, encore, s'il me fallait opter entre les œuvres de celui-ci, est-ce bien ses romans que je prendrais ? ou non plutôt, de préférence, ses lettres, son *Henri Brûlard*, son *Journal* et ses *Souvenirs* ?...

Or aujourd'hui ce sont des romans que l'on demande que je désigne ; qui pis est : des romans français !

J'ai longtemps balancé entre *le Rouge et le Noir*, et *la Chartreuse de Parme*. Dans le doute, j'ai même failli inscrire *Lucien Leuwen*, pour qui je gardai quelque prédilection tant que je n'eus pas relu les deux autres. Mais non : *la Chartreuse* reste le livre unique ; malgré que *le Rouge et le Noir* soit d'un premier contact plus surprenant, *la Chartreuse* a ceci de vraiment magique : à chaque fois qu'on y revient, c'est toujours un nouveau livre qu'on lit.

Quand je rouvre Montesquieu, La Fontaine, Montaigne, j'y peux goûter encore telle phrase dont d'abord je n'avais pas extrait toute la moëlle, ou que, même, je n'avais point remarquée ; mon esprit peut écouter plus docilement, plus intelligemment leur conseil, ou, s'il s'y refuse, c'est pour de plus judicieuses raisons... Je me refuse sans cesse à Stendhal ; je ne ferais que de l'ennui de ce dont, lui, fait son plaisir ; prolongée, sa société me serait mortelle ; mais, comme le *Britannicus* de Racine, c'est tou-

jours d'un visage nouveau que me sourient Mosca, Fabrice et la duchesse, que le livre entier me sourit. Quelle grâce dans sa minutie ! Quelle élégance dans la netteté de sa ligne ! Comme il insiste peu !... Je le quitte ; je le reprends encore ; jamais je n'achèverai d'en parler.

Le grand secret de cette diverse jeunesse, c'est que Stendhal, et particulièrement dans la *Chartreuse*, ne veut proprement rien affirmer ; le livre entier est écrit *pour le plaisir*. A peine si, de ci de là (beaucoup moins que dans ses autres livres), Stendhal y prend parti ; c'est par là qu'il pourrait vieillir. Que je l'aime au contraire, lorsqu'il écrit : " Je crains que la crédulité de Fabrice ne le prive de la sympathie du lecteur ; mais enfin il était ainsi : pourquoi le flatter lui plutôt qu'un autre ? " Et que je l'aimerais mieux encore s'il mettait là moins de feintise, s'il écrivait cela plus sincèrement.

Il reste en l'homme bien des régions qu'il n'aura pas su découvrir, et même il n'aime à découvrir que ce qu'il va pouvoir expliquer ; les tons ultra-violets lui échappent, précisément ceux qui nous occupent le plus aujourd'hui ; certaine théorie du plaisir précipite un peu trop sa pensée; il se rattache un peu trop délibérément à lui-même... N'importe ! Si j'avais à choisir dix romans, sans souci de leur origine, j'en prendrais deux français : *La Chartreuse* serait le premier.

Les Liaisons Dangereuses de Laclos serait l'autre.

J'ai tant aimé ce livre d'abord... je me demande à présent si je ne le surfais pas un peu. Il faut que je le relise. Je ne l'ai découvert, fort heureusement, qu'assez tard ; je veux dire : plus près de trente ans que de vingt.

Les trop jeunes lecteurs se fatiguent des résistances de Madame de Tourvel ; ils pensent que le livre gagnerait lorsque, cédant plus vite à Valmont, elle trouverait moins longuement, ensuite, à se plaindre. Ils méritent de préférer *Faublas*.

Tout dans *Les Liaisons* me déconcerte, et rien de ce que l'on m'apprend sur Laclos ne m'éclaire pour quels motifs il écrivit ce roman. J'en viens presque à douter si, dans son impertinente préface, l'auteur se moque, ou si vraiment il ne s'imaginait pas " rendre service aux mœurs ", comme il dit. Je voudrais qu'il en fût ainsi et que, de cette vérité : que c'est desservir l'art que de servir les mœurs, ce livre servît de preuve par l'absurde. Il faut bien reconnaître qu'il devient assez médiocre quand il se pique, vers la fin, de devenir réparateur et de donner raison, je ne dis pas à la Présidente de Tourvel en qui s'incarnent l'amour sincère et la vertu, mais bien à Madame de Volanges, à Madame de Rosemont, et à d'autres comparses qui représentent si l'on veut le parti des bonnes mœurs — contre quoi la véritable amour et la véritable vertu auront à lutter toujours, et plus que les Valmont et les Merteuil.

Et parfois au contraire je doute si, sous le couvert d'une vertueuse intention, Laclos ne voulut pas plutôt composer le vrai manuel de la débauche. Au demeurant elle n'est pas du côté de la Merteuil et de Valmont, mais bien de Danceny et de la petite Volanges ; la débauche commence où commence à se dissocier de l'amour le plaisir. Je force à peine ma pensée si je renonce à voir un débauché dans Valmont, mais seulement un libertin, dans Don Juan, au pire un dissolu : un infidèle. Danceny n'est plus un débauché s'il cesse d'autre part d'aimer Cécile.

Entre les sensations du plaisir et les sentiments de l'amour, la couture n'est ni fatale, ni même parfaitement naturelle. " L'amour, que l'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est au plus que le prétexte ". Cette petite phrase, que Laclos met dans la bouche de la Merteuil, éclaire simplement quelques uns des prétendus "mystères" du cœur humain.

C'est également dans ce livre que je trouve, et toujours dans la même lettre de la Marquise de Merteuil, la critique la plus subtile et la plus pertinente, encore que la plus détournée, des doctrines de Barrès. " Croyez-moi, Vicomte, dit-elle, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer. " Et l'enracinement que Barrès préconise met précisément l'homme en telle situation qui n'exige de lui que le moindre effort et que la plus petite vertu... Ailleurs nous avons insisté.

Après ces deux romans, si l'on ne restreint pas mon choix à la France, je ne cite plus que des étrangers.

— Quoi ! Vous ne faites pas plus grand cas de la France ?

— Simplement : où la France excelle à mes yeux, ce n'est pas dans le roman.

La France est un pays de moralistes, d'incomparables artistes, de compositeurs et d'architectes, d'orateurs. Qu'opposeront les étrangers à Montaigne, à Pascal, à Molière, à Bossuet, à Racine ? Mais, par contre : qu'est-ce qu'un Lesage auprès d'un Fielding ou d'un Cervantes ? Qu'un abbé Prévost en regard d'un Defoë ? et même : Qu'est-ce qu'un Balzac en face d'un Dostoïevsky ?... Ou, si l'on préfère : qu'est-ce qu'une *Princesse de Clèves* à côté d'un *Britannicus* ?

Il faut bien pourtant que j'indique *la Princesse de Clèves*, puisqu'on restreint mon choix aux français. Mais j'avoue que je ne ressens pour ce livre qu'une admiration tempérée. Rien de neuf à en dire, ni qui n'ait été fort bien dit. Sans doute, devant la *Princesse de Clèves*, il est diverses façons de réagir, et l'on peut n'aimer point ce roman ; mais dès qu'on l'aime, je défie que ce soit pour diverses raisons. Aucun secret, aucun retrait, aucun détour ; nulle ressource ; tout est mis en lumière, en valeur, et rien à attendre de plus ; sans doute c'est le comble de l'art : un *nec plus ultra* sans issue. Est-ce vraiment la *Princesse de Clèves* que je vais porter sur ma liste ? ou le *Roman Bourgeois* plutôt ?... Ah ! que Furetière n'est-il Molière ! et que Javotte, Monsieur Jourdain !...

A défaut de *Moll Flanders*, indiquerai-je à présent *Manon Lescaut* ? — Peut-être. Il y coule un sang chaud... Pourtant je suis gêné devant ce livre ; il a trop de lecteurs, et des pires ; je préfère ne l'aimer point.

— En le lisant vous versiez bien des larmes !

— Précisément, je lui en veux un peu de cela. S'il touchait d'abord mon esprit, je lui permettrais plus volontiers de toucher aussi bien mon cœur.

Par contre je n'hésite pas un instant à m'emparer de *Dominique*. Si belle est la pudeur de ce livre, il semble presque indiscret d'en parler. Ce n'est pas un livre sublime; c'est un livre amical. Il parle intimement, au point qu'en le lisant il semble qu'on se parle à soi-même, ou que l'on n'a pas besoin d'autre ami.

Rien n'est artificiel dans *Dominique* ; Fromentin s'y

montre artiste sans doute, mais non pas particulièrement homme de lettres ; toutes les qualités de sa plume sont celles mêmes de son intelligence et de son cœur.

Quel roman de Balzac préférer ? Comment ne préférer qu'*un* roman de Balzac ? *La Comédie Humaine* forme un tout ; c'est l'admirer mal que de n'en admirer qu'un morceau.

Il est bon de lire Balzac avant vingt-cinq ans ; après, cela devient trop difficile. A travers quel fatras parfois on y va chercher nourriture ! Encore n'est-on pas toujours récompensé, car, dès qu'il a posé ses personnages, leurs plus sublimes mots sont prévus ; on a tout dit quand on a dit qu'ils sont topiques... Je sais. Mais il importe d'avoir lu Balzac, tout Balzac. Quelques littérateurs ont cru pouvoir s'en dispenser ; dans la suite ils ont pu ne pas bien se rendre compte eux-mêmes de je ne sais quoi qui leur manquait ; on s'en rend compte pour eux.

C'est *La Cousine Bette*, je crois, que je trouve le plus de profit à relire ; mettons que c'est le livre de Balzac que je choisis.

J'indique ensuite *Madame Bovary*, sans commentaires. Une discussion sur Flaubert m'entraînerait ; je la réserve.

J'ai longtemps aimé Flaubert comme un maître, comme un ami, comme un frère ; sa correspondance était mon livre de chevet. Ah ! que je l'ai bien lue, vers vingt ans ! Il n'est pas une phrase aujourd'hui que je n'en reconnaisse... Le plus important progrès de mon esprit, depuis, a été d'oser la juger.

Encore aujourd'hui, il m'est on ne peut plus pénible

d'entendre critiquer Flaubert par qui ne l'a pas aimé d'abord. Ainsi j'ai lu sur lui, récemment, un article qui m'a été à peu près odieux ; qui, s'il n'avait été injurieux, ne m'aurait pourtant pas paru trop injuste. Mais il n'attaquait que la forme et semblait méconnaître à la fois l'importance de Flaubert et le fond même de la question. Nietzsche du moins ne s'était pas mépris sur la signification d'une aberration si spécieuse ; la passion avec laquelle il la dénonce marque encore une sorte d'admiration et sa haine n'est que le renversement de son estime et de son amour.

Ceux qui déjà crient contre *Madame Bovary*, que diront-ils en m'entendant citer *Germinal ?* On ne supprime pourtant pas un tel livre en constatant qu'aucune des louanges que méritait Stendhal ne saurait s'appliquer à Zola ; ni même on ne me le fait trouver moins admirable. Je reste presque étonné, il est vrai, qu'il soit écrit dans notre langue ; mais je ne l'imagine pas plus aisément dans quelque autre langue que ce soit. C'est une annexe à la littérature. Ce devrait être écrit en volapuk.

Telle qu'elle est, cette œuvre existe ; elle s'affirme ; elle est magistrale ; elle ne pouvait être écrite différemment.

On ne m'a pas demandé de désigner ici dix modèles. Si je me penche de préférence sur ces livres, ce n'est pas non plus pour chercher à m'y reconnaître, pour y adorer mon reflet. Certains m'ont reproché l'*éclectisme* de mes goûts et m'ont appelé " dilettante " parce que je n'exige que de moi-même les qualités qu'ils n'exigent que

d'autrui. Ils travaillent, disent-ils, à réformer le goût du public ; ils font bien, et je leur sais gré de me préparer des lecteurs.

Cependant je m'aperçois qu'il manque encore un livre à ma liste... Ah ! pour le dernier, emportons quelque nouveauté : celle-ci, par exemple, que je rougis de ne connaître pas encore : *la Marianne* de Marivaux.

ANDRÉ GIDE.

PSYCHÉ

(ACTE III, FRAGMENT)

LA MORT DE PAN

EROS

Le fils d'Hermès n'est-il donc plus ici,
Nymphes ? j'aurais voulu lui dire adieu...

UNE NYMPHE

Le voici.

PSYCHÉ, *allant vers lui*

O très cher Pan, pourquoi te cachais-tu ?

LYDÉ, *à voix basse*

Le dieu
Sent ses forces à tout instant diminuer...
Obstinément il tient fermés ses yeux ;
Il souffre : une froide buée
Mouille sa peau.

PSYCHÉ

Cher Pan, je suis à tes genoux,
Avec Eros ; regarde-nous !

EROS

Sans le secours de ta puissance,
Dieu tout-puissant, je n'aurais point quitté

Ma prison, et Psyché sur cette couche
Reposerait encore inerte.

A Psyché.

La souffrance
L'anéantit.

A Pan.

Oui, ta bonté
Nous a sauvés... Pan, de nos bouches
Et de nos cœurs un hymne de reconnaissance
Fervente et d'amour infini monte vers toi !

PAN

Venez tous deux plus près de moi,
Oui... là, tout près.

Il ouvre les bras et les referme sur eux.

J'ai fini ma journée.
Terre, tout ce que tu m'avais donné,
Sans un regret, je te le rends... Je puis mourir,
Maintenant, Psyché, que je t'ai revue...

EROS

Ah ! que dis-tu ?

PSYCHÉ

Non, tu ne mourras pas.

PAN

Vers les lointains rivages
Dont vos paroles tout à l'heure ont fait surgir
Devant mes regards clos l'éblouissant mirage,
Moi aussi, comme vous, je veux partir !

Rêves qu'obscurément du creux de ma matière
J'entrevoyais, ô désirs séculaires
Qui tourmentaient mon cœur,
Je vais vous posséder, je vais vous assouvir !
Debout ! Debout ! Je veux mourir
Le front dans le soleil comme les arbres meurent !

Il se redresse et fait quelques pas, soutenu par Eros et par Psyché.

J'éprouve le frisson d'ivresse et d'épouvante
Que ressentirent
Les premiers hommes quand, à l'aube des vieux âges,
Pour la première fois ils entendirent
Passer le vent ;
Quand pour la première fois retentirent
A leurs oreilles les rugissements sauvages
De l'orage ;
Quand pour la première fois, ayant ceint leurs reins
De triple airain,
Ils se lancèrent
Sur la retentissante et indomptable mer...
Menez-moi vers le jour.

Eros et Psyché le conduisent jusqu'au bord de la clairière. Il se traîne péniblement.

Jusqu'au fond de mon être,
O lumière, lumière divine, pénètre !
Vise bien, soleil à l'œil infaillible
Et de tes flèches inflexibles
Traverse-moi,
Transperce-moi,

Fais de mon cœur ta pantelante cible !

LYDÉ, *se lamentant*

Cher fils d'Hermès !... Hélas !... Hélas !...

LES NYMPHES

Hélas !... Hélas !...

PAN

Qui pleure ici ?.. Ecoute, Eros, tu laisseras,
Une fois mort, mes yeux tout grands ouverts,
Pour qu'entre les noires cloisons
Où je commencerai bientôt de me défaire,
Ils puissent voir, selon le rythme des saisons,
Verdir ou se dorer les moissons de la terre...

EROS

Je le promets.

PAN

O Mort, quand tu voudras me prendre... je suis prêt.
Non, ralentis ta marche un peu...
Terre des héros et des dieux,
Terre élue
Entre toutes par les destins, je te salue !
Terre de la beauté,
Terre de la clarté,
Que ne puis-je, monté sur une de tes cîmes,
Embrasser,
Caresser
D'un suprême regard ton visage sublime,
Ton visage adoré !

Vers tes temples de marbre au fond des bois sacrés,
Vers tes temples de marbre au bord des promontoires
Par le couchant dorés,
Vers les gestes ailés de tes Victoires,
Vers ta grâce et vers ta sagesse,
Vers la sérénité
Harmonieuse et la santé
De ton génie, ô sainte Grèce,
Je vois, des profondeurs obscures
De l'avenir,
A travers les siècles, venir
Les hommes des races futures
Que hantera l'éternelle folie
De la lumière et de l'Azur...
Adieu... patrie !

Après un silence.

Et maintenant, écoute ma voix prophétique,
Couple prédestiné. De vos baisers naîtra
Une fille unique,
Par qui plus doux et plus précieux deviendra
Aux mortels le séjour des terrestres demeures.
Elle sera
Aussi belle que les Grâces et que les Heures
Et que les Muses ; elle aura
Tes yeux divins, Psyché, ta bouche en fleur, Eros,
Et l'âme rude des héros,
En la voyant s'amollira,
Et fascinés par sa beauté,
Joyeusement pour elle ils donneront

Leur vie en murmurant son nom :
“ *Volupté ! Volupté !* ”
Car c'est ainsi qu'elle s'appellera.
Nymphes, adieu. Non pas de larmes ni de cris.

A Eros et à Psyché.

Dans le clair Ouranos où habite l'Esprit,
Mes enfants... mes enfants... nous nous retrouverons.
Mon règne est achevé ; le tien, Psyché, commence.
Pour recevoir la parole attendue,
La terre se recueille. Oh ! quel silence ému
Monte de l'univers immense !
Va, ma Psyché, ouvre à travers les nues
Les ailes
De ton âme immortelle...
Sois l'annonciatrice de l'Ère nouvelle !

Il meurt, non loin du lit, sur lequel était étendue tout à l'heure Psyché. Eros, Psyché l'y allongent. Lamentations des nymphes ; long silence, entrecoupé seulement de sanglots.

EROS, *au bord de la grotte*

Pan, le grand Pan est mort. Du haut de vos montagnes,
Bergers, au-dessus des campagnes,
Criez au monde la nouvelle
Que Pan dans la nuit éternelle
Vient de descendre. Pan est mort.

UNE VOIX

Pan est mort ; le grand Pan est mort !

UNE VOIX, *plus lointaine*

Pan est mort !

UNE AUTRE VOIX, *plus lointaine encore*

Pan est mort !

EROS

Bergers, creusez dans la forêt sa large tombe.
Nous mènerons le deuil, avant que le jour tombe,
Du fils d'Hermès. Vous l'envelopperez
De son manteau de lynx
Et non loin de ses lèvres vous mettrez
La divine syrinx
Dont le chant enchantait nos songes...

LES NYMPHES

Pan est mort.

UNE VOIX, *au loin*

Pan est mort, le grand Pan est mort.

Au moment où le rideau se ferme, le cortège funèbre, parmi la pleine lumière et la joie de la forêt, se met en marche.

GABRIEL MOUREY.

CHARLES BLANCHARD[1]

Philippe écrivait, dans une lettre : " Je travaille à un nouveau livre qui sera sur mon père. Je ne te l'avais pas dit encore. Du reste, il n'en est qu'au commencement. Je suis sa vie pas à pas, il me semble que je l'accompagne ; je retrouve ses idées, ses façons de voir les choses. Il me sert de guide ; je me rappelle tout ce qu'il me racontait. On n'est pas mort tout entier quand on a laissé aux siens de pareils souvenirs... "

C'était le plus souvent après le déjeuner, sous le feu de la pipe et l'œil noir du café, dans la petite salle propre et pas très éclairée de Cérilly, que le père de Philippe lui racontait des histoires... Cela gênait bien un peu Madame Philippe, qui aurait voulu desservir sa table et qui tournait et retournait... " C'est bon. Laisse-nous encore un moment, " disait Philippe.

Carlyle écrit quelque part : " Le fait seul importe. Jean-sans-Terre a passé par ici. Voilà ce qui est admirable. Voilà une réalité pour laquelle je donnerais toutes les théories du monde. " Poincaré ajoute : " Un physicien dirait : " Jean-sans-Terre a passé par ici ; cela m'est bien égal, puisqu'il n'y repassera plus. " Si Philippe adorait les faits et les histoires, sa mère, avec cette faculté de

[1] Préface au livre de Charles-Louis Philippe.

renouvellement des femmes, leur sens pratique et leur instinct de faire face au présent, n'aimait peut-être pas beaucoup qu'on reparlât des mauvais jours. Au reste, on a le sentiment que son père se referma, soit par simplicité, soit par orgueil, soit par défiance instinctive, sinon par aversion de travailleur qui creuse son sillon chaque jour, pour toutes ces paperasses, dès qu'il sut que son Louis voulait faire un livre sur lui. D'autres lettres de Philippe le laissent bien voir. Il écrit à Milie :

" Mon père dit qu'il n'y a aucun livre à faire sur lui. On dirait : " Ce n'est pas intéressant. C'est l'histoire d'un homme qui travaille. Il ne lui est rien arrivé d'extraordinaire. C'est l'histoire d'un homme qui n'a fait que son devoir... "

Et à sa mère : "Tu me dis, ma chère maman, que mon père ne voulait pas que je fasse un livre sur lui. Ce livre, je l'avais déjà commencé avant sa mort, et il n'était pas tout à fait ce que mon père aurait pu croire. Je tire de sa vie le bel exemple qu'il m'a donné. Mon père ne pouvait pas m'empêcher de penser qu'il avait toujours accompli son devoir et de l'exprimer à ma façon. Je suis bien sûr d'ailleurs qu'il aurait accepté avec orgueil et avec joie l'hommage que je lui en aurais fait, et la chose surtout qui l'aurait frappé, c'est qu'il aurait compris que j'avais fait ce livre parce que je l'aimais de tout mon cœur. Je voudrais que ce livre soit un beau livre et qu'il apprenne à ceux qui le liront qu'un homme loyal et courageux qui était mon père a vécu une vie de travail."

Et à Milie encore : " Mon père ne me raconte pas grand'chose, toujours parce qu'il n'y a rien à écrire sur lui. Et puis, il ne veut pas occuper le monde... "

Mais Philippe en savait assez. Le contour de Charles Blanchard se traçait suffisamment de ces récits pour qu'il pût le peupler de son imagination, de sa tendresse et des souvenirs de sa propre enfance, qui s'était passée à Cérilly, comme celle de son père. Il n'oubliait rien de son enfance. Il savait bien que nous vivons longtemps sur nos premiers contacts. Que de fois nous retournions ensemble, pas à pas, réveiller tout ce qui dormait de nous-mêmes, en arrière, au bord de la route... Nos questions se multipliaient... Les vieux échos se précipitaient, du fond du soir, à leur appel...

...Souvenir, souvenir, que me veux-tu ! L'Automne...

Nous aurions voulu débusquer de leurs plus fins replis nos souvenirs les plus lointains. Nous entrions dans les maisons qui nous avaient regardé vivre et partir, un jour, au fond d'un horizon de France, ou dans une ville, au bout d'une rue... Nous retrouvions dans leurs tiroirs ces traits de lumière, ces révélations, ces clefs aiguës qui nous avaient jadis ouvert les chambres du Mystère, de l'art, de la douleur et de l'amour. Quel livre on en pourrait écrire... On y tâcherait de bien déplier, de bien étaler ces sensations et ces souvenirs, avec le plus humble scrupule, avec la patience et la minutie d'un naturaliste qui " prépare " un insecte, avec l'application d'un enfant qui écrit un " compliment " en tirant la langue... On remonterait les vieux jours en s'aidant des plus petites choses, en tâtonnant, comme on trouve du pied, à mesure qu'on les cherche, les aspérités d'un mur pour y grimper... On redoublerait son enfance, comme une classe. On débrouillerait tous les fils, avec sa naïveté de jadis devenue presque

une savante... On atteindrait bientôt le moment où l'on prend conscience de l'existence de ses parents, de leurs façons de se mouvoir l'un contre l'autre, de leurs soucis, de leurs tiraillements et de leurs trêves, de leurs rapports avec l'enfant que vous êtes, de tout ce qu'ils vous ouvrent, des éclaircies et des échappées où ils vous bornent. Et puis, il y a l'époque des premiers spectacles qui vous entament... Les sens s'exercent et s'exaltent. Le cerveau prend bien les choses et contrôle. On saisit les premiers rapports. On a déjà des souvenirs, à des plans divers, avec leur magie, leur musique et leur odeur... Moi, je lui racontais qu'un jour j'avais été troublé par l'aspect d'une serrurerie devant laquelle je passais tous les jours avec ma mère, et qui nous jetait, par sa porte bleue, le signe bref d'un feu qui sortait son dard quand le grand soufflet respirait, l'odeur de sa limaille et le corps de hibou de son enclume... Une herboristerie, plus loin, vous caressait de son odeur de bois nocturne, de mûriers et de graines... Plus d'une chose en ce monde appelait ainsi certain enfant qui se nommait Charles Blanchard, et dont parlait déjà Philippe avec la plus grande insistance... Quand Galand, le maréchal-ferrant de sa petite ville, en compagnie de son ouvrier, battait le fer rouge, une pluie d'étincelles jaillissait et rayonnait si belle, qu'on se réjouissait d'avoir assez longtemps vécu pour pouvoir la contempler. Le kiosque chinois du jardin de Monsieur Tardy était coiffé d'un toit à six angles à chacun desquels était suspendue une clochette, et quand le vent soufflait six clochettes tintaient. Par une fenêtre ouverte on apercevait le salon de Madame Bonnet qui était une femme très riche. Charles Blanchard en avait reçu comme un coup ! Il avait été vraiment

frappé à la face par des rideaux de soie, par des tapis, par des sophas, par des vases et par des lampes à colonne de cuivre qui lui semblaient être au nombre d'au moins cinquante. Il y avait aussi la maison de Madame Emile Giron : sa cour, son perron, sa grille. Et même, un jour, il avait monté le perron !

Plus tard, il y eut aussi le marché de la petite ville : " Il eut toute une révélation. Ce fut comme si un nouveau sens se faisait place parmi ceux dont il se servait déjà pour apprécier l'Univers. Il se produisit un phénomène comparable à un éboulement ; une part de lui-même s'effondrait et laissait en plein milieu de son corps, dans son ventre, un vide énorme. — Il sembla pendant longtemps à Charles Blanchard qu'il vît plus de choses encore que n'en contient un seul marché, qu'il vît même des choses que l'on ne voit pas sur le marché."

Mais c'étaient là des organes séparés, qui ne vivaient pas, des pièces anatomiques. C'étaient des éléments *purs* encore, isolés, sans armes, et qui n'avaient pas ce qu'il fallait de force pour rompre les amarres de son âme et l'enlever — comme par un rapt... Le spectacle des Chevaux de bois de la fête de sa petite ville composa le premier grand ensemble, le premier corps multiple où plusieurs organes s'entr'aident à vivre, et, si je me laisse écrire ce mot, la première association de symbiose, le premier phénomène chimique, le premier mordant qui fît effervescence avec cette âme. Elle était enchaînée au vantail d'une porte, comme Andromède à son rocher. Mais les chevaux de bois arrivèrent en grand héroïsme, ainsi que Persée sur son hippogriffe... Charles Blanchard en fut profondément ébranlé, grisé, converti, sauvé, comme

au plus fort d'une grand'messe... Et son âme en fut délivrée !

Charles-Louis Philippe enfant reçut la même révélation, sur la même place, à Cérilly, lorsqu'il vit plus tard, à son tour, les chevaux de bois de la même fête... Il me racontait son enthousiasme et sa fièvre de tout un jour. Et nous parlions encore des fêtes du Centre de la France, des " assemblées " du Berry et du Bourbonnais, de leurs frairies et de leurs noces... Je le vois si bien, petit mais trapu, le " caisson " large, la tête forte, levant sa bonne figure au-devant de la confidence, avec son lorgnon, qui n'avait rien de bureaucratique, assis en tailleur sur son nez bien ouvert — et marchant d'un pas court et net !

Voici donc la première tangente dont le Mystère ait frôlé l'esprit de Charles Blanchard, comme d'un coup de vent semant sa graine : une image. Elle germe et pousse. Il en sortira plus tard une fleur, une espèce de passiflore, les chevaux de bois d'une petite fête, au milieu des feuillets d'un livre...

Dès qu'il se fut mis à l'écrire, Philippe souffrit d'un malaise. Il m'avait dit l'amer plaisir qui l'emplissait de peindre la vie d'un enfant dans sa petite ville, ses premières pensées, ses premières sorties, ses premiers bonheurs et ses découvertes, d'un enfant très délicat d'âme et de corps, d'un enfant traversé, transpercé par la vie comme par une flèche de soleil implacable, d'un enfant que la lumière dissout, que l'air étouffe et que menace le travail — mais que sauvera le travail ! Le travail, arme à deux tranchants qui vous tue et qui vous fait vivre... Il nous lut un jour, à Iehl et à moi, ce qu'il avait écrit de

ce premier chapitre de *Charles Blanchard* qu'il recommença tant de fois depuis : c'est un tableau de primitif, avec toute sa foi, sa conscience à vif, ses plans et ses fonds richement peuplés, son beau souci d'exactitude. On pense au récit de la journée du premier homme, de Buffon...

Jamais Philippe n'a eu besoin de tout dire, de ne rien oublier comme dans *Charles Blanchard*. Mais ce besoin même l'embarrasse, le retarde et le harcèle de scrupules.

Dès le départ, tout se complique.

Il le sent tour à tour, et avec autant de certitude, en majeur et en mineur. La lumière change indéfiniment sur son paysage. Le choix des états, des " motifs " et des phénomènes l'inquiète. Va-t-il se laisser intimider ? Va-t-il marquer la tendance, ou subir tout ce qui se présente et laisser les plans se remplir comme ils veulent ?

Le livre " général " et le particulier : L'histoire de Charles Blanchard ; Le livre du Pauvre — se disputent Philippe.

Son goût de l'expérimentation sans idée préconçue lutte avec la vision du monde qu'il porte en lui depuis longtemps...

La multiplicité des points de vue le trouble : Il a l'esprit scientifique. Il ne peut pas voir un phénomène s'amorcer sans le poursuivre...

Il est brouillé par le raisonnement. Chaque fois qu'il fixe son problème, tant de solutions se proposent... Aussitôt qu'il en presse une, les autres s'élancent pour la délivrer !

Lui qui croyait qu'il n'y avait qu'à suivre, il voit trop de chemins se former sous sa marche... Ils s'embranchent sans cesse aux deux grandes lignes : une route naturelle

— une route stratégique. La ligne réaliste — et l'autre. — Sur lequel, et jusqu'où suivra-t-il son père ? Comment l'amener au travail ? Par le chemin des écoliers ou des martyrs ?...

Il dira plus tard : " Ecrirons-nous Charles Blanchard, l'enfant du malheur, ou Charles Blanchard le consolant jeune homme ? "

Tous les faits l'entraînent à leur loi. Tous les états le haussent à leur paroxysme. S'il y a une " hiérarchie des faits, " Philippe est constamment porté des faits secondaires aux faits à grand rendement. Nous le verrons tiraillé sans répit de l'état d'émotion à l'état de constatation, de l'état sentimental à l'état de définition ou d'hypothèse... Un Philippe répresseur et réducteur lutte avec l'autre...

Nous allons assister une fois de plus à un épisode de cette lutte multiple entre le besoin de généralisation et l'expérience, le " dogmatique et l'historique ", la nature et l'intelligence.

Il lui faut suivre et marquer d'abord que les chevaux de bois signifient bien autre chose qu'un seul bouquet et qu'un seul gâteau pour toute une enfance aride et maladive, et que ce " gâteau de fête " est empoisonné : Charles Blanchard mord à même et ses dents se meurtrissent sur la fève : une vérité dure : " Un soir, j'ai assis la Beauté sur mes genoux et je l'ai trouvée amère... — Le poison va rester dans toutes nos veines. [1] " Philippe, cette fois-là peint ses chevaux de bois non comme un tournesol extraordinaire et comme une nouvelle merveille du monde, mais comme

[1] Rimbaud.

une terrible découverte, avec toutes ses conséquences... L'aspect du marché de sa petite ville fait comprendre à Charles Blanchard qu'il est *creux* et qu'il a faim. Les chevaux de bois lui font comprendre qu'il est *pauvre*. Il court demander à sa mère, un sou ! Ce sou, tournevis, ouvrirait la porte qui vous sépare des autres classes. Comme dans la journée du premier homme, il prend alors conscience des limites de son existence : Où la chèvre est attachée, il faut qu'elle broute, et : Quand on n'a pas ce que l'on aime, il faut aimer ce que l'on a... Le voilà rejeté par les chevaux de bois dans sa classe et dans sa maison : " C'est ainsi que les maisons sont puissantes, que les choses sont avides, qu'une grande communion s'est établie dans le monde, que tout s'attire, que qui peut céder doit céder et que celui qui peut céder cède avec une telle faiblesse qu'on sent que Dieu l'a voulu. Ne pouvant conformer leur âme à la nôtre, les objets qui nous entourent conforment notre âme à la leur. " C'est alors que Charles Blanchard, retombé dans sa maison, repoussé près des amis dont s'était distrait son cœur, regarde un peu mieux ce qu'il avait vu si mal et fait plus ample connaissance avec le Pain : Il est tendre, puis rassis, puis sableux. Sa mère en fait l'économie. Elle monte la garde autour de ses miettes. Mais il y a aussi le Terme, qui est un ennemi intime, et les dépenses, avec lesquelles on ne peut pas ne pas échanger quelques paroles, et les vêtements qu'il faut renouveler parce qu'on a grandi. Mais si l'on grandit, c'est par le Pain ? Le pain lui-même fait la guerre au Pain ! Solange, en vain, cherche du travail, fait de faux-calculs et cherche à tricher avec le pain. Vaincue et lasse, elle pleure sur sa défaite et se décide à mendier.

C'est que Philippe, lorsqu'il remonte le cours de sa jeunesse, lorsqu'il pense à la vie de son père, à tout ce qu'il en a entendu dire, à tout ce qu'il lui a entendu raconter de sa peine, à la continuité de son effort, et de quelque côté qu'il se tourne et marche, se heurte à des journées de pierre, à des sonorités d'hiver... Quelqu'un rapporte que Flaubert travaillait parfois sous l'impression d'une certaine couleur, et pressait la matière jusqu'à lui faire suggérer l'idée de cette couleur : " Ainsi, dans *Salammbô*, j'ai voulu faire une chose jaune. " Philippe, ainsi, se trouva peu à peu conduit à faire, en amalgamant ce qu'il savait de la jeunesse de son père avec ses propres souvenirs, avec tous les fantômes, avec tous les éléments pauvres qui voltigeaient, comme des feux Saint-Elme, autour de ses personnages, une chose pauvre, une chose de plus en plus pauvre, le livre du Pauvre. Plus il avançait dans *Charles Blanchard*, plus il se trouvait entraîné loin, dans des régions de plus en plus froides et sombres, et comme dans des limbes où vivent les larves et les têtards de la Misère... Il passait de la Pauvreté dans la Misère. Il me disait le tourment qui l'habitait de faire quelque chose d'horriblement aride et désertique. Il cherchait à faire tenir ses personnages sur les plus faibles bases possibles, et qui fussent bien juste suffisantes pour y garder son équilibre. Il voulait faire voir *du plus près possible* que les Blanchard ne sont aidés que du plus petit nombre de forces étrangères qui puissent assister un être, et qu'ils n'ont autour de leurs tristes corps que juste ce qu'il faut de matière extérieure pour y étayer, pour y traîner, pour y prolonger la pauvre vie qu'on a reçue... C'est un peu de terre, un pot trop étroit pour sa plante, une brindille où rampe un insecte au

bord d'un gouffre... Et c'est l'Intérieur où se tiennent les deux Blanchard, ces deux fakirs de la misère, comme deux corps qu'on viendrait voir, pétrifiés par quelque éruption, dans la posture où la mort les aurait surpris. — Tout y sent l'odeur des intérieurs pauvres de la campagne, l'odeur de pisé, l'odeur d'encre de l'âtre éteint, l'odeur d'ombre moisie de l'arche ouverte et vide... Philippe veut qu'on y touche le fond de la Misère, mais de cette misère immobile, fascinée et fataliste où l'on trempe comme dans une baignoire, et qui se refroidit par degrés jusqu'à ce que la chaleur du corps ne puisse même plus s'y maintenir ; de cette misère où l'on gît comme dans un caveau provisoire, juste au-dessus de son tombeau... Tout y semble toujours à deux doigts de la mort... Tout y donne l'impression d'un équilibre instable impossible à maintenir, et non pas d'une chute prochaine, mais d'une consomption qui se traîne, et d'une veilleuse où il n'y a plus d'huile et qui n'en finit pas de s'éteindre...

" Les quatre murs surveillaient la chambre, pleins de pierres rugueuses, sans rien qui en adoucît la dureté, dans un vis-à-vis terrible, dans une sévérité implacable, quatre murs entre lesquels le sol noir était nu. L'ombre qu'ils versaient, troublée par le jour verdâtre d'une fenêtre basse, s'était retirée dans les coins en attendant son heure. Quand le soir ici viendra, l'on sera bien seul dans un monde bien dur. Il restait encore une table, trois chaises, le lit et la huche. Une des chaises était estropiée. Les autres meubles étaient partis depuis longtemps. " On avait encore à sa disposition tout ce qu'on peut tirer de soi-même : Il y a l'Ennui qui bâille et vous entre dans la bouche où il rejoint la Faim qui monte, et que le

prisonnier cherche à fléchir par l'étude infiniment lente et concentrée de son cachot. L'on possède aussi les larmes. On peut s'occuper à les pleurer, comme une araignée sécrète sa toile... Et le Froid vous fournit encore des occupations : Connaître son corps, le perdre et le retrouver : " Je ne sens plus mes pieds, " disait Solange. On peut travailler à ne pas avoir froid. Nourrir un feu maigre avec des pierres... Et il y a encore le Pain, dont on peut faire mille expériences... Avec des matériaux si pauvres, on est bien forcé de refaire ou de redécouvrir le Monde. Solange, un jour, en est réduite à découvrir son propre enfant !

Non. Jamais Philippe n'a eu besoin de *tout dire*, de tout sortir, et, pour me servir d'une expression militaire, " d'installer " comme dans Charles Blanchard. Il y a faim, plus que jamais, de sincérité totale et d'exactitude absolue. Les mots y crèvent de sens. Les pesées en sont rigoureuses. Il n'oubliera pas une seule de toutes les façons qu'invente le pauvre d'employer le pain qui lui reste. Cette idée de Misère, qui, malgré tout, demeure abstraite pour quelques-uns des meilleurs et des plus hardis d'entre les hommes, pour ceux-là même qui sortent de leur coquille d'ivoire, mais qui n'ont jamais pensé qu'ils pourraient descendre un jour dans sa Cave, il ne lui suffit pas de la leur faire passer, tâter, flairer dans une vision concrète irrésistible et de les pousser brusquement dans son intimité, tout contre son visage, comme par une porte ouverte sur la nuit froide... Il veut encore la leur faire connaître comme un condamné connaît sa cellule. Il veut faire de Charles Blanchard le dépositaire d'une science qu'il possède en spécialiste et qui en fait un des hommes

représentatifs parmi lesquels l'humanité choisit ses héros : La pierre qu'il apporte à la grande science humaine, c'est la science de la pauvreté, de la pauvreté jusqu'à la misère, jusqu'à l'asphyxie par la misère — et jusqu'au Travail, qui ouvre la fenêtre ! Il tourne et retourne son personnage. Il le complique, il le développe, il le simplifie dans tous les sens. Il le modèle et il le presse comme une terrible statuette. Il le fait sortir de sa case pour mendier son pain avec sa mère, et il le traîne dans le paysage jusqu'à tant qu'il lui fasse dépasser et dominer ce paysage après l'y avoir subordonné... Sans relâche, il le roule et l'enfonce dans sa misère, depuis le jour où les chevaux de bois lui en ont fait prendre conscience, jusqu'au jour où il lui fait découvrir, chez le sabotier, le truc : levier, cric et passe-partout — qui vous en fait sortir ! Principe du mouvement perpétuel, talisman, lampe d'Aladin qui peut faire jaillir une fortune, unité de Vie : Le travail ! Avec la joie de celui qui trouve enfin son équilibre, avec la joie de quelqu'un qui pense pour la première fois dans une langue étrangère, avec la joie d'un enfant qui voit pour la première fois le mouvement d'une montre, avec la joie de qui sait nager ! — Car je ne sais rien qui verse une lumière aussi joyeuse que cette petite phrase qui se déclenche toute seule, un jour, comme un fruit mûr, de l'esprit de Charles Blanchard : "Mon oncle, voulez-vous que j'essaye de fendre votre bois ?"

Philippe écrit donc *Charles Blanchard* comme un livre de leçons de choses, de leçons de choses passionnées sur quelques "facultés de l'âme". On a tour à tour l'impression d'une relation de voyage dans un pays mortel par son

explorateur, d'une sorte de cours vulgarisateur fait par un technicien, d'une sorte de "leçon d'anatomie" du pauvre, d'une sorte de *Francinet.* Du cas particulier qui l'occupe, du détail où il se penche, où il s'enfonce, où il se couche, où il promène son observation scrupuleuse, son enthousiasme atroce et clairvoyant, sa curiosité terrible de médecin malade qui se soigne et fait son observation lui-même, sa conscience désespérée qui se torture et retourne le fer dans sa propre blessure, sa délectation morose à tout dépeindre — il est renvoyé, comme par un ressort, au Général... Et il y frappe de toutes ses forces jusqu'à ce que l'éclair en jaillisse et que son lyrisme longtemps couvé par l'examen vigilant des faits, prenne son vol et l'emporte à la sanctification de la misère et du travail.

Mais ce besoin même d'exactitude et de sincérité besogne Philippe dans tous les sens. Il l'arrache souvent à son Pauvre. Il le fait revenir entre temps de son Charles Blanchard typique. Il en voit un autre bien d'aplomb, les sens attentifs, qui n'a rien de commun avec le premier, le têtard... Il marche dans sa petite ville où les travaux sont gais, la vie facile et qui représente le monde entier. Des heures de bonheur défilent dans le soleil et dans la joie. Mais le temps se couvre... La mer de Misère grossit et remonte. Les vieilles blessures se rouvrent. L'autre fois tu voyais un enfant sensible devant un " manège ", dans une petite fête ; à présent tu vois un enfant pauvre devant la roue de la Fortune. La plus belle image du bonheur ne sert qu'à nous faire comprendre que ce bonheur n'est pas pour nous. Philippe se ravise et recommence...

Et chaque fois qu'il recommence, on voit bien qu'il éprouve une fois de plus le sentiment d'un faux départ. Son trou se remplit à mesure qu'il y pioche.

Son incertitude ne fait que croître à mesure qu'il sent se dessiner une tendance de *Charles Blanchard.*

Il le sent se gonfler, s'enrichir de mille affluents, monter en lui comme une onde et murmurer d'une voix suppliante.

Il est conduit de plus en plus loin par un filon, remorqué de plus en plus loin par son instinct de la direction.

La matière s'est fatiguée sur l'espace où il travaille. Le trait ne mord plus qu'à côté, plus loin, toujours plus loin...

Nous voyons successivement se peser dans son esprit : la vie de Charles Blanchard, la vie d'un enfant pauvre, la vie d'un homme qui sort de la pauvreté par le travail, le livre du pauvre, le livre de la misère, une sorte de poème critique à la sanctification de la misère... Et il y aura Charles Blanchard comme il y aura eu César et Julien Sorel.

Ce livre évolue comme un organe, s'altère, s'empêtre, guérit, se déduit de sa propre substance et se multiplie par lui-même au jour le jour. On n'y voit point de progrès, mais de nouvelles parallèles qui s'y forment...

Par horreur foncière de jouer la facilité, par ambition de conscience et de scrupule, pour y vouloir faire tenir trop de choses et réaliser un trop subtil équilibre, il finit par l'abandonner. Pour le reprendre plus tard, disent les uns. Philippe jugeait que le plus fort était fait et qu'il lui fallait le laisser reposer. Définitivement, disent les autres. Charles Blanchard, aux yeux de Philippe, sort de son " révélateur " au moment même où il sort de la pauvreté

par la découverte du travail. Que lui reste-t-il ? Des années d'apprentissage et une vie d'homme. Et Philippe les a décrites ou indiquées partout ailleurs. — Mais que faut-il penser de cette phrase : " C'est ici que " le grand-père " termina ses tristes jours ?... "

Les divers chapitres que nous publions de *Charles Blanchard* inachevé ne sont donc pas des " études " qu'il faisait pour un tableau, mais ce tableau même, qu'il recommençait autant de fois qu'il croyait le voir dans les conditions nécessaires à son achèvement définitif, et peut-être à mesure que les événements de sa propre vie s'engorgeaient ou se déliaient, et que ses pensées s'assombrissaient ou s'éclairaient... Tel est le terrain, telles sont les raisons où se jouent ces variantes et ces redites. Il nous fallait donc les publier telles quelles, l'une sur l'autre et dans leurs états successifs, comme on superpose les portraits d'une même famille pour en obtenir une sorte de type... Et je tiens que sur aucun champ de bataille on ne vit aux prises aussi clairement le sentiment et le sens critique ; l'instinct et le scrupule ; un grand écrivain avec son œuvre...

Voici une variante où ce n'est plus Charles Blanchard qui court trouver sa mère pour lui demander le sou qui lui ouvrirait le jardin féerique... C'est elle qui va le voir à la fête, comme on irait voir un ascète en extase, et le fait tomber de son rêve, comme on réveille un somnambule : " Il se retourna : Ce n'était qu'elle ! " Dans une autre, ce n'est pas le manque d'un sou qui rejette Charles Blanchard dans sa classe. Il n'a pas besoin de cette *preuve* pour s'y laisser retomber. Car il *sent*, simplement, la disproportion qui existe entre la vie des chevaux de bois et de leurs hôtes, et la sienne. Il l'aurait, *son sou*, qu'il n'oserait même

pas s'en servir ! De la poche, la pauvreté passe dans le cœur, à la langue... Au reste, il a conscience d'avoir déjà pris plus que sa part de la fête. Il a osé se faufiler dans ce tournoi de nobles, courir tout autour, et toucher un grand cheval rouge ! — Ailleurs, les chevaux de bois l'aident surtout à classer les hommes. Il ne comprend enfin ceux-ci, qu'il avait mal vus jusqu'alors, que par leur conjonction avec ceux-là. Charles Blanchard prend la mesure de ses propres moyens et de son Destin par l'aspect des moyens des autres, et il s'aperçoit de ce qu'il ne peut pas faire en les voyant faire ce qu'ils font. — Dans un autre encore, Charles Blanchard pleure sur lui-même ou sur son frère intérieur, qui ne peut rien pour lui. (Comme Charles Blanchard, il me souvient d'avoir pleuré, jadis, devant un tableau qui représentait un château-fort avec ses tours sous un ciel d'orage, et devant un gros tas de sable où des enfants riches creusaient des canaux pleins d'eau courante et des tunnels — dans le sentiment de mon impuissance à les posséder ou à les refaire...) Charles Blanchard éprouve encore, ailleurs, ce sentiment qu'il est *en plus*, qu'il est *en trop*, qu'il n'a aucun droit, pas même de niche et que ce ne sont pas seulement les chevaux de bois qui lui sont interdits, mais toute la vie qui commence au bord de son attente : Il ne lui a été réservé aucune place. Il faut donc qu'il profite constamment du mouvement pour en boucher une, comme au jeu des quatre coins... Charles Blanchard sera toujours semblable à ceux qui entrent par fraude dans un théâtre, et qui, partout où ils se glissent, souffrent de l'angoisse d'être chassés par ceux qui viendront occuper leur place. — Une redite complète par quelques détails et sur certains points le premier chapitre de *Charles Blan-*

chard qui parut dans *la Nouvelle Revue Française.* Philippe y précise un peu durement l'attitude courbée, repliée, tassée sur sa chaise, de Solange Blanchard. Et cette fois, c'est elle qui goûte ses larmes et non plus Charles. Et cette fois, Charles est immobile : " Qui donc a dit que Charles Blanchard irait voir le kiosque de Monsieur Tardy ? "

Il y a une version de l'intérieur du sabotier où apparaît une petite fille, avec sa façon à elle de voir Charles Blanchard et d'avoir peur de ce peureux... C'est le chapitre du mauvais accueil, comme il en est un autre du bon accueil. A la fin de cette variante, on lit : " Ce fut ici que Charles Blanchard acheva sa vie. " Plus bas, au crayon : " Le grand père (et c'est un surnom qu'on avait donné à Charles Blanchard) vécut là les derniers jours de sa vie. Il semblait qu'il eût à jamais quitté le lieu où il menait une vie active. Il était venu là prendre sa retraite. " — Il y a encore un autre portrait de la petite fille, en ménagère, où il n'est pas encore question qu'elle ait peur de Charles Blanchard. — Il y a aussi une description vigoureuse, et une description dans une note de bien-être doux, passif, un peu faible, de la maison du sabotier. — Dans une troisième, il ne travaille plus dans l'ivresse d'une lutte saine, mais avec la haine et la cruauté d'une bête en colère...

Une petite étude complète le Marché par de nouvelles touches. Charles Blanchard a faim. Il attend un miracle ! Chez lui, dans la lumière sale, il avait la nausée du fromage. Mais, dans l'éclat du marché clair, il irait jusqu'à en manger ! Des notes où Philippe parle de lui-même et de ses souvenirs d'enfance remontent aux premières origines du livre. D'autres renforcent le portrait de

Charles Blanchard, ou contiennent des propos de village ou des remarques accessoires...

Pas un de ces états, pas une de ces variantes n'est éclairée par la même lumière ni sous le même angle que les autres. Un dessin toujours nouveau s'en dégage, un détail toujours significatif y sort en valeur. Et beaucoup sont contradictoires... " Ecrirons-nous Charles Blanchard, l'enfant du malheur, ou Charles Blanchard le consolant jeune homme ? " Si Philippe oscille encore entre les deux faces, c'est qu'il fait, plus que jamais, corps avec son livre, avec la " pluralité foncière " du Moi, tantôt maître de ses maladies et de ses fièvres, et tantôt dominé par elles... Et c'est lorsqu'il s'agit de nous-mêmes que nous voyons le plus distinctement qu'il n'est pas de personnage entier, mais rien que des traits de caractère épars, interchangeables, et dont la proportion change sans cesse... Heureux ? Malheureux ? Tout est peut-être une question de point de départ. Et puis... on l'est tout ensemble, ou tour à tour, et ce sont des volontés et des forces couvertes qui en décident et qui frappent la dominante... " Le cerveau de l'homme est un théâtre où se jouent à la fois plusieurs pièces différentes sur plusieurs plans dont un seul est en lumière." [1] On peut bien se peindre de plusieurs manières, ou subordonner l'une à l'autre, ou les faire marcher toutes de front sans cesser d'être véridique... Mallarmé rêvait d'un livre où deux histoires différentes se poursuivraient, comme à cache-cache, l'une au recto, l'autre au verso. Mais si l'homme bouge, tout se mêle, et la lumière ruse

[1] Taine.

avec l'ombre... Ainsi Philippe tourne avec son livre, comme au pied d'un arbre son ombre.

Il s'y arrête en pleine lutte, épuisé d'y pousser toute la sincérité de son cœur. Partout ailleurs, il a réussi à projeter ses personnages hors de lui-même, il ne leur donne plus que son regard, il suit leurs actions et court après eux, et joue avec eux comme au furet... Mais Charles Blanchard le possède encore... Il lui ronge le ventre, comme au Spartiate. Il le secoue de ses soubresants et de ses rages. Ils s'affaissent et se dressent ensemble. — On le voit se débattre avec lui-même. Il ne s'agit plus de "choisir". Et puis, quand on est Philippe, on choisit difficilement dans soi-même, on ne s'escamote pas soi-même. — Il faut dire la chose : ce nouvel enfant de sa chair ne peut pas sortir, parce que le terme n'en est pas venu.

La lutte m'est chère entre toutes où je vois passer tant de signes de cette immense dualité qui tourne en nous comme un phare, pour peu que nous soyions sensibles et sincères. Mais je ne l'ai jamais mieux suivie que dans la vie et dans l'œuvre de Philippe. Elle allait chez lui jusqu'au conflit, car il ne faisait rien sans flamme. Nous avons le besoin du parti-pris et le don de la bonne foi ; l'envie de tout expliquer et celle de nous en rapporter à notre instinct, le sentiment des sacrifices qu'il est nécessaire de faire à l'ensemble et le goût de l'examen passionnément équitable et soigneux de tout ce qui se présente, le souci de la composition et le plaisir de voir les choses pousser et se composer d'elles-mêmes, dans le cours du temps et de la fonction — le goût de l'exceptionnel à la Dostoïevsky, mais souvent le besoin de tout envisager d'un point de

vue de justice occidentale assez maussade ; la balance du Droit et du Devoir de l'homme, le " J'aime mieux une injustice qu'un désordre " de Gœthe, et le plus précieux respect de l'individu ; l'appétit du plaisir et le tourment de se tenir la dragée haute ; la manie de la liberté et le prurit de la discipline ; la connaissance profonde de notre faiblesse et la prétention de nous prouver notre force. Quoi qu'il en soit de cette Vérité dont parlent Monos et Una, de cette vérité dont on a si faim et qu'on est si fort pressé de connaître, lorsque certains signes vous avertissent et que l'Inconnu souffle son haleine, de cette vérité qui soulève encore sur son grabat le moribond de *Mort et Transfiguration*, Philippe l'a cherchée passionnément. Maintenant qu'il est ressuscité, enfin, maintenant qu'il est du côté que c'est vrai, qu'il *sait* et qu'il tient les clefs des Portails et qu'il a cessé de vivre pour être, sans doute touche-t-il un peu de cette vérité, sans doute touche-t-il un peu de " son immense corps " ? Et *cela* peut-il nous consoler de ne plus pouvoir le serrer dans nos bras ?

LÉON-PAUL FARGUE.

SOLANGE BLANCHARD ENVOIE CHARLES BLANCHARD QUÊTER AUX ENTERREMENTS

...La seule chose qui la consolât un peu, c'était la pensée qu'elle pouvait, le soir, faire la soupe aux légumes : On lui donnait souvent des légumes dans les fermes qu'elle allait visiter. On lui donnait des pommes de terre, on lui donnait des choux, des raves, des oignons, des poireaux. Elle aimait tant la soupe ! la soupe est chaude, elle la mangeait, il lui semblait qu'elle lui donnât comme chaleur ce qui depuis deux ans lui en avait manqué. Elle sortait de son silence, elle voulait que son fils se rendît bien compte de ce que vaut une soupe.

Elle lui disait :

— Mange bien. C'est bon, la soupe, et puis ça tient au corps.

Il lui semblait avoir découvert en elle un organe délicieux qui s'appelle l'estomac et qui, lorsqu'on a de quoi le rassasier, est le siège d'un grand bonheur. Elle se sentait à l'aise, la soupe la soutenait, la soupe emportait le chagrin, elle

n'avait plus peur de tomber malade. Elle consentait à des sacrifices, elle commettait des imprudences ; comme il faut du beurre pour le mettre dans la soupe, elle achetait du beurre.

Parfois, pourtant, au beau milieu de son plaisir, un silence soudain se produisait dans sa tête, elle ne savait d'abord ce qui allait se passer, puis une conscience aiguë perçait ces lourds sentiments qui la faisaient s'abandonner au bien-être. Une conscience plus claire devenait sa conscience. Elle savait de quel prix elle avait payé cette soupe qu'elle mangeait. Elle rougissait comme si elle eût comparu devant un accusateur. Elle ne savait pas se défendre, elle acceptait tous les reproches, elle les recevait, elle leur donnait une place que n'avait pas la soupe. Elle pensait :

— Je suis une goinfre !

Il lui semblait avoir vendu son âme pour une assiette de soupe. Elle était une mendiante, elle ne faisait pas de différence entre elle et ces vieux qui habitent on ne sait où, qui sortent de prison, qui font profession de chercher leur pain, qui volent, qui mettent le feu aux fermes, qui couchent dans les fossés. Ils eussent pu lui dire :

— Je te vaux. Tu fais la même chose que moi.

Certes, on la recevait bien dans les fermes. Les chiens aboyaient mais ne se lançaient pas contre elle, les femmes la voyaient venir, ouvraient la porte et criaient au chien :

— Veux-tu te taire, sale bête !

Elles lui disaient :

— Et moi, ma pauvre Solange, si je venais à perdre mon homme qu'est-ce qu'il faudrait que fasse ? J'ai deux enfants. Il faudrait bien aussi que je cherche mon pain.

Ces paroles ne consolaient pas Solange, mais au contraire lui montraient qu'il eût fallu aux autres femmes un grand malheur pour qu'elles en arrivassent là où elle en était.

Et puis on avait beau la bien recevoir, elle n'était pas sûre d'elle-même. Il eût suffi d'un caprice, d'une lubie ; il eût suffi qu'une fois, n'ayant pas remercié les gens avec assez de chaleur, elle les eût offensés, car ceux qui font le bien aiment que l'on s'en aperçoive. On ne se fût pas gêné pour lui dire :

— Je ne peux rien vous donner. Il me faut mon pain pour moi.

Elle était à la merci de tout le monde ; à part les mendiants elle n'était l'égale de personne. Il y avait sur la Terre deux sortes d'habitants : ceux qui gagnent leur pain et peuvent le manger à pleine bouche sans autre souci que celui d'être heureux, et il y avait Solange Blanchard qui, la tête basse, s'approchait d'eux et attendait pour savoir si, lorsqu'ils auraient mangé, il ne resterait pas quelque chose qu'ils pussent partager entre leurs chiens et elle.

Elle n'eût pas tant souffert si elle eût été seule au monde. Elle se disait :

— Si ce n'était que de moi ! Une fois que je serai morte, tout ceci ne se connaîtra plus ! Mais elle pensait à l'enfant qui avait encore toute sa vie à remplir. Il eût été beaucoup plus sage qu'elle ne lui parlât de rien, mais, parfois, lorsque les idées noires tombaient sur sa tête avec le poids qu'elles ont, elle regardait autour d'elle pour voir si quelqu'un pourrait l'aider à en supporter le fardeau. Son fils était son seul compagnon, et bien qu'il ne fût qu'un enfant, il était là, elle n'avait pas le choix, elle lui parlait :

— Mon Charles, quelle triste destinée nous avons ! C'était un bon petit garçon. Il commençait à devenir sérieux, il voyait quelle était sa situation, il conformait sa vie aux paroles que lui disait sa mère.

Il marchait auprès d'elle, il réglait ses pas sur ceux de sa mère, elle se tenait un peu courbée lorsqu'elle montait les côtes et il comprenait qu'il faut se tenir un peu courbé lorsqu'on monte une côte. Ils allaient d'un mouvement égal ; comme les jambes de l'enfant étaient plus petites, il les remuait davantage, ils avançaient sur la même ligne dans la même vie, ils portaient la même pensée, avec cette seule différence que l'enfant étant plus jeune considérait cela comme un jeu dont il pratiquait les règles avec attention et sans

prendre garde à la fatigue. Il connaissait les chemins, il savait que sur telle route on va chez telle personne, il s'intéressait à cela, il était fier quand il avait deviné juste.

— C'est chez la mère Pernier que nous allons, maman.

Lorsqu'ils revenaient, il voulait encore faire comme sa mère, et pendant quelques minutes, c'était lui qui portait le panier.

Solange était contente. Il disait :

— C'est vrai qu'il me donne du mal, mais de temps en temps il me rend des petits services.

Elle finit par lui demander de la suppléer. Il arriva plusieurs fois, dans des circonstances assez importantes, qu'elle le fit partir en son nom et qu'elle lui confia ce qu'on peut appeler une mission. Elle commença le jour où l'on enterra Monsieur Ducrot. Monsieur Ducrot, après une longue maladie, mourut comme l'on s'y attendait. Son enterrement devait avoir lieu un matin, à dix heures ; c'était un homme très riche, et il était à prévoir qu'à la sortie du cimetière sa famille, selon l'usage, ferait distribuer quelques sous aux pauvres. Solange ne pouvait pas assister à la cérémonie, étant retenue jusqu'à midi par le ménage de Monsieur Lhotte, le greffier de la justice de paix. Elle hésita un peu avant d'aller demander dans les enterrements, mais à la réflexion elle s'aperçut que puisqu'elle cherchait déjà son pain

dans les fermes, elle n'avait pas besoin d'être fière.

Elle fit à l'enfant ses recommandations :

— Tu iras attendre le cercueil devant la maison. Quand le convoi partira, tu te mettras derrière tout le monde. Tu entreras dans l'église, tu resteras à genoux et tu prieras bien le bon Dieu. Au cimetière, tu verras, il y en aura d'autres comme toi ; après la cérémonie, vous resterez tous devant la grille et le domestique vous donnera à chacun quelque chose. Si on te demande ton nom, tu diras que tu es le petit Blanchard.

On lui donna une pièce de dix sous. Il avait peur de la perdre, il ne voulait pas la mettre dans sa poche de crainte que celle-ci ne fût percée. Il n'osait pas la garder dans sa main, de crainte qu'elle ne glissât entre ses doigts. Il sortit à la fin de cet embarras et résolut la question en mettant la pièce dans sa main, la main dans sa poche.

Il marcha très vite, il éprouvait cette joie des enfants qui, tout comme de grandes personnes, se sont rendus utiles. Il lui semblait avoir gagné dix sous.

Il alla dans beaucoup d'autres enterrements. Aussitôt qu'un riche était mort, une sorte d'ébranlement atmosphérique, de village en village, en annonçait la nouvelle. On eût cru qu'un vide s'était produit quelque part, l'air s'y précipitait, un vent singulier se répandait par les routes, en soulevait la poussière et venait buter aux volets

fermés de la maison qui, ayant perdu son maître, semblait devoir appartenir à qui la viendrait prendre.

Hommes, femmes, enfants, les pauvres sur les chemins s'avançaient dans sa direction. La distance, le mauvais temps, la chaleur, la faiblesse, les infirmités, rien n'était pour eux un empêchement. Il en venait avec des béquilles, avec des jambes raides, il en venait de boiteux. Des enfants de deux ans avaient fait dix kilomètres. Des enfants à la mamelle, lourds comme des pierres, dans les bras des femmes pleuraient de fatigue et d'énervement. Des vieillards entre deux bâtons, la tête branlante, consacraient la vie qui leur restait à faire acte de présence.

Ils assistaient à toutes les cérémonies de la mort. Ils formaient une seule masse immobile et silencieuse à l'écart du cortège, ils n'osaient se mêler à la foule des vivants : s'ils entraient à l'église ils restaient près de la porte et la gardaient ouverte pour mieux pouvoir s'enfuir. Nul ne se permettait un geste, ceux qui toussaient se sentaient coupables, lorsqu'ils marchaient ils déplaçaient doucement leurs jambes et craignaient que leurs pas ne fissent un grand bruit. Les enfants étaient surveillés par tous les yeux. Ils ne priaient même pas, ils étaient là, ils étaient venus, ils avaient fait la route, ils présentaient une vie sans défense et attendaient, avec humilité, que ceux qui

en avaient le pouvoir se concertassent pour savoir quelle part on leur distribuerait des biens du mort.

La plupart du temps on ne leur donnait pas beaucoup. Ils avaient un mouvement de mauvaise humeur. Ce n'était pas la peine qu'un riche soit mort pour que les pauvres reçoivent si peu. Ils s'apercevaient alors que la route était longue, qui les séparait de leur maison. Ils revenaient sans courage. La seule chose qui leur fît supporter la fatigue, c'était, parfois, lorsqu'ils avaient un peu trop buté contre les pierres, d'ouvrir la main et de regarder là, au creux de leur paume, la pièce d'argent qui, malgré tout, valait qu'ils souffrissent les difficultés du voyage. Ils la rangeaient en arrivant, chacun d'eux avait sa cachette, ils la mettaient à l'abri des voleurs. Ils étaient tristes les jours suivants à la pensée de ce qu'ils avaient vu. Chacun d'eux avait honte d'avoir été avec les autres. Ils s'étaient mêlés à toute la mendicité d'alentour, ils avaient marché côte à côte avec des gens qui s'étaient ruinés par la mauvaise conduite, ils avaient coudoyé des pouilleux, ils avaient fait partie d'une foule dans laquelle entraient des idiots, des infirmes, des fainéants ; quelques vagabonds sans domicile, de passage dans le pays, étaient venus se joindre à leur groupe. Il y avait là des gens auxquels autrefois ils avaient donné deux sous, il y avait là des gens auxquels ils

n'avaient jamais adressé la parole parce qu'ils voulaient ignorer jusqu'à leur existence.

Quelques-uns étaient allés en prison.

CHARLES-LOUIS PHILIPPE.

A. O. BARNABOOTH : JOURNAL D'UN MILLIARDAIRE[1]

DEUXIÈME CAHIER

(*Suite*)

FLORENCE, SAINT-MARIN, VENISE

Saint-Marin, Albergo Republicano, 6 juin.

J'aime les chambres fanées et moisies de ces petites auberges : le vieux papier à fond brun et à toutes petites fleurs, les meubles d'acajou plaqué, depuis longtemps ternis, et qui s'enfoncent, de lassitude et de laideur, dans les planchers. Cela nous dit clairement que l'Hôtel est quelque chose d'essentiel comme la Maison de Ville, qui a toujours la même signification, que ce soit le Rathaus de Brême ou la plus petite mairie-école du plus petit village français. Et c'est en vertu de cette qualité essentielle qu'aujourd'hui l'Albergo Republicano de San-Marino contient, en Putouarey et en moi, deux des plus fameux clients des plus grands palaces du monde.

Il contient aussi une salle de café-concert, et c'est là qu'on a logé Vorace, trop large pour la plupart des rues et que nous n'avons pas osé laisser sur le Pianello, la seule place de la Città où elle eût pu tenir à l'aise. C'est probablement la première limousine qui paraît sur le

[1] Voir *La Nouvelle Revue Française* du 1[er] février et du 1[er] mars.

Titano et tout Saint-Marin est venu la regarder. On ne parle que de Vorace sur la Piazzetta, ce soir, devant l'hôtel et dans la boutique du pharmacien.

Nous intimidons même le patron de l'Albergo Republicano, un Salernitain roux qui nous sert avec toutes les belles manières du Midi, la face gonflée de respect en notre présence. Il s'obstine à répondre en mauvais français aux questions que nous lui posons dans un italien correct, et ce soir il nous a précédés vers notre appartement, levant une bougie allumée au bout de chaque bras.

Il énerve P. qui l'appelle « ce camorriste prépotent », feint de ne pas le comprendre quand il parle français, et me crie à tue-tête dans les corridors :

— Je déteste les gens du Mezzogiorno qui ne sont pas bruns. Ne les croyez pas blonds, mon cher : ils ne sont que décolorés !

Nous avons, au premier étage, deux chambres donnant sur une petite rue qui monte à pic et tourne brusquement, et une petite pièce vide et fraîche, au plafond peint. C'est là que nous avons dîné en tête à tête, P. ayant refusé de prendre un second repas dans la grande salle qui sert de garage à Vorace :

— Trop de paquets de cartes crasseuses, là-dedans, et les odeurs... Pauvres gens, ils manquent de distractions, et le « café-chata » ne marche pas souvent.

Le patron nous a servis lui-même, avec un cérémonial de cour, s'inclinant profondément à chaque ordre reçu. Le plat principal consistait en une substance indéfinissable qu'il appelle de la « merlusse ».

Vieille auberge, toute en longs couloirs aux plafonds trop hauts. Les murs blancs, suivis à regret par des filets

de peinture bleus et verts, s'écaillent. A mon passage, des insectes gris se sont cachés derrière un portrait de Garibaldi. Tout est si nu et sombre que la chaleur y semble une intruse. Et pourtant le fond de joie inexprimée, l'âme confiante de l'Italie là encore accompagne nos pas ; je ne sais quoi qui nous dit : “ Tant de siècles de civilisation ininterrompue... Et toujours ce mouvement d'hommes, et le petit feu de braise rose qui ne s'est jamais éteint au fond du vase d'airain... Ailleurs le temps a refait les terres toutes neuves, ailleurs on est mieux peut-être, mais c'est bien récent. Demeure, contente-toi de ce peu que j'offre : il est certain. Ailleurs, on n'est pas sûr... ”

J'aurais voulu visiter Rimini. Hier soir j'ai aperçu de longues rues dallées, sans trottoirs, sous les nappes blanches qu'y jetaient les arcs voltaïques, de grandes places entourées d'arcades basses et, dans les perspectives, des fronts de palais romains (vrais, et du Risorgimento). Mais P. était trop pressé de partir. Levé dès six heures, il s'était mis à étudier la carte routière ; à sept heures il la savait par cœur, et à huit heures nous prenions place sur l'avant de Vorace, le chauffeur montant dormir sur les coussins de l'intérieur. Le marquis lança les cinq notes du testophone à la volée dans le groupe de gamins qui entourait la voiture, et nous démarrâmes doucement.

Sortis de la crudité d'un faubourg neuf, après un tournant, nous fûmes en pleine campagne.

— Aussi peuplé et bien cultivé que le canton de Genève, dit le marquis. Et pas du tout comme la Toscane. Je veux dire l'aspect. Voyez-vous ce qui manque ? Les cyprès ; pour les limites et les bordures ils ont des ormes. C'est riche, presque autant que la Toscane : les carrés de

blé et de foin entourés d'arbres enguirlandés de vigne. Et malgré tout, ça paraît un peu sec. L'extrême bout d'un prolongement de la plaine lombarde, mais déjà sur le flanc du rocher, et sans doute ça va ainsi jusqu'à Ancône. J'aimerais voir ce que ça devient après. Ça me plaît assez peu, du reste, tout ce paysage : un peu bousculé ; pas du tout l'ordonnance des pays toscans. Hein : la colline de Fiesole avec toutes ses médailles, ses tableaux, ses terrasses ; et la chartreuse d'Ema, au milieu de sa garde impériale de grands cyprès noirs ! Et le peuple : voyez-moi ces grosses figures rose-et-orangé, dans leurs mouchoirs de couleurs ; et toutes les femmes pieds nus pour l'amour du Risparmio. Les ragazze sont gentilles, toutes rondes, mais ça n'est pas la finesse des filles toscanes. Elles me rappellent la Sybille de chose, vous savez, aux Offices, dans la salle du Baroche, pas la grande : celle de droite, la bonne tête de veau entourée de son écharpe bleu-ciel. Hep ! attention ! Diaminé !

D'un coup de pouce il fait hurler la trompe, puis reprend :

— Et ils ont un drôle de langage, plutôt rude pour qui vient de Toscane. Cette nuit, pendant que vous écriviez, je suis allé faire un tour dans Rimini et, près du canal, j'ai lié conversation avec une espèce de grand voyou, commissionnaire, marchand de journaux, surtout rufian. Je lui ai dit que je devais aller à Saint-Marin, et aussitôt il s'est rappelé qu'il avait un cousin cocher qui pourrait me conduire à prix doux, dans une bonne voiture, et je serais bien servi. Savez-vous comme il m'a dit ça ? " Chara ben chervito, chignore. " J'aurais pu me croire à Volvic ou à la Tour d'Auvergne.

La route devenant plus difficile, le marquis se tait, et je pense : “ Mais il connaît les Offices beaucoup mieux que je ne croyais ; et en somme son italien n'est pas si mauvais : cette conversation avec un homme du peuple. C'est son accent qui m'avait mal disposé ; parbleu, moi aussi je dois avoir un accent... Et il conduit très bien... J'ai vraiment bien fait de me confier à lui. ”

Nous passions devant une petite maison peinte en rose sur laquelle je lus : Caffè Republicano.

— Vous avez vu, Putouarey ? Nous avons dû passer la frontière et nous sommes dans le petit rond !

— Nous l'avons passée il y a deux minutes, au pont. Et nous sommes à dix kilomètres de la capitale. Je suis ému, cher : un nouveau pays où je pénètre, un État, en somme, une Patrie, avec des traditions, un drapeau, des timbres-poste... Et voici les premières maisons de Serravalle, la seconde ville de la république après Saint-Marin. Nous nous y arrêtons. Eh ! mais, pour envoyer des cartes postales timbrées de ce bureau : cela est d'une importance capitale pour les collectionneurs. Nous venons de passer une frontière, ne le comprenez-vous pas ?

— Voyons ! nous sommes en Italie. Votre Serravalle est un village italien.

— Oh, c'est bien plus compliqué que ça. Vous sentez bien des choses. C'est étrange, que vous n'ayez pas la manie des petits états. L'état-jouet, ça ne vous dit rien. Moi, je les collectionne, c'est-à-dire que je réunis tous les témoignages officiels de leur existence : timbres, monnaies, drapeaux, armoiries. Les enclaves aussi. J'ai déjà Llivia, Andorre, Monaco, Luxembourg, tous les petits états allemands, les cantons suisses, Campione, Samos...

Nous nous sommes arrêtés à Serravalle et le marquis s'est précipité dans le bureau de poste. Un bourg calme, rose et blanc, traversé d'une route blanche ; çà et là une haute façade grise d'église, une vieille porte de ville surmontée d'un écu de pierre. Une ville, en somme, historiquement plus noble que Liverpool.

— Ce n'est pas tout ça, dit le marquis, exténué d'avoir collé deux ou trois cents timbres-poste : il faut délivrer le grillo canterino. Mais oui, celui que le petit comte italien vous a donné, et qui chante si bien dans sa petite cage. Ma guarda ! croyez-vous que j'allais le laisser entre les mains de toute cette valetaille suisse ? Je l'ai emporté jusqu'ici — Baptiste, la petite cage, dans la cantine du nécessaire à ongles ; ecco — pour en faire un citoyen de Saint-Marin. Venez-vous ?

Je l'ai laissé aller seul au bout de la rue. Nous sommes repartis.

— C'est horrible, mon cher, ce qui vient d'arriver. Oui, le grillon. Je tenais la porte de la petite cage ouverte, au bord du talus. Et, je ne sais comment, juste à l'instant où il sortait, le ressort a joué, et la porte s'est refermée sur lui, écrasant sa petite poitrine. J'ai voulu retirer la porte, et cela a recommencé, stupide que je suis ! Enfin, il est tombé dans l'herbe, sur le dos, les pattes jointes ; il avait l'air de me dire : Tu vois ce que tu as fait ! Il avait une grande plaie sous sa cuisse, et une goutte d'une eau affreuse en sortait. Je me serais battu ; je l'ai remis sur ses pattes ; il s'est traîné un peu sur l'herbe et il s'est caché sous une touffe de menthe. Pauvre petit prince noir avec son armure si propre et si fine ! J'en avais un, moi aussi, l'autre année à Florence. Je le regardais souvent

manger de la salade dans sa cage : son front bombé, ses yeux de corne, ses mandibules qui fonctionnaient avec précision : il avait l'air d'un savant qui résout un problème. Il y avait peut-être quelque chose à faire pour le vôtre. Ah ! j'espère qu'il s'en tirera.

Soudain, à un détour, le Titano parut, se levant sur la plaine et sur la mer, solidement assis sur un socle de terre brune. Et au-dessus de nous, sortant d'un îlot de nuages, les trois cimes pendaient en plein ciel et faisaient saillir leurs muscles de pierre dans la lumière. Le ciel avait été relevé, comme le rideau d'un théâtre, et on voyait cela : un promontoire des cieux.

— Mon colon ! dit Putouarey, saisi. Je l'avais bien aperçu depuis Césène, mais comme un grand décalque déchiqueté bleu-gris sur fond bleu-ciel. Je ne m'attendais pas à ça, tout de même. Vorace, ma gosse, nous allons grimper dans l'autre monde.

Les nuages s'étaient dissous. Un gros nimbus tout blanc sortait peu à peu de derrière la haute crête et semblait émaner de la pierre. Et le roc se montrait nu et sans honte, d'un seul élan haussé. Tout en haut, comme des barques de papier à la crête d'une vague monstrueuse, on distinguait les trois tours des Trois Cimes, des murailles, un coin de toit rond. Mais ce n'était rien. Ce qu'on voyait surtout, c'était la terre dressée sur la terre, la terre plus haut dans l'air que l'oiseau ; et le front de pierre au-dessus de toutes les préoccupations humaines.

Nous venions de traverser le Borgo, ses terrasses, son plan de foire où s'alignent des arbres et leurs ombres, sa place aux arcades sombres, ses quais sur le ciel. Encore un changement de vitesse — Vorace mangeant la route

moins vite, mais la mâchant mieux — l'effort prudent, et nous grimpions dans l'ombre même de la montagne, le marquis penché sur le volant prenant des virages merveilleux. Au coude, nous sortîmes au soleil, et l'ombre de Vorace, l'espace d'une seconde, écorna la plaine à cinq cents mètres au-dessous de nous. Et bientôt nous passions, tout ronflants de force contenue, sous la porte de la Città. Porte sévère, grise, avec une sorte de balcon à mâchicoulis surchargé d'un écu de pierre. Città d'une époque où la vie était plus sérieusement vécue qu'à présent, rues étroites, raides et sombres, assez fraîches et que je suppose parcourues, huit mois de l'année, par un vent froid qui ne plaisante pas. La pierre des maisons a été tirée du rocher et se confond avec lui dans la même teinte gris-rosâtre, comme la fourmilière se confond avec le plancher forestier qui l'entoure. Et la Città est en effet compacte comme une fourmilière, serrée comme un poing.

— Petite nation, mais grand peuple, dit Putouarey. Voyez ces inscriptions : " Nous voulons le droit au vote. Nous voulons le suffrage universel ". On pourrait bien le leur donner pourtant, ils ne sont pas si nombreux : ça ne compliquerait pas beaucoup les écritures. Si je pouvais, je leur donnerais le suffrage universel.

Et le marquis se retournant passa en revue, d'un regard, ses belles valises...

— Enfin ils savent ce qu'ils veulent, au moins. Ce n'est pas comme à Putouarey. Dire que nous ne sommes plus en Italie ! et que dans cet air flotte librement le drapeau bleu et blanc d'une république. Mon pauvre Archibaldo, ma joie doit vous paraître bien enfantine. Vous ne me tenez pas rigueur de vous avoir entraîné ici ?

— Pas du tout. Cet air frais et léger est bon, après la fournaise de la plaine émilienne.

Je dormirai cette nuit. Hier, à Rimini, j'ai écrit jusqu'au jour, me sentant beaucoup trop envie pour me coucher. Il me semble, ici, être dans un grand vaisseau à mille hublots immobile dans la haute mer aérienne.

P., qui ne tient pas de journal, s'apprête à sortir. Arrivederci !

Il passe sa tête correcte et blagueuse dans l'entrebâillement de la porte :

— Ciaò, bel faccin !

Je suis content de l'avoir rencontré. Il m'entraîne dans son mouvement. Et aussi je le découvre, bien mieux qu'à nos deux autres entrevues : ses curiosités, son attendrissement sur le grillon. Il faut que je le fasse parler encore.

San Marino, 7 juin.

Passé toute la matinée sur le Pianello. C'est une grande terrasse dallée, avec un parapet de pierre qui domine un vaste désordre de montagnes : l'Apennin central avec tout son bric-à-brac pêle-mêle : ses tabourets, ses tables, ses pupitres et ses chaires de marbre, ses dômes, ses grands polygones de pierre nue : la plus médiocre des chaînes de montagnes : froide sans neige, aride sans majesté, maussadement mesquine : les parents pauvres de l'Alpe. Vers le Nord-Ouest se lève un énorme roc coupé d'une brèche profonde, le travail d'une espèce d'êtres disparue, ceux qui occupaient la terre avant nous et s'en servaient autrement, porte inexplicable, terminus de quelque service de communications interplanétaires. Le regard y

va, attendant quelque chose de ce côté-là, un ange en armes venant par les routes de l'air s'asseoir là. Au sud, à l'horizon, un grand cube d'acier poli, mal étayé penche et s'appuie d'un coin au ciel. Le lit d'un large fleuve de sable gris, où traîne encore un peu d'eau, comprend tout le paysage visible dans sa pâle accolade ; et au-delà, l'air, la terre, et la mer ne font plus qu'une seule brume d'un bleu sali.

Nous avons fait longtemps les cent pas entre le portique d'ombre du Palazzo Governativo et la petite maison basse de la poste, avec sa tour grise au cadran sans aiguilles, son banc de pierre sous les lignes parallèles des étalons de mesures incrustés dans le mur. Une ligne de maisons nues et grises, aux volets d'un vert passé, limite la place, face au parapet. L'une est un café. Elles jettent sur les dalles dès le matin une bande d'ombre qui va se rétrécissant jusqu'à midi. Au centre du Pianello est une fontaine, vieille et grise aussi et qui supporte une statue de la Liberté, neuve et conventionnelle.

— Donnée, me dit P., par une riche bourgeoise allemande qui reçut en récompense le titre de Duchesse d'Acquaviva. Nulle raillerie, il y a un des villages de la République qui s'appelle Acquaviva. Et le Palazzo, eh ? plutôt bien neuf ; après tout supportable : le petit dernier du Palais-Vieux. Voyez ces mâchicoulis, cette tour et les écus et les plaques collés à la façade.

Puis, nous avons découvert, au bout de la rue qui passe, au fond du Pianello, entre les basses portes de fer du Palazzo et la ligne des maisons, le Cantone, petite place de terre battue, plantée de quelques acacias, et dont le parapet de pierre pend au flanc du rocher, juste

au-dessus des petits toits rouges et des petites rues blanches du Borgo, à trois cents mètres sous nos pieds.

— Voyez, dit P. en me tendant sa grande Zeiss, la diligence de Rimini sort en ce moment de Serravalle. Là, dans ce coin de verdures que traverse une route. Ecco ! Etonnant, qu'elle puisse venir jusqu'à nous sans quitter la terre.

Près de nous le vent rebrousse les charmes et les ronces qui revêtent le roc, un vent d'Est tout plein de l'odeur de l'Adriatique, avec des secousses et des sautes brusques, impatientes, comme de quelqu'un qui dit : Viens donc ! Un homme traverse la place triangulaire du Borgo : on dirait le progrès d'un petit insecte sur une feuille de papier blanc : il disparaît dans la petite caverne noire des arcades.

— J'ai sûrement une lettre à la poste-restante, dit P.

Cinquante pas et nous étions dans le bureau. Il avait une lettre en effet.

— Mais, c'est votre écriture, Putouarey ! Vous vous écrivez à vous-même ?

— Toujours, quand je dois changer de ville. Ça me donne l'illusion d'être attendu. Et j'aime voir mon écriture.

Je lui ai demandé ce qu'il pouvait bien s'écrire à lui-même et j'ai tant insisté qu'il m'a montré la lettre :

“ As-tu fait un bon voyage, suppôt de l'obscurantisme ? J'en suis fâché. Quand donc te casseras-tu la gueule sur ta cent-chevaux ? C'est en vain que tu dissimules tes véritables opinions sous les épithètes usurpées de républicain indépendant. On ne trompe pas la démocratie. Tu n'es qu'un parasite social, un viveur inutile... ”

— Qu'est ce que ça veut dire, marquis ?

— Ma chè ? Je ne savais plus quoi écrire. Eh bien, ce sont quelques-unes des gentillesses qu'on m'a dites et qu'on m'a écrites en janvier dernier, quand, pour faire plaisir à ma femme et à sa famille, je me suis présenté aux élections législatives, à Putouarey.

— Racontez-moi ça ?

— Il n'y a rien à raconter. Il s'agissait de remplacer le député conservateur, passé au Sénat. Avant même de commencer l'affaire, j'en étais dégoûté. J'ai pourtant fait une réunion publique, à laquelle j'ai invité mon adversaire, le candidat socialiste, Rabot, l'instituteur de Putouarey. J'ai commencé par dire aux électeurs qu'ils ne devaient pas se faire d'illusions, que leur vote ne changerait rien à l'ordre social actuel. Qu'il ne s'agissait que de privilèges à obtenir pour les gens du pays : décorations, bureaux de tabac, bourses, traitements, etc. Que par les seules relations que j'avais actuellement à Paris, je pouvais plus pour eux que ne pourrait mon adversaire s'il était élu. Que je me sentais disposé à les servir de tout mon pouvoir s'ils m'honoraient de leurs suffrages. Et enfin je leur donnai à entendre que, s'il s'agissait d'une chose très importante pour le pays, comme la concession du chemin de fer à voie étroite, je n'hésiterais pas à voter avec la majorité, même contre les opinions que j'affichais dans mon programme.

C'était clair et sensé. Mais, madonna ! Ils ont cru que je me moquais d'eux et de leur république et n'ont plus voulu entendre que Rabot, qui leur débitait mille sornettes et leur servait tous les lieux-communs qu'a inventés depuis cent ans l'imagination déréglée des grands dyspeptiques.

C'est alors qu'intervînt cette accusation de " parasitisme social " soutenue par les bourgeoises bien pensantes, les bigotes de la libre-pensée. Car, naturellement, j'avais le clergé, la noblesse (et le bon sens) pour moi. Elles enragent, ces dames, de n'être pas reçues au château. Elles dirent donc que " depuis son mariage le fils de Putouarey s'était détourné, qu'on ne le voyait plus au pays, et qu'il passait tout son temps à Paris à faire la fête ". Pour les gens de Putouarey, je pense que " la fête " c'était une de ces images qu'on voit dans les journaux amusants : Maxim et le monsieur en habit avec une femme sur chacun de ses genoux, des bouteilles de champagnes vides sous la table... Je suppose qu'ils me voient comme ça. Un homme menant une telle vie ne devait guère avoir d'esprit ni de science, n'est-ce pas ? Dès lors les allusions à Maxim et aux coupes de champagne devinrent fréquentes dans les discours de mon adversaire. Pauvre Rabot ! pauvre petit pédagogue ! J'aurais aimé lui payer une nuit de " fête " chez Maxim, et à moi aussi (avec lui, ça m'aurait amusé). J'en vins à représenter à ses yeux la brute, l'anti-intellectuel, le fils de famille gâté par l'oisiveté, et les orgies. Il finit par m'accuser de ne pas savoir l'orthographe. Encore quelques jours de cette lutte entre le progrès et l'obscurantisme et je n'aurais plus su ni lire ni écrire.

Le soir où il fut élu, je triomphai. C'était donc fini, et comme ça devait finir. Je n'eus pas une voix en dehors des châteaux. Et ils vinrent tous en chœur me siffler à la grille du parc. J'étais content. Pourtant il y avait là des gars que j'aime bien : Travaillot, le charron, la bête noire du curé et qui se dit anarchiste, mais la tête la mieux

organisée du pays, et franç. J'étais battu : la marche du Progrès n'avait pas été arrêtée.

— Vous l'avez voulu, dis-je à ma femme, pâle et qui serrait ses dents un peu longues. Eh bien moi, je suis content. Vive Rabot, madame, et à bas Putouarey !

Et vrai, j'étais content que ce fût Rabot qui eût gagné ces neuf mille francs par an, et les voyages gratuits en première classe. Si ça peut élargir son horizon et la vie de Paris le dégourdir — tant mieux ! Je courus à ma salle de bains et me lavai et me douchai pendant trois heures. A l'aube j'étais au volant de Vorace sur la route de Dijon. Tout le jour je fauchai les grands paysages, le long de la Saône et du Rhône, et le soir à onze heures, j'allumai ma pipe de chasse, sur le trottoir de la Cannebière : Dieu bon ! il y avait encore de beaux jours pour moi dans la vie.

— Et c'est alors que vous êtes parti pour Naples ?

— J'ai passé un mois sur la Riviera, tantôt dans le yacht tantôt sur les routes avec Vorace. A Gênes, j'ai mis Vorace sur le yacht et nous sommes partis pour Naples, avec escale à Portoferrajo... Ma scusa : j'ai plusieurs choses à faire : visiter ce palais, recueillir quelques échantillons de cette roche...

— Et coller dix mille timbres-poste sur autant de cartes postales... Je vous suis dans le Palais.

Nous avons vu le petit palais de pierre gris-rose, ses longues baies ouvertes sur ce même océan aérien, dont le fond transparaît avec ses dunes, ses collines, sa végétation confuse. Nous avons vu la salle des séances du Conseil avec les trônes jumeaux des deux Régents, l'urne blanche et l'urne bleue, les boules qui servent aux votes. P. s'est

attendri devant un portrait du maréchal de Mac-Mahon, une horrible chose rouge et bleue, luisante et crue.

Nous avons visité l'église principale, la Pieve, d'un triste style classique, sans conviction, sur une jolie petite place d'où l'on domine le toit du Palais.

— Il y avait quelque chose de mieux ici, une église du Ve siècle ; mais ils l'ont boutée à terre, me dit P., qui s'est imposé la lecture des *Ricordi Storici* de Marino Fattori, et qui s'était formé, avant de venir ici, une belle collection d'ouvrages sur Saint-Marin. Les rues montent raides entre les hautes maisons de pierre crue et les murs où de petites portes sont ouvertes sur des jardins : via Bramante par exemple. Nous sommes redescendus à la Piazzetta, poussés par la pente, et de là aux bastions par la longue via Omerelli où est le musée, un grand collège, une église dans le style emphatique des Jésuites, un couvent, des palais, et tout à coup, baissant la pierre ancienne d'un parapet, l'abîme encore.

P. montrait une telle activité à tout voir de sa chère république, que je lui dis, tandis que nous mangions la merlusse dans notre salon :

— Vous devriez vous faire naturaliser sammarinois.

J'avais ouvert l'écluse aux torrents de science dont le marquis était plein. Il m'a fallu tout entendre : à quelles conditions s'accorde la naturalisation dans la république de Saint-Marin ; les origines de la république, son histoire, l'histoire de son droit politique, sa constitution, l'Aringo des Pères de Famille, le Consiglio grande, le Consiglio dei Dodici, les deux Régents élus tous les six mois, l'un noble, l'autre non-noble, et comment au XIIe siècle, ils ont porté, et portent encore, dans les inscriptions pom-

peuses du Palais, le titre de Consuls. Et les habitants d'un certain canton qui longtemps n'ont pas eu droit de cité, étant considérés comme peuple conquis...

— Ça, c'est drôle.

— Ah ! Archibaldo, ne riez pas ! c'est tout ce qui reste à travers les communes du Moyen-Age, de la république romaine, ce petit bout de rocher, cette république reléguée au ciel ! Et l'armée sammarinoise...

— Non, Gaëtan, l'armée monégasque me suffit.

Mais il m'a fallu entendre la description des uniformes, la composition de l'armée : Garde-noble, milice, etc. A propos, est-ce qu'on ne pouvait pas voir des soldats ? Notre cérémonieux Salernitain, appelé aussitôt, et notre désir exprimé, nous a rapporté des cartes postales sur lesquelles étaient représentés en couleurs des soldats sammarinois.

— Ah ? On n'en voit pas de vivants, dit le marquis, déçu. Vous les vendez, ces cartes ?

Et le voilà parti, aiguillonné par toutes ses manies d'homme riche : collections de timbres-poste, de minéraux, de pièces de monnaie, de paquets de cigarettes, de petits drapeaux...

— Mon cher, si les gens de votre espèce sont nombreux, dans dix ans Saint-Marin sera devenu une des premières stations du monde pour les cures de timbres-poste ; les pièces de monnaie de la république, au lieu de servir aux échanges, se vendront comme curiosités dans les boutiques, au triple de leur valeur, et le patron de l'Albergo Republicano aura si bien appris à écorcher les voyageurs que San-Marino sera devenu inhabitable.

Le voici qui revient, un drapeau bleu et blanc d'une

main, de l'autre un sac plein de cailloux. Nous allons fumer sur le Pianello.

8 juin.

— Eh bien, parasite social, vous êtes toujours à courir à tous les diables ? On ne vous voit plus au pays. Le fils de Putouarey se détourne. Vrai, je n'ai plus le plaisir de votre compagnie qu'aux heures de merlusse.

— Ma ! c'est vous qui refusez de me suivre.

— Monter au Pianello est déjà un exploit assez beau ; et quand j'y suis je m'y tiens, fumant des cigares en tête à tête avec le carabinier de service.

— Je l'ai photographié et j'ai pris note de son uniforme. Mais ce dolman gris à col rouge n'est-il pas une tenue d'été ? C'est très important... Prenons un peu de liqueur ? Senta, padrone : c'è alkermes ?

— Nelépa monsié.

— Dommage : avec de l'eau fraîche l'alkermes est une chose délicieuse. Prenons un peu de Strega, alors ? Va bene, ci da due Streghe.

— Biennemonsu, ielaporte soubite.

J'ai demandé au marquis ce que c'était que l'alkermès.

— Comment, vous avez vécu à Florence et n'en avez pas goûté ? Je vois ce que c'est. Vous vous êtes tenu au Carlton et n'avez pas eu le courage de faire le plongeon dans la vie florentine. Il aurait mieux valu aller vous loger chez l'Assunta, parmi ses nièces. Ces vagabonds du portique des Offices dont vous m'avez parlé avec enthousiasme, vous n'avez même pas songé à entrer en relation avec eux ? J'ai connu ça à mes débuts dans la vie

européenne : de la paresse et quelques dégoûts... Vous ne vous logez pas chez l'habitant de peur des insectes domestiques ; il vous faut votre chauffage central et votre tapis partout ; il vous faut le Palace, et non le Palazzo ; et ça vous ennuie d'aller chercher votre bain en ville ; vous le voulez à six pas de votre lit.

— Je sais me passer de confortable. Ici, par exemple. Et ailleurs. Il est vrai qu'à Florence, cette fois-ci...

— Mais c'est qu'à Florence, il n'y a pas que vos musées ; il y a la vie florentine qui mérite aussi quelque attention : Et les rencontres des rues... Vous avez passé à côté du meilleur. Et les occasions qu'on a, quand on vit chez l'habitant, et qu'on donne assez de Denaro pour que tout se passe honnêtement et avec garbe ? Les Florentines, Archibaldo, c'est ce qu'il y a de plus fin en Italie. Cette chair, couleur de blé mûr, ces grasses petites galettes de polenta chaude, j'espère que vous y avez goûté, et mieux que du bout des lèvres ? Et l'architecture de ça, d'un seul jet ! comme le petit pois frais sorti de la coque. La chair classique. Elles me font toujours penser à Virgile et à l'abbé Vernet qui me le faisait expliquer : " corpora lectissima matrum... " Ah, comment ne pas aimer l'Italie quand on a tenu dans ses mains ces beaux fruits :

Salve, magna parens frugum, tibi, tibi...

je ne sais plus. Et la nuque, avez-vous remarqué ? Cette noble fragilité, ces profondeurs brunes et brûlantes, sous la couronne ardente des cheveux noirs ? Comment pouvez-vous passer à côté de ça, de cette belle vie que j'aime de tout mon cœur, comme de tout mon cœur je lèche ces tartines à la confiture de soleil... Au moins,

avez-vous mangé dans une *vraie* trattoria florentine ? avez-vous joué au lotto ? attendu impatiemment *l'estrazione* du samedi soir ?... Bon, je vais faire encore un tour au Palazzo. Et le palais de Justice à droite de la rue qui monte à la Pieve, voulez-vous le voir ?

9 juin.

Accompagné le marquis au Borgo, par la grand'route. Une heure à nous promener sous les arcades de la place triangulaire que nous voyions, si petite, du Cantone. Et bu du vin au frais dans une sorte de trattoria installée au creux glacé d'une caverne.

Les boutiques du Borgo sont moins pauvres que celles de la Città, et on s'y sent plus près des grandes facilités de la plaine.

— Granite de café à la crême, murmure P. en finissant son verre de Chianti rouge. Est-ce que nous en trouverions à Rimini ?

Un orage menaçait le Titano, et déjà le tonnerre se faisait entendre. Nous sommes remontés à la Città sous les premières gouttes, par le sentier pavé qui grimpe presque à pic, pendu au flanc du roc, et qui aboutit à une voûte basse, au bout de la via Omerelli. Nous sommes revenus là ce soir, et sommes restés assis sur le rebord de pierre du bastion, à regarder, au loin dans la plaine, respirer de grandes villes de lumières tremblantes.

10 juin.

P. a été déçu ce matin : il comptait voir les Régents sur leur trône, et en costume, à la grand'messe de la Pieve. Il se console en pensant que demain lundi il y aura réunion du Grand-Conseil au Palais.

Cet après-midi, il a su m'entraîner à la forteresse de la Rocca, la première des Trois Cimes. Vraiment la Città est bien cramponnée à la crête d'une vague de pierre. Sur l'arête, entre les carrières où résonne sans cesse, d'un son plein et doux, le marteau sur la pierre, une route étroite monte droit à la porte austère de la forteresse. C'est une prison, paraît-il, et P. avait dû demander la permission de la visiter. On nous a conduits au chemin de ronde.

— Huit cents mètres au-dessus de la mer, que voilà. Buvez-moi cet air vierge, bouillonnant comme une eau de torrent. Et regardez ce qu'on peut voir : la côte où l'Adriatique fait un petit geste blanc et dit un mot qu'on n'entend pas, et la terre effroyablement calme sous le ciel, comme la gueule d'un canon chargé. Là-bas, la Marecchia, à sec, qui pousse jusqu'à la mer sa grande route de sable gris. Et ces routes, comme elles semblent inutiles, et cependant c'est vers nous qu'elles montent, avec tous leurs détours.

Nous sommes redescendus, ayant toutes les montagnes à nos pieds. En nous retournant nous voyions les trois tours, debout au bord de l'abîme, petites, grises, carrées, avec leur toit presque plat, de briques, et surmontés chacune d'une petite plume de fer pour rappeler le jeu de mots sur *Penna* qui signifie à la fois plume et cime...

Ce soir, fumé nos pour-la-noblesse sur le Pianello, allant jusqu'au Cantone où brillaient des milliers de lucioles. C'était comme si l'air eût soudain laissé deviner un grand secret, révélant sa vraie nature de feu. Par instants, elles s'éteignaient et se rallumaient toutes à la fois ; et parfois c'était comme si on eût secoué un immense voile noir rempli de paillettes d'or. Dans le creux d'une

pierre, au bord d'un chemin aux pavés herbeux, un ver luisant choyait sa goutte de lumière lunaire. Le vent de mer, plein de chuchotements, visitait le rocher et les feuillages.

11 juin.

Comme je me promenais devant la porte Saint-François, attendant, avec plusieurs gamins, un des deux carabiniers et une vieille femme, l'arrivée de la diligence, le marquis est venu me rejoindre, tout essoufflé :

— Archibaldo, si vous voulez voir des soldats sammarinois c'est l'occasion ! Le Palais est plein de gardes-nobles en uniforme. A cause du Conseil. Venez vite.

Nous grimpons au Pianello. Justement un monsieur en redingote noire, suivi d'une sorte de valet en livrée bleu et argent et chapeau à cocarde, passa près de nous et, traversant la place, entra au Palais.

— Un des régents, dit P. Nous aurions dû saluer. Nous pouvons entrer : on ne me dit rien.

(On commence à le connaître.)

Une douzaine de grand gaillards en uniformes bleu-marine à parements et bandes jaune-orangé, coiffés de bicornes du même bleu avec un bouquet de plumes bleues et blanches, l'épée au côté, flânaient dans le vestibule du palais.

— Archibaldo, avez-vous jamais pensé à l'utilité morale des uniformes ? Cette chose qui nous rend plus visibles physiquement et qui cache notre personnalité mieux que n'importe quel déguisement. Ça vous dispense de fournir des explications. Tiens, bon giorno. Lei sta bene ?

— Eh, vous avez donc des amis dans la garde-noble ? Je vous soupçonnais, aussi, de faire des visites dans l'aristocratie locale.

— Oui, dit P. un peu gêné. C'est le chevalier Landolfi. Je ne savais pas qu'il était des gardes... Alors, ce sont des nobles, tous ces types-là ? Mes pairs. Et les vôtres, j'oubliais ! On me l'a assez reprochée, ma noblesse. Pas seulement à Putouarey. Au point qu'il me faut vraiment du courage pour la porter — et que c'est pour ça même que je la porte. Et dire que j'en ai été bêtement fier, autrefois, dans mes jours provinciaux, parce qu'elle me distinguait des petits bourgeois. Comte d'Aquibajo, savez-vous ce que c'est que la noblesse, j'entends celle de naissance ? Vous connaissez le dicton français : noblesse oblige. Eh bien, c'est toute la définition de la noblesse : elle oblige et ne fait pas autre chose. Elle obligeait celui qui l'avait à n'être que l'homme d'une terre, et le vassal de qui avait l'hommage de cette terre. Et aujourd'hui ça n'est pas fini. C'est comme si nous n'avions pas de noms. C'est la terre qui nous prête son nom indestructible qui passera à d'autres après nous, soit par succession, soit par alliance. Pas d'espérance de nous *faire un nom :* on l'a déjà fait pour nous, trop long et trop compliqué pour qu'on sache où le mettre, pour qu'il trouve sa place dans le monde moderne ; une armure pesante dans laquelle il nous faut combattre le combat de la vie. Vous parlez de la pitoyable condition des milliardaires, mais il y a quelque chose à dire aussi sur nous. Voyez, les roturiers, eux du moins ont leur nom bien à eux, attaché à leurs os et à leur sang, et qui s'éteint en même temps que leur descendance. Ils combattent nus, sans gêne d'aucune

espèce. Ils peuvent se faire un nom s'ils ont de quoi en eux-mêmes. Cela me paraît si élégant lorsque, dans un salon plein d'une banale foule de gens titrés, on annonce un monsieur dont l'identité s'exprime tout juste par un seul nom. Je me surprends à l'envier. Il devient tout de suite l'intéressante minorité, l'élite de l'élite. C'est si vrai que, lorsqu'un de nous s'élève par sa valeur personnelle aux premiers rangs de l'humanité, il perd du coup son titre ; on dit : La Rochefoucauld, Saint-Simon, Vigny... Mais pour nous, le commun des nobles, notre noblesse ne fait que nous obliger. Obéissance, retenue, sacrifices. C'est ce qui m'a rendu insupportables les Messieurs d'Escarbagnas de ma province : ils n'ont aucune idée de cette obligation ; leur noblesse ne les rend pas héroïques ; mais comme des parvenus qui ne peuvent s'habituer à leur richesse, eux n'en reviennent pas d'être nobles, et il faut les entendre parler de leurs voisins bourgeois, sottement fiers de leur argent, qu'ils méprisent. J'ai compris, moi, le sens qu'avaient mon écu et ma couronne... Et mon pauvre petit cadet Jean, tué à vingt-trois ans au lac Tchad — j'ai dans ma valise sa photographie en spahi sénégalais — lui aussi savait, et mieux que moi, à quoi noblesse oblige. La gloire ? Il savait bien que non ! Quelques journaux publient le portrait du Mort pour la Patrie dans les Notes Mondaines, et puis le silence pour des milliards de jours. On traite mieux une vedette de café-concert. Mais il voulait vivre, et il a vécu, noblement. Et moi aussi, je voudrais vivre enfin noblement, faire quelque chose de mieux que de courir l'Europe et de gâcher mon temps. Savez-vous que je me retiens de faire quelque chose de mieux ? Oui, j'ai... une

espèce de vocation, moi aussi, et je n'aurais qu'à m'y mettre. Mais voilà : il faudrait lâcher toutes les autres manies ; il faudrait, en quelque sorte, renoncer au monde. C'est dur, quand nous avons *tout* sous la main. O Jean, le soleil de décembre sur la Riviera, la vitesse, le monde qui s'ouvre de toutes parts, offrant ses vallées, ses villes, ses nourritures, ses baisers, — et une balle dans la tête, au lac Tchad !

12 juin.

P. est content. Hier, après la séance du grand conseil, il a été reçu en audience par un des Régents (le non-noble, par hasard) et il est revenu tout excité de cette entrevue. Ce matin, je lui ai dit :

— Eh bien, que faisons-nous ici ? Vous avez acheté tous les timbres de la dernière émission et il n'y a plus de cartes postales chez les papetiers. Que machinez-vous, avec vos amis des gardes-nobles ? Vous savez : On ne trompe pas la démocratie.

— Vous voulez partir ? demande le marquis, découragé.

— Non, si vous tenez à rester encore. Il fait bon ; je n'ai rien à faire nulle part. Je voudrais seulement savoir quand vous comptez partir.

— J'ai télégraphié à mon banquier, en France, de m'envoyer quelque argent. Nous partirons le lendemain du jour où la lettre chargée arrivera. Encore quelques cartes postales à envoyer aujourd'hui ; une vieille série que j'ai trouvée en fouillant la chambre de débarras de l'épicerie.

Nous en avons envoyé un peu partout : P. à une trentaine de jeunes femmes réparties entre cinq ou six

nations, sans oublier Angiola Cacace ; et moi à Stéphane, à Cartuyvels, à Tournier de Zamble, à Maxime Claremoris. (Dommage que je ne sache ni les noms ni les adresses des deux hommes qui me filent pour le compte de Cartuyvels. Ils sont peut-être tous les jours au Pianello, à nous observer.)

A l'heure du pour-la-noblesse, au Cantone, j'ai dit à Gaëtan :

— Mon cher, depuis quelque temps, je vous découvre, et je vous dirai très franchement que je vous avais jusqu'ici un peu méconnu.

— Comment ça ?

— Oui, j'ai vu chez vous beaucoup de choses desquelles je n'avais pas eu le moindre soupçon lors de nos deux premières entrevues.

— Capito. Je m'en étais rendu compte, vous savez ; et ce que vous me dites là me fait plaisir. La faute en était à mes manies, à cette façon que j'ai de m'amuser de tout, et à mes histoires de galanterie. Vous m'aviez vu surtout comme un jouisseur grossier. Je l'avais senti. Le Duc de Waydberg et le Prince Stéphane m'ont vu aussi de la même manière : un hobereau français assez riche pour tenter de se dégrossir en fréquentant les grands Européens ; un type local, un Français de café-concert, enfin un petit provincial parmi vous autres des wagons-lits.

— Non, Putouarey, non !

— Mais si ! tout comme m'ont mal jugé les bigotes de la libre-pensée, à Putouarey. Je me rappelle même que vous m'avez dit un jour : “ Eh bien, chaque fois que vous sortez de France, vous faites de nouveaux progrès ! Il paraît que vous déjeunez tous les jours avec le Duc de Christminster ? ”

— Vous êtes sans pitié... Je voulais dire...

— Non, c'était bien clair. Mais, pas d'offense. J'étais aussi le bourgeois idiot qui n'en revient pas d'avoir le même tailleur que le Roi d'Angleterre. Et tant d'autres malentendus. Vous étiez tellement assurés de la justesse de votre jugement que, pas une seconde, vous n'avez pensé que je pouvais même voir vos railleries. Et c'est pour ça que je ne m'en suis pas fâché ; pour ça et parce que moi aussi, je vous voyais autrement que vous n'êtes : superficiel, gauche, pas encore très au fait de la vie. C'était excusable : j'ai trente ans, il y a sept ans de différence entre nous deux. Oui, je sais : c'est très pénible lorsqu'il faut revenir sur ces jugements téméraires, très humiliant. Mais quand ça vous est arrivé une bonne fois on ne recommence pas, ou alors on est indécrottable.

— Mais, Gaëtan, je ne vous ai jamais méconnu à ce point ! Et nous comparer aux bourgeoises de Putouarey, c'est dur pour " nous autres des wagons-lits ". Enfin, c'est vrai que je m'étais trompé, et ce sont bien vos histoires de galanterie qui en sont cause. Voyez-vous, ce que je ne m'explique pas, c'est, chez un homme tel que vous, intelligent et délicat, cette recherche grossière de la sensation physique dans des intrigues sans gloire, puisqu'elles ne sont même pas gratuites.

— Etes-vous bien sûr qu'il n'y a pas en vous un reste de puritanisme qui s'émeut lorsque je vous parle de l'Angiolina et des tartines à la confiture de soleil ?

— En tout cas, c'est une impression très nette : vos intrigues ne me semblent rien que du temps perdu et de l'énergie gaspillée.

— Oh, que c'est peu ça... Et la " recherche de la

sensation physique ". Mais vous n'y êtes pas du tout... Et d'abord, ceci entre nous, je ne suis pas grand abatteur de bois... Mais, que c'est difficile à expliquer ! Votre jugement est bien plus voisin que vous ne croyez de celui que les bourgeoises de Putouarey ont porté sur moi... Par où commencer ?... Ah, vous aimez le peuple, n'est-ce pas ? Vous m'avez dit que, décidément, vous préfériez les femmes du peuple aux femmes du monde. Comme moi ! Voyez-vous, ce qui nous distingue, nous gentilshommes, des bourgeois, c'est que nous savons parler aux gens du peuple : pour nous ils sont des hommes et des femmes comme nous, avec tous nos défauts, toutes nos faiblesses, toutes nos qualités. Nous les comprenons. Pour les bourgeois, ce sont des machines, et des enfants qu'il faut protéger, et des bêtes sournoises dont il faut se méfier. A Putouarey, la femme du percepteur se fait suivre à quatre pas par sa bonne : elle craint qu'on ne prenne cette fille pour son amie. Toute la bourgeoisie est dans ça. Est-ce que j'ai peur qu'on me prenne pour un copain de mon chauffeur ? On voit bien tout de suite que je suis un gentleman, rien qu'à la façon dont je marche. Et si on me prend pour un camarade de Baptiste, où est le mal ? C'est un beau gars, et qui m'en a déjà soufflé une, en douceur. En tout cas, pour moi, je suis tout à fait comme votre poète américain : je traite " le sauvage et le monsieur sur le même pied d'égalité ". Vous vous rappelez les bonnes de notre enfance ? Vous en avez bien eu, là-bas, des négresses, des peaux-rouges peut-être ? Moi, je me rappellerai toujours Marie-Bonne, une grande virago de Sombernon, sur la montagne. Elle était toute pleine d'histoires et de sagesse. Comme elles étaient supérieures à nous, ces filles du peuple, plus

étendues dans toutes les directions, voyant plus loin et mieux que nous, et pleines de toute la poésie du vrai, devant quoi nous faisions les dégoûtés... Quand nous avons su décliner *Homo* et même *Dies* et *Manus*, nous nous sommes crus très forts et nous sommes allés les trouver pour les étonner avec notre science toute neuve. Mais elles en savaient encore plus long que nous et sur des sujets bien plus importants, si bien que notre latin ne nous paraissait plus grand chose devant le leur. A dix-sept ans, j'ai revu Marie-Bonne ; j'avais fini mes humanités, j'étais allé à Paris, mais je ne l'avais pas encore rattrapée. Il y a quelques années je l'ai revue à Sombernon. C'était après mes premiers voyages : j'étais marié, j'avais vécu — mais elle m'a collé encore... Elle en sait autant que la vie...

Et j'ai compris qu'il est inutile de lutter, et que le peuple en saura toujours plus que nous... " La sensation physique " ? Oh non... c'est vous que je cherche, et que je trouve, Marie-Bonne, des Maries-Bonnes de tous les pays, avec leurs belles histoires, leur sagesse sans limite, et la douceur sans arrière-pensée, et la confiance, et par dessus le marché, la majesté du Peuple.

Oui, ça vous paraît une explication après coup ; la justification par la rhétorique. Et c'eût été plus vraisemblable si je vous avais dit que c'est une collection de souvenirs féminins, rien d'autre. Et c'est un peu ça aussi. Mais c'est surtout le besoin du contact avec le peuple, c'est surtout le besoin de Marie-Bonne. Intrigues peu flatteuses ? Eh, je n'ai pas toujours eu affaire à des Cacace. Il nous est arrivé d'être appréciés, ma barbe et moi. Et n'est-il pas juste que je rende au peuple, en quelque

manière, ce que j'en reçus... Cette science de son cœur et de sa vie ? Voyez, mon intrigue avec l'Angiola m'a plus appris de Naples que n'auraient pu le faire tous les romans de Madame Serao. Et je me rappelle toutes celles que j'ai connues : les grosses Espagnoles à peau d'orange, les Allemandes dont les baisers vous étouffent, les Hongroises qui nous réalisent un ancien rêve, et les petites cocottes russes qui se pâment en italien... *Et mores et studia*, comme disait l'abbé Vernet. Pauvre homme, il serait désolé s'il voyait la vie que je mène. Lui non plus ne comprendrait pas qu'il s'agit de *mores et studia*. Lui aussi penserait que je recherche la grossière sensation... Mais en réalité, je suis un étudiant très zélé de *mores et studia* ; et disposé à payer ce qu'il faut pour apprendre ; et si, ce faisant, je donne du bon temps à des Cacace, tant mieux. Je m'en voudrais de débaucher des pucelles et de jeter le désordre dans les familles. Je préfère aider les poverini... Ils ne sont jamais bien méchants et ça leur fait tant de plaisir...

Oui certes, j'aime mieux distribuer mille francs aux Cacace que d'en perdre cent au poker avec mes voisins les Messieurs de Cudebœuf, qui ne savent que parler des foires et enrichir d'un commentaire idiot l'article de tête de la *Gazette de France*. Est-ce qu'il y a des gens pour qui la femme est une distraction, un amusement ? Quelques brutes. Je vous dis que pour moi c'est une étude, une austère et longue étude. Comme la chimie, mais plus compliquée, et demandant beaucoup moins d'égoïsme. Et là-dessus, jugez moi et jugez mes histoires de galanterie. Que savez-vous d'un pays si vous n'en connaissez pas le peuple, et du peuple, si vous n'avez pas vécu en contact

avec lui ? Le contact bouche à bouche et... mais, je vous scandalise encore...

J'avais envie de lui dire ce qui me vint à l'esprit : " Vous vivez comme Montaigne et Stendhal et, plus grand qu'eux, vous méprisez d'écrire.. " Mais on ne dit pas de ces choses-là.

13 juin.

De nouveau, après le petit déjeuner, en faisant des pas dans la bande d'ombre, au Pianello.

— Mais enfin, Gaëtan, comment avez-vous été amené à adopter cette existence ? Comment vous êtes-vous *détourné ?*

— N'attendez pas que je vous raconte ma vie... Je comprends votre curiosité. En général, nous autres gens des classes dirigeantes, nous sommes déterminés par notre classe, nous trouvons notre vie faite d'avance : on nous fait subir, de bonne heure, une sorte de préparation, pas tout à fait la castration, mais quelque chose de plus grave que le rétrécissement des pieds, puis on nous met des œillères et nous n'avons plus qu'à suivre, avec nos pareils, la route tracée. En somme, vous vous demandez comment je suis devenu un irrégulier. Je ne parle pas des voyages, ils sont de ma classe ; nous commençons même à aller en voyage de noces au Japon, et passons l'hiver aux sources du Nil. L'irrégularité commence à l'absence de ma femme et se continue logiquement par la fréquentation des gens de la via Mezzocannone.

Et oui, j'ai trouvé ma vie faite d'avance. Mes parents sont morts de bonne heure, et j'ai été élevé par ma grand'mère maternelle, à Putouarey. Elle com-

mença par me séparer de mon frère, avec qui jusque là j'avais partagé ma vie. Il fut envoyé à Paris, dans un collège, d'où il sortit pour entrer à Saint-Cyr. Moi, j'étais délicat, paraît-il, et ma grand'mère avait des idées sur l'éducation des fils aînés. Tout se passa selon le programme qu'elle avait imaginé. Je grandis entre mon précepteur, l'abbé Vernet, qui cultivait mon esprit et mes manières, et notre piqueur Ducarouge, qui m'apprenait l'escrime et l'équitation et m'accompagnait à la chasse. Quand j'allai passer à Paris mon premier examen, l'abbé Vernet et ma grand'mère m'accompagnèrent. Pour préparer le second, on me plaça dans un collège de Paris, externe ; mais l'abbé Vernet et grand'mère venaient m'attendre à la porte de sortie, et Ducarouge m'accompagnait dans mes promenades au Bois. Ah... ils m'ont poussé où ils ont voulu, du collège à la petite Faculté de province où, dégoûté, je me suis fait volontairement refuser aux examens de droit ; de là au régiment, devançant d'un an l'appel sous les drapeaux. Grand'mère, l'esprit tout entier tendu vers l'avenir, avait tout prévu. Elle vint s'installer à l'hôtel, dans la ville où j'étais en garnison. Justement nos cousins les Carancy vinrent passer quelques temps visiter dans ce même hôtel, pour visiter cette ville qui est ce qu'on appelle une ville d'art. Quand mon année de volontariat fut terminée, j'étais fiancé à Marie-Cadine de Carancy. Je quittai la caserne pour le mariage. Dans l'année qui suivit, à quelques mois de distance, l'abbé Vernet et ma grand'mère moururent.

Mais moi aussi j'avais vécu l'esprit tendu vers l'avenir. Dernièrement, en fouillant une vieille commode, dans les combles du château, j'ai retrouvé mon atlas d'enfant

et j'y ai revu les voyages imaginaires que j'avais tracés sur les cartes avec mon crayon rouge, et les noms de villes que j'y avais soulignés. Même, dans le tracé d'un voyage en Italie, j'avais mis un point d'interrogation à côté du nom de San Marino. Moi aussi je vivais dans l'avenir et tout était prévu, mais non pas consciemment. Seulement, je savais que viendrait une époque où l'on me rendrait ma vie et où j'aurais la permission d'en faire ce que je voudrais. Je ne peux pas dire que j'ai été très malheureux, en attendant cette époque où j'aurais mon tour. Mais la chère vieille dame et le bon abbé étaient assis sur moi et m'empêchaient de me lever. Ils me couvaient. J'en avais l'impression physique : sur toutes mes photographies de ce temps là je suis un peu voûté, et à Stanislas on m'avait surnommé le Bossu. Ils étaient assis sur moi, mais ils étaient bien légers... Et puis, surtout, c'était le temps provisoire. Jusqu'aux amis qu'ils me choisissaient, étaient des amis provisoires. J'attendais l'époque où j'aurais mon tour. Ce point d'interrogation à côté de Saint-Marin sur la carte ne voulait pas dire : Est-ce que j'irai ? Mais : est-ce que ça vaut la peine d'y aller ? (J'étais plus raisonnable, ou moins collectionneur qu'à présent.) Mais... j'y pense : j'ai même fait un voyage en Italie, dans ces années provisoires, avec l'abbé Vernet. Vingt-cinq jours et un billet circulaire. Mais c'était l'Italie de Putouarey. On m'avait promené dans ma cage ; ça ne comptait pas. (J'ai pourtant bien regardé à travers les barreaux.) Ces années non plus ne comptaient pas ; elles n'étaient pas à moi : Grand'mère, l'abbé, Ducarouge, me les prenaient, et comme ils m'avaient bien élevé, je me les laissais prendre. C'étaient les années du tour de

grand'mère : vrai, encore aujourd'hui quand je les regarde, je ne m'y retrouve pas.

Mon cher, la question est délicate... Hautaine et froide, oui ; mais ne pensez jamais le moindre mal de Madame de Putouarey : tous les torts sont de mon côté. Ce fut une triste méprise. Ma grand'mère s'était choisie une remplaçante auprès de moi, une nouvelle couveuse, plus jeune et plus vigoureuse. Et moi, je me conduisis sottement, en collégien qui veut séduire la servante de sa mère. J'affectai une brutalité, des airs de dominateur et de Don Juan qui ne sont pas de mon caractère. J'ai honte d'y penser... Heureusement, l'hiver suivant, à Paris, une femme de notre monde, une amie de pension de ma femme, me prit sous sa direction et me déniaisa. Mais la méprise était irréparable. Et surtout, j'avais senti que j'étais libre. Il y eut une nuit de février inoubliable. J'étais seul dans ma chambre, et je sentis que, pour la première fois de ma vie, j'étais seul. Mon tour était venu. Je tremblais de bonheur. Je baisai tendrement les portraits de ma grand'mère et de l'abbé : je les remerciais de m'avoir rendu possible cette grande joie, et je regrettais qu'ils ne pussent avoir part à ma bonne chance. Ils ne le pouvaient pas. Comme ils ont dû pleurer cette nuit-là dans leur tombe, mes deux pauvres vieux... Tout l'ouvrage de leur vie qui se défaisait, jusqu'à la dernière maille. Mais ce n'était ni ma faute ni la leur.

Alors je regardai autour de moi. Tous ces bourgeois satisfaits de leur argent ; tous ces nobles satisfaits de leur noblesse. On avait cru que j'étais l'un d'eux ; on m'avait fait à la mesure de ma classe et de ma province. Mais mon tour était venu et je n'étais pas satisfait, moi ; et de

toutes parts, le moule craquait et cédait à ma croissance soudaine. Et nul obstacle : *elle* s'était volontairement retirée là-bas, dans la chambre où je n'étais plus entré depuis qu'elle l'habitait... Ah, vite... d'autres formes, d'autres idées, quelque chose au delà de cette satisfaction imbécile. Un autre air, d'autres pensées...

Autrefois, j'avais eu pendant quelques mois, une gouvernante allemande. Le lendemain de cette nuit, au déjeuner, j'annonçai à la marquise que je partais le soir même pour Karlsruhe, et seul, pour me perfectionner dans le langage. Elle ne dit rien ; du reste, ma décision était prise. Le soir même, je montais dans un rapide à la gare de l'Est ; et ce fut le premier jour de l'An I de mon époque.

La semaine suivante, je rentrais à Putouarey, battu. J'avais constaté que les gouvernantes sont inutiles, et qu'on n'apprend rien sans peine. Battu, mais non désespéré. Et je savais maintenant, que la cage était ouverte. Vous auriez dû me voir, Archibaldo, en ce temps-là — l'année que je passai encore à Putouarey. Ce fut héroïque. Mes journées et mes nuits ; mon emploi du temps ; la grammaire, les lectures d'histoire, la chimie de mon bachot que j'avais reconquise, et les veillées, souvent jusqu'au petit jour, avec un dictionnaire allemand-français et un exemplaire à bon marché de *Wilhelm Meister*. Les mots... A chaque mot nouveau que j'apprenais, je sentais que j'avais limé un peu plus avant les barreaux de ma prison. Je les aimais, ces mots ; j'absorbais leur vie. Quelquefois je ne pouvais pas savoir au juste comment ils se prononçaient, mais je les thésaurisais dans mon cœur lettre par lettre. Vous comprenez que ce n'était pas

Wilhelm Meister seulement, ni même la littérature et la philosophie allemande ; c'était l'exercice de l'esprit, comment dire ? Le contact avec d'autres esprits, les portes du monde de la pensée enfin forcées. Et ma valise était là, toute prête, sur une autre table de ma chambre.

Un an. Et je remontai dans le train allemand, à Deutsch-Avricourt. C'était comme si je me fusse découvert un sens nouveau : je comprenais ce qu'on disait autour de moi... Je me fis inscrire à la Faculté des sciences de Berlin. C'était autre chose que les examens idiots qu'on m'avait fait passer et dont la matière semblait n'être que la contradiction systématique de l'instruction religieuse qu'on me donnait d'autre part... Et depuis, chaque jour, ou presque, je me suis découvert de nouveaux sens. Ma vie m'intéresse prodigieusement. Je me relève, je me déplie, je m'étends dans beaucoup de directions. On a été si longtemps assis sur moi... Un jour un brin d'herbe couché sur la terre s'anime, frémit, et lentement se redresse. Je reconquiers mon enfance ; parfois même il me semble que je vais redevenir bon. Et peut-être qu'un jour, de ce train, je finirai par devenir un mari fidèle et un père qui saura élever sévèrement ses enfants.

Basta. J'ai une lettre à écrire. A une femme. Je réponds à cette annonce du journal.

Et le marquis me tend un journal de Rome aux annonces duquel je lis :

Attraversando triste periodo, signora, giovana, simpatica, finimente educata, prega facoltoso gentiluomo per piccolo aiuto. Riconoscentissima. Scrivere A. X. Z. 24, *fermo posta.*

14 juin.

Un jour vide sans Putouarey pour le remplir de

paroles. (Il est parti sur Vorace visiter les Castelli de la République et j'ai refusé de le suivre, il fait trop chaud.) Allé, par la via Omerelli et les bastions, puis la route, jusqu'au petit couvent des capucins. Une araignée énorme se balançait sous le portique. Revisité le Musée et l'Hôpital. Ces deux institutions doivent beaucoup aux étrangers. J'ai vu les listes des donateurs : quelques noms connus dans la grande banque (Londres, New York et Paris). Je me suis contenté de mettre une poignée de souverains anglais dans le tronc de la chapelle.

Feuilleté une anthologie de poésie allemande contemporaine. D'une sensualité extrême. Chaque strophe était une jeune houri sous des voiles parfumés.

Songé à P. "forçant les portes du monde de la pensée", lui aussi. Sept ans de plus que moi, comme Stéphane...

Voici la petite fille qui allume tous les réverbères de la capitale : d'une main elle porte son long bâton où tremble une goutte de lumière en équilibre et de l'autre elle tient le bras d'une petite sœur mal peignée, boudeuse, qui fait exprès de traîner les pieds.

15 juin.

Ce soir, au Cantone, fumant nos cigares parmi les lucioles, je dis au marquis :

— Même ici, comme l'odeur d'une fleur cachée, on sent la douceur de la vie italienne. Mais je suppose que tous les étrangers la sentent différemment, chacun selon son pays et selon son caractère. Vous, comme Français, devez en être tout près ?

— Pas si près que cela ! Nous arrivons en Italie avec nos notions françaises, sans nous gêner, à cause de la *fratellanza* justement, et en chantant, comme des con-

scrits entrent chez des filles. Et puis nous nous apercevons que ce n'est pas ça, que les Italiens ne sont pas tous du midi, et qu'il fait beaucoup moins bon qu'on n'avait cru. De l'azur, l'amour, l'insouciance, la bride lâchée à de fortes passions, tout ce que j'avais cru italien, c'était moi qui l'apportais de France avec des lambeaux de poèmes de Musset et de Gautier. Ils sont beaucoup plus pratiques et beaucoup moins emballés que nous. Je me demande même parfois, oh blasphème ! s'ils ont, pris en masse, autant que nous le goût de la volupté et des beaux-arts ? Je ne connais pas leur littérature : je suppose qu'ils se sont développés dans un autre sens. Sans excès, je parie. Voyez leur jurons : de quel ton calme ils les disent, les plus horribles. C'est nous Français, qui y mettons les points d'exclamation. Et ce n'est pas l'amour que nous nous attendions à trouver, cette triste et rudimentaire débauche des chiassi. C'est surtout l'amour de l'argent qui domine. Ils me rappellent souvent ces personnages de la comédie classique auxquels on met une bourse dans la main, et qui s'écrient aussitôt : “ Ah ! si vous me donnez des raisons de cette espèce ! ” Le Denaro justifie tant de choses à leurs yeux et il leur en faut si peu ! Et quant à la grande et fameuse passion italienne, tout ce que j'ai eu de mieux jusqu'ici dans ce genre, ce sont des phrases comme celles-ci : “ Tu sei mio bimbo ; tu sei mio piccino. Ma, mi piaci, sai. ” Peu de chose, hein ? Et après tout je suis content de ce peu. C'était sincère, et je ne méritais pas tant.

Déjà onze heures, Dio bono ! Je rentre me coucher. Demain si j'ai reçu l'argent, j'irai faire des visites p. p. c. et je veux montrer à tous ces gens-là le visage reposé d'un chevalier français.

16 juin.

La lettre chargée est arrivée, et nous partons demain. Il est temps. Le Pianello et le Cantone sont des lieux agréables, mais parfois on s'y surprend à désirer un peu plus d'espace où marcher. Désir de laisser les Sammarinois à leurs disputes politiques, et leurs rues obscures, aux lucioles et au vent.

P. est revenu satisfait de ses visites. Ses yeux m'ont dit que tout allait bien. Mais quoi ? Ma chè ?

— Vous devriez offrir au Gouvernement la récolte du clos Putouarey, cette année, et demander en échange le titre de Prince de Bonvino, Gaëtan.

Il a ri, gêné.

Du Pianello, nous avons regardé, pour la dernière fois, le soleil rouge fondre lentement dans un immense brouillard brun-rose, où les montagnes, une à une, descendaient se coucher comme un bétail fabuleux.

— Gaëtan, racontez-moi encore une histoire galante !

— Pour vous scandaliser encore ? C'est un côté de l'existence que vous ne voulez pas voir. Vous avez beau être européanisé à fond, n'être qu'un américain honoraire, ce n'est pas impunément qu'on descend des colons suédois de la vallée de l'Hudson, ce n'est pas en vain qu'on a eu trois grand'tantes quakeresses qui s'appelaient : Foi, Espérance et Charité.

— Vous vous trompez complétement.

— Alors faut-il penser que vous en êtes encore aux débuts ? Le collégien amoureux de la fille du concierge de sa boîte ? Mon pauvre ami, vous savez bien que l'amour n'est pas de ce monde. Enfin, si vous voulez une histoire, vnioe ci une.

Connaissez-vous Birmingham ? Non ? Grande ville industrielle, disent les géographes, et je les crois sur parole. Je n'en connais qu'un petit coin : Colmore Row, où était mon hôtel, en face d'une maussade église entourée de son cimetière : les grandes vitres du restaurant et des banques, de l'autre côté de la chaussée, reflétaient le gazon et les tombes, tout ça au milieu des tramways, des cabs, d'un trafic énorme. Colmore Row, et certains passages vitrés où je passais toutes mes journées. Il y en a un réseau, avec des embranchements parfumés et des impasses lumineuses : sous des toits de verre des murs de verre des deux côtés d'une large voie carrelée — une espèce d'Italie. Et derrière ces murs de verre, tous les fruits des Antilles, toutes les fleurs rares, des palais pleins de jouets, d'autres pleins de toutes les friandises, des grottes de glace à la framboise, des ruisseaux de lait aux amandes. Et au premier étage, le long des balcons de verdure, le chaud baiser de l'Angleterre — vous connaissez la petite amertume et le goût de miel — toujours prêt au bord des tasses de thé.

Pour être plus libre, j'avais loué une chambre au-dessus du salon de dégustation d'un pub, tout près de ces passages. Vous devez connaître ça aussi : les gros bagages dans la meilleure chambre du meilleur hôtel, où on ne va que pour prendre ses lettres, et la valise dans une chambre garnie d'auberge, où on vit ? Je suis devenu plus avisé : à présent je descends tout droit au pub.

Ah, tout ce que j'ai ramené dans cette chambre. Pas de " recherche de la sensation ", non ! Une ou deux heures de conversation achetées, le contact avec d'autres êtres, la haute science acquise patiemment. Elles étaient

vite à leur aise avec moi. Pas d'argent ni de temps perdu, là dedans, ni d'énergie gaspillée. Pas une dont je n'aie tiré quelque nourriture, dont je n'aie appris quelque chose. Je le sentais : la faculté de moquerie s'affaiblissait rapidement. Je crois ceci : ne rien trouver ridicule est le signe de l'intelligence complète. Pauvres filles, elles comprenaient à qui elles avaient affaire, et elles me disaient tout. Le " tendre Nord ", comme vous dites, un besoin d'affection, une douce faiblesse. Ici rien de pareil : c'est le dur Midi. Je suis tout de même arrivé à ça : voir le ridicule, et le comprendre si bien qu'on ne pense plus à en rire.

Ma guarda ! à quoi pensé-je ? Je vous parle de cette chambre au-dessus du pub, et je ne l'avais pas encore louée quand s'est passé ce que je veux vous conter.

Ça devait être le lendemain soir de mon arrivée à Birmingham. Je la heurtai au coin d'une rue obscure. Elle était grande, vêtue proprement : un long manteau sur une robe sombre, un large béret de drap. Elle me dit en réponse à mes excuses :

— Je suis malheureuse !

— Que faut-il faire ? dis-je. Avez-vous faim ?

— Non. Emmenez-moi, où vous voudrez.

Je n'osai pas la ramener dans mon respectable hôtel de Colmore Row. Je la fis monter dans un cab qui passait, et dis au cocher de nous conduire dans un petit hôtel. Il nous promena pendant près d'une heure, et enfin nous arrêta à la porte d'un garni, près d'une petite gare suburbaine. En route, je dis :

— Comment vous appelez-vous ?

— Winifred. On m'appelle Winnie.

— Vous êtes d'ici ?

Elle était arrivée la veille, de son pays : Wellington, Nouvelle-Zélande. Elle devait retrouver à Birmingham un parent, un oncle, je crois. Elle avait appris tout de suite, qu'il avait fait faillite il y avait déjà quelques années et qu'il avait disparu sans laisser d'adresse. Et elle était restée toute seule dans Birmingham.

La curiosité, peut-être une espèce de sadisme qu'un bourgeois, qui en serait atteint, prendrait pour de la bonté, me fit désirer venir en aide à cette enfant perdue. Je lui pris la main, sans réfléchir. Elle serra fortement la mienne et dit :

— Ai-je trouvé un véritable ami ? en approchant son visage du mien.

J'avais compris : elle puait le whisky : elle était ivre. Mais je voulais voir la suite.

J'inscrivis M. et Mme Smith sur le registre du petit hôtel, je payai d'avance et je la rejoignis dans la chambre qu'on nous avait donnée. Elle était agenouillée devant le lit, la figure dans ses mains, et priait. Je demeurai debout, près d'une table. On apporta un verre de whisky qu'elle avait demandé.

— Vous allez vous faire mal, avec ce whisky.

Elle parut n'avoir pas entendu. Au bout d'un moment, elle tourna vers moi sa figure brillante de larmes.

— Sortez : je vais me mettre au lit...

Et comme j'hésitais :

— Après tout, je suppose que vous devez rester.

J'allai à la fenêtre, et regardai dans la nuit. Le ressort du lit grinça.

— Il faut maintenant que vous veniez près de moi,

n'est-ce pas ? me dit-elle. C'est pour ça que vous m'avez amenée ici, pour avoir la satisfaction de déshonorer une jeune fille qui est seule, tout à fait seule, et malheureuse, et qui n'aura rien à manger demain, si vous ne la payez pas pour la nuit. Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? Vous voyez comme je suis. Ça ne durera pas : vous me retrouverez dans six mois minée par l'ivrognerie et la misère : un tas de chiffons qu'on pousse du pied, un sac d'os dont les mendiants même ne veulent plus. Il faut profiter de l'occasion, Monsieur. Cela ne se trouve pas tous les jours, une bonne et honnête jeune fille élevée pieusement. Vous avez bien tort d'hésiter : personne ne le saura ; et qui vous blâmerait pour une telle action ? — Une comédie, n'est-ce pas ? Une chose montée d'avance. Une fille qui fait des manières, après s'être laissée ramasser dans la rue !

Elle se souleva sur l'oreiller, but une grande gorgée de whisky, et dit :

— J'ai mal aux pieds ; il me semble que j'ai mal à ce pied depuis des années. J'ai tant marché, ces deux jours, après toutes ces semaines d'immobilité sur le bateau. J'ai pensé, quelquefois, la nuit, à ceux qu'on torturait au temps de l'Inquisition. Un ridicule mal de pied ! Une bottine qui fait mal tout un jour, et recommence le lendemain à la même place, à chaque pas qu'on fait. Oh, si j'avais la force ! Voulez-vous, Monsieur, me laver les pieds ?

Riez-en si vous voulez, mais je n'avais pas envie de refuser. Elle s'assit sur le bord du lit. Elle était vraiment d'une grande jeunesse, et sa vie, quelle qu'elle fût, ne l'avait pas marquée. Une de ces grandes blondes au teint un peu rouge, avec des yeux surpris, d'un vert limpide...

Je me tirai assez bien de ce lavage de pieds. Et ensuite je passai une serviette mouillée sur son front. Je voulais qu'elle fût assez calme pour m'écouter et me comprendre.

— Winifred ? Je suis certain que vous ne me jouez pas de comédie et vous pouvez compter sur mon entier respect. Mais expliquez-moi comment cela s'est passé ? Vous êtes arrivée avant-hier ; vous avez appris la ruine et la disparition de votre oncle. Et alors ? où avez-vous passé la nuit dernière ? Vous n'êtes pas venue de Nouvelle-Zélande sans bagages. Où sont-ils ? Excusez mon indiscrétion. Mais je voudrais vous aider, vous sortir d'embarras, si je le peux. Je suppose que, pour reprendre des forces, vous êtes entrée dans un café, puis dans un autre, et ainsi de suite... Ce n'est pas votre faute. Demain il n'y paraîtra plus. En tous cas, comptez sur moi. Vous me suivez ? vous m'entendez ? Je vous dis : fiez-vous à moi.

Elle me regardait, mais elle ne m'écoutait pas. Elle suivait d'autres pensées, et le regard qu'elle posait sur moi était rempli de mépris, de dégoût. Et soudain, elle se mit à déclamer d'une voix profonde :

— Ainsi tu m'as abandonnée, après toutes ces années où je me suis pensée à l'abri dans tes bras ; dans les vertes prairies, le long des calmes eaux. Et maintenant le bon pasteur ne quittera-t-il pas le troupeau pour ramener la brebis égarée ? Dix mille fois dix mille, mais pas une de plus ! Je n'ai pas besoin que *vous* ayez pitié de moi, mais priez pour moi le Seigneur notre Dieu. Winifred. Vous vous rappellerez : Winifred !

Elle hoqueta. Je dis :

— Winnie, faites effort, essayez de m'entendre. M'entendez-vous, derrière ce mur où vous êtes ? Sentez-vous

que je vous veux du bien, qu'il faut avoir confiance, reprendre courage.

Je criais presque. Elle continuait à me regarder avec ces yeux pleins de mépris, que je n'oublierai jamais. Elle semblait voir en moi ce que je n'y voulais pas voir, derrière toute ma pitié et ma tendresse — cette crainte ignoble d'être dupé. Un regard plein d'ennui aussi — tellement au-dessus de moi ! Et malgré tout cette pensée revenait : Le délire d'une prostituée alcoolique...

— Venez m'embrasser, dit-elle tout à coup, d'une voix plus nette. Approchez-vous. Comme frère et sœur. Je sais que vous ne ferez pas le mal à présent.

Je me penchais vers son front, mais un mouvement brusque qu'elle fit rapprocha nos lèvres. Le whisky donne aux baisers un goût de lait nouveau.

Sa tête retomba sur l'oreiller, dans les paquets de ses cheveux clairs défaits. Déjà elle dormait. Et je restai là à reprendre chaque geste, chaque mot, chaque intonation, sans arriver à conclure, naturellement.

Et un moment vint où je me sentis fatigué et ridicule, assis dans ce fauteuil, près de ce lit, à deux pas de la cuvette où j'avais lavé les pieds de cette fille. Et le cab non payé m'attendait à la porte.

J'écrivis un court billet, à peu près ceci : " Chère Winnie, voici de quoi vous permettre d'attendre jusqu'à demain soir cinq heures. Je serai sous l'arcade du Great Western. Je vous prie instamment d'y venir. Soyez sûre que vous avez désormais en moi *un ami véritable.* " Je posai ce papier au milieu de la table et mis une pièce d'or dessus. Je descendis sans qu'on me vît, et rentrai à Colmore Row.

J'étais à peine couché que je dus me relever. Je ne pouvais pas laisser Winifred ainsi seule, dans cette chambre où tout venant pouvait entrer. C'était une trahison ; j'étais moralement responsable de cette fille, au moins jusqu'au lendemain matin. Je sortis et appelai un cab, mais j'avais oublié de noter l'adresse du petit hôtel. J'essayai de retrouver le cocher qui m'y avait conduit. J'y renonçai. Le lendemain j'étais sous l'arcade du Great Western. Elle ne vint pas, ni le lendemain, ni le surlendemain.

Cependant je m'étais mis à chercher sérieusement l'hôtel. L'impatience me poignait. " Si son histoire est vraie, — le souverain est dépensé à l'heure qu'il est, — elle va avoir faim ". Des heures de cab, des démarches, la récitation fréquente d'un boniment, des railleries à affronter, des mépris à souffrir. Enfin, le soir du troisième jour je reconnus le garni en face de la gare suburbaine. Il fallut attendre la personne chargée du service de nuit. Elle se rappela M. et Mme Smith. La dame était partie dans la matinée, sans rien dire. Même justement le verre de whisky était encore à payer.

— On n'a rien trouvé dans la chambre ? demandai-je.

On fit venir la servante qui avait fait la chambre. Je lui répétai ma question. Elle prit un drôle d'air. J'osai parler franc :

— Ecoutez, dis-je en la tirant à part, si vous avez pris le souverain qui était sur la table, dites le moi. En voici cinq pour vous, mais dites-moi si vous avez pris celui-là.

Elle jura qu'elle n'avait rien vu, qu'elle ne savait pas ce que je voulais dire. Elle prit le billet que je lui tendais, sans me remercier ; et maintenant elle me dévisageait d'un

air qui voulait dire : je me demande, après tout, si vous êtes un honnête homme.

Un garçon m'apporta une feuille de papier sur un plateau : la note du verre de whisky. Je payai. Leurs têtes aux regards pleins de soupçons et d'étonnement passaient et repassaient devant moi, m'entouraient. Je ne saurais rien, et je n'ai jamais rien su... Hein ce rideau que la vie baisse, sans bruit, d'un seul coup, au moment où il était si important de voir encore... Une seconde de faiblesse dans l'eau froide et sombre, et j'ai senti les pauvres mains qui me lâchaient, et un poids qui coulait dans un remous...

Archibaldo, je vais dormir. Demain matin nous partons de bonne heure.

— Pour ?

— J'hésite entre le Monténégro et la Principauté de Liechtenstein. En tous cas, nous coucherons à Venise demain soir, n'est-ce pas ? Et c'est à Venise que je vais m'adresser une lettre d'injures.

Venise, Splendide Hôtel, 17 juin 190...

Arrivés ici par le dernier express, ayant quitté à Padoue Vorace, qui continue par terre le voyage jusqu'à Trieste, où nous devons la retrouver. Le marquis craint qu'on ne la lui " éreinte " sur le bateau.

Nous avons quitté Saint-Marin ce matin à huit heures.

Nous avons fait toute la route à l'intérieur de la voiture, recueillant le paysage à mesure, à travers les grandes glaces de custode. Nous redescendions la route déjà connue, traversions le Borgo, suivions des tournants et des pentes vers Serravalle. Au-dessous de nous s'étendait la plaine émilienne, le pays d'abondance où tous les

plaisirs du monde nous faisaient signe, s'annonçant de proche en proche notre arrivée, et où de grandes joies immobiles nous regardaient venir, fixement. Nous nous laissions tomber dans ce bleu illimité ; nous glissions sans heurt le long des parapets du ciel.

Le marquis craignait de m'avoir paru sentimental, hier soir, avec son récit chaste ; et il m'a fait un grand étalage de cynisme, allant jusqu'à dire que le spectacle de la misère était un des piments de sa vie. J'ai renchéri sur lui, avec la même hypocrisie un peu énervée :

O volupté d'être cruel envers les pauvres...

(Oui, je sens en moi ce fonds de cruauté ; je le domine, je le dédaigne, mais il est là, à côté de pitiés presque indécentes, étroitement apparenté à ces pitiés.)

— Gaëtan, j'ai trouvé une explication à votre histoire de Birmingham. Quelque chose d'effrayant...

— Oh, dites !

— Eh bien : supposez que cette fille ait eu en réalité derrière elle cinq ou six mois de... *mala vita*, et de whisky. Qu'elle soit tombée exactement comme elle vous l'a dit, à son arrivée de Nouvelle-Zélande, mais *six mois avant*, et qu'elle vous ait donné, pour ainsi dire, une seconde représentation de sa chute, cette fois-ci avec les paroles, tous les sentiments exprimés enfin clairement au milieu des hoquets et de ces bribes d'hymnes et de prières que l'ivresse faisait remonter dans sa mémoire ?

— Capito. Hem, c'est subtil ; et pas drôle, en effet. Mais, ça ne fait rien : je reste persuadé qu'elle m'a dit la vérité. Je l'avais sauvée. Elle a dormi longtemps. Cette gueuse de servante a frappé à la porte, n'a pas eu de

réponse, est entrée par curiosité, a vu l'argent, et le billet où il était question de l'argent. Elle n'a guère hésité : avec toute la crapulerie de l'honnêteté, elle s'est dit que ça n'était pas voler que prendre l'argent donné par un débauché à une fille des rues ivre-morte. Et Winifred n'a pas su qu'elle avait été sauvée.

— Les pauvres n'ont pas de pitié pour les pauvres. Hein, cette servante ! une fille du peuple, pourtant ; la tendresse, la majesté du peuple, marquis !

— Ce n'est pas un argument. Et puis, le peuple ! Vous croyez qu'il y a des classes ? Ça ne vous paraît pas bien artificiel, cette division ?

— Mais que représente donc pour vous, Gaetano, cette expression mystique : le peuple ?

— Pas commode à expliquer ! Potentiel ? Dynamique ? Ah ! Ohibò ! Est-ce que je sais ? Disons : le peuple, c'est tout ce qui n'est pas médiocre. Nous sommes des espèces de castrats moralement, eux, ils sont entiers.

Nous venions de passer devant le Caffè Republicano.

— Nous voici rentrés en Italie. Comment pouvez-vous quitter sans larmes cette grande nation ?

— C'est que j'en emporte ce que j'y étais allé chercher, s'écria le marquis avec exaltation, et en grimaçant de joie. Où est mon nécessaire ? Oui, le grand, en or. Cospetto ! le voilà ; ouf !

Il l'ouvrit et fouilla sa papeterie de cuir, dont l'odeur est délectable.

— Caro Archibaldo ! voici le brevet, voici l'insigne, et voici le ruban.

— Je m'en était douté. Félicitations sincères. Combien ça vous a-t-il coûté ?

— Vingt-cinq francs au Palais-Royal. Oui, l'insigne et le ruban. Je m'étais depuis longtemps muni.

Il voit mon sourire dans la glace d'avant.

— Le brevet ? Mais, rien, naturellement.

— Cette lettre chargée ?

— Tout autre chose. Une dizaine de billets que j'ai offerts à l'Ospedale. Des grands billets.

— On ne pouvait moins faire que d'augmenter votre collection de rubans.

— Oui, pour payer des droits de chancellerie en France, et m'entendre encore dire par les Rabots que je suis décoré de plusieurs ordres aussi étranges qu'étrangers... Heureusement que j'ai d'autres manies qui me procurent plus de plaisirs. Mon laboratoire, mes éprouvettes, mes cornues, mon four et l'odeur aigre... Savez-vous ce que je fais en ce moment ? Je fuis mon laboratoire. Il y a là-bas quelque chose qui me taquine, un problème qui fait le fond de toutes mes journées, auquel je pense toujours, malgré moi. Au milieu de mes manies, je suis comme un sultan au milieu de son harem : je ne sais pas comment partager mes faveurs entre tant de beautés sans faire de jalouses. Et j'ai peur que l'une d'elles finisse par prévaloir et m'accaparer.

A travers Rimini et par la route ombreuse jusqu'à la plage où nous avons retrouvé, autour d'une terrasse de planches et de toiles, le discours de la mer et son geste éternel ; les vagues lourdes s'attendaient, prenaient leur élan, et, avec un gros bruit déchargeaient leur fardeau d'écume sur le sable assombri. En face, des barques avec de hautes voiles rouges restaient insérées entre le ciel et l'eau.

Repartis en suivant la route de la côte, le long des marais et de la Pinède, gonflée de fièvre. J'aime le pin maritime : l'arbre nu qui s'étire et lève au bout de ses bras son vêtement de feuillage. Ils s'offrent ainsi au vent de mer, rassemblés en longs massifs noirs, entre la dure barrière de l'Adriatique et le ciel reflété par fragments et par taches parmi des mottes de terre rouge et des armées de roseaux. Un pays sans ordre et sans forme, que l'homme a été obligé d'arranger, réunissant les rivières égarées, donnant à leur lit une pente, embastionnant les routes et fortifiant les prairies.

Déjeuné à Ravenne. P. a tout arrangé. Il nous a trouvé la petite trattoria bon marché où nous avons mangé d'excellentes choses, lui, Baptiste et moi. Il a fait réduire notre note de six soldi que le garçon tentait de nous faire indûment payer. Enfin, il a découvert le meilleur café, sous les arcades d'une place éblouissante, propriété-privée du soleil.

Nous avons voulu revoir le Baptistère et Saint Vitale ; le Baptistère, pauvre grange de briques, qui contient toutes les merveilles de la mer, toutes les fêtes du ciel, Athènes à l'aurore, et mille matins d'été. Et les cortèges impériaux, et de grands oiseaux d'or dans un infini d'azur et d'outremer...

— Archibaldo, dirait-on que ce petit édifice, ce bureau d'omnibus, contient tout cela : ces images merveilleuses, et ce tombeau gigantesque, sans ornement, mais qui semble peser si lourd sur le monde et nous faire les cornes du fond des siècles ? Et qu'est-ce que ça représente ? Un évêque qui s'apprête à brûler sur cette grille un livre arien, je suppose ; et il montre les quatre évangiles ortho-

doxes, rangés dans cette petite armoire. Ils croyaient fermement que le feu avait été créé pour brûler les livres des hérétiques, et, accessoirement, pour cuire les aliments des hommes et nous réchauffer...

Nous sommes repartis.

— Tiens, le palais de Théodoric, dit le marquis. Je me suis beaucoup intéressé à lui, à ma première visite. Je l'ai comparé minutieusement à la mosaïque qui prétend le représenter, dans Saint-Apollinaire-le-neuf... Savez-vous à quoi me fait penser Ravenne ? A une phrase de nos litanies catholiques : *Per gaudia tua*... Par vos Saintes Joies... Je serais bien embarrassé, du reste, d'expliquer le rapport... Oui, il y a une joie sans mélange dans ces océans de couleurs, dans ces puits des mosaïques... Une des capitales du monde, cette petite ville qui n'a même pas de tramways.

— Croyez-vous que Rabot soit sensible aux plaisirs que vous donne Ravenne ?

— Ne vous moquez pas de Rabot. Qui sait ? Il y viendra peut-être... Je m'intéresse à sa carrière. Je sens chez lui la volonté de progresser et un esprit studieux. Si même je pouvais l'aider... Oh ! je ne lui garde pas rancune. Au contraire, madonna, au contraire : j'aime mieux être ici qu'au parlement.

Venise, 18.

Je me suis risqué sur la place Saint-Marc d'où le soleil a chassé les voyages de noces allemands, français et américains. Ce n'est plus cette annexe de Wilmersdorf et de Passy. Simplement : une grande ville de la province italienne. Dans le vide blanc, les pigeons jouent à laisser

tomber leur ombre du haut des toits et à la rattraper sous leurs ailes repliées, en touchant terre.

Mais la Merceria flamboie par tous ses magasins, dès la nuit, dans son étroit labyrinthe. Encouragé par l'exemple de Putouarey, j'ai acheté mille choses inutiles (plus le cahier sur lequel je continuerai ce journal demain), et me voici de nouveau suivi d'une douzaine de malles.

Pensé à tuer Maxime Claremoris en lui envoyant une caisse de ces objets vénitiens : glaces aux cadres en verre de plusieurs couleurs, statues de nègres riants, avec des bagues et des bracelets verts, jaunes, rouges, violets et bleus ; toute l'abominable barbarie qu'achètent ici les grands bourgeois de passage.

— Voici les choses que vous auriez achetées, marquis, si vous n'aviez pas fait l'effort d'affranchissement que vous m'avez décrit. Dites-vous cela, c'est un moyen de vous rendre compte du chemin parcouru.

Mais vraiment je ne vois pas pourquoi je n'en achèterais pas moi-même. N'y a-t-il pas une vertu dans l'acceptation de la laideur ? Surtout dans le fait de n'avoir dégoût ni haine pour rien d'extérieur ? Vivre, aimer, travailler entre ces glaces et ces nègres — quelle force, quelle affirmation de soi-même, quel défi jeté au monde. Etre un perpétuel évadé de tous les milieux...

Il faut que je me fasse meubler un appartement tout entier avec ces objets. Et j'inviterai Max à l'inauguration.

VALERY LARBAUD.

(A suivre)

CHRONIQUE DE CAËRDAL

XIX

KER-ËNOR [1]

(Suite)

Souvent, à Ker-Ënor, il retrouvait le ciel qui règne sur l'Ile de France, comme un grand baiser tendre sur une femme enivrée. Mais en Bretagne, c'est l'heure la plus chaude qui rappelle les matins du Valois. Que cette lumière de la France est touchante : elle est sensible à l'âme : voilà bien l'Occident : partout, en ce qui meurt, une promesse naît, on ne sait quoi de plus beau que la vie, qui pourtant invite à vivre.

Cette lumière est la clarté d'une pensée enfin pénétrée d'amour. Dans ce qu'il y a de plus fort, elle est ce qu'on sait de plus tendre. C'est pour elle qu'il a été dit de la grâce qu'elle passe encore la beauté. La grâce de la lumière, qui pourrait imaginer un plus beau don ? La grâce de la grâce, je la dirai.

Elle est le vœu de l'homme. Elle a toute la

[1] Voir *la Nouvelle Revue Française* du 1er mars.

délicatesse et toute la profondeur. Je n'ai pas vu la sainte Athènes, hélas, ni Sion, ni Délos, ni l'Egypte. Mais je fus nourri en Provence ; j'ai vécu à Rome ; j'ai salué le matin, à Syracuse, dans les lauriers roses, comme une jeune fille nue qui rit dans un bosquet, ou nymphe ou statue. Rien n'est humain comme l'œil du ciel sur la Ville capitale ; et toute la France a ses heures de Paris.

Sans doute, les créations de la chair ne valent pas celles de l'esprit. Je ne sais plus quelles pensées immortelles siègent au front du Parthénon, quand l'hirondelle de l'aurore sourit à l'Acropole. Mais ici, comme dans l'Ile de France, souvent les créations de la chair se pénètrent d'esprit, délicieusement ; et les enfants de l'esprit s'enveloppent d'une forme délicieusement charnelle, pour que le cœur s'en émeuve davantage, et qu'il en soit plus amoureusement épris.

X

Pour Caërdal, le poëte véritable est le voyant du monde intérieur. Le paysage ne fait pas la mélodie ; mais il donne le ton. La langue est le pays de l'esprit.

Rien ne lui semble vraiment vu dans la vie, si ce n'est une vision du cœur au cœur. Plus j'aime la splendeur des formes, pensait-il, plus je la veux

tenir du dedans et posséder au dedans. L'amour est une possession intérieure.

Je suis le voyant, ou ne suis rien, dit le poëte. Je veux créer du monde intérieur au monde des apparences, de sorte que le cœur soit enfin le plus beau des objets visibles, le plus réel aussi, au centre de cette nature divine, où tout est éphémère, où tout cherche un maître qui dure, un temps éternel, et un ordre de beauté. Et l'ordre, c'est le style.

Ainsi toute l'œuvre de cet homme est une recherche du style. La force de la création intérieure, voilà la source du style. On nous a écœurés de nous-mêmes, pendant trop longtemps, en nous perdant sans retour dans le sable des sensations et le flux des objets. Puis, on nous a quasi dégoûtés du style, en le mettant tout entier dans le jeu des lignes et dans la décoration, cet abrégé des apparences vaines. Il ne nous faut pas un art de surface ni de simple jeu. Je ne veux ni de la sensation ni de l'idée pure.

Il n'y a rien de plus formel ou de plus religieux que la recherche du style.

XI

Il ne peut rien expliquer. Jamais, il ne commente son sentiment. Jamais, il ne développe son thème. Il est dans l'émotion, aussitôt, et il y reste.

Sa marche est par bonds, ou dans ces lents mouvements de flux et de reflux, comme il arrive à l'âme de flotter dans les rêves, pareils aux danses sacrées, qui sont presque immobiles. Son terme est une musique de sentiments et d'idées.

La musique des sons n'est pas seule maîtresse du royaume passionné. Il est une musique des émotions pour la connaissance. Et peut-être tous les arts y tendent-ils, dès qu'ils sont assez puissants pour quitter chacun les entraves de sa propre matière. Ainsi la passion et la vue intérieure des sentiments passionnés est le domaine de Caërdal ; et, à le bien prendre, le dernier vœu de cet art est de réconcilier l'antique et le moderne, et de rendre enfin la forme de l'objet à l'immense profondeur du rêve et du sentiment chrétiens. Car les temps sont venus de confondre ce qui a été divisé, et d'unir les deux mondes séparés dans une beauté unique et plus féconde.

XII

Je n'ai point de parenté, que les princes de ma prédilection. Point de famille, sinon ceux que j'aime. Et tout m'est ami ou ne m'est rien.

Les plus proches à mon cœur et à mon amour me sont liés pour jamais, et non pas ceux de mon poil ou de ma couleur. Seuls, mes héros sont mes hôtes. Je tiens en esclaves, à la chaîne, toutes mes

laideurs ; et plus courbées sous le fouet, si plus je les sens miennes. On ne forcera pas ma maison, ni on ne me mettra pas dans celle où je ne veux pas entrer, avec des paperasses, des minutes et des actes. J'ai donné congé aux notaires et aux porteurs de contraintes ; et j'ai dit, dès longtemps : « Je n'ai que faire de vos prisons. Je suis homme, et libre, si vous ne l'êtes. Tout ce que je peux espérer pour vous, c'est que vous le soyez un jour comme moi, dans cinq semaines ou dans cinq mille ans, si vous méritez de l'être. »

Se faire le serf de ses misères et de son enclos ! Ne goûter que sa piquette ! Je veux être bourguignon en Bourgogne, et boire du Chambertin, comme si je n'avais jamais bu de Château Yquem, au pays de Montaigne. Voilà un pauvre exemple, surtout pour ces buveurs d'eau. Je ne me lasse pas de tourner le dos à toutes leurs faillies doctrines. Non pas seulement le vin, quand je le goûte, je veux être le cep et le sol, la vigne et le sarment. En dépit du niais à l'estomac aigre, qui planté dans le sol même, ayant reçu le coteau par héritage, ne boit que de l'eau bouillie.

Et sur l'Acropole, je serai l'Athénien nourri d'olives et de léger fromage, nourri surtout d'Homère et de Sophocle, quand il me plaira.

Toutes leurs défenses, leurs clôtures et leurs prisons viennent de ce qu'ils sont nés esclaves et ne peuvent pas être des hommes : jaloux comme

des serfs. C'est une loi qu'on vérifie partout : les humains se font des doctrines à leur ressemblance, et leurs dogmes sont ce qu'ils ne peuvent s'empêcher d'être. J'en sais un qui joue au Chateaubriand : mais riche, il est avare ; puissant, sa générosité est nulle ; comblé d'honneurs, il n'en dédaigne aucun ; il fait le grand seigneur et l'ami du peuple : mais il suffit de regarder à ses hideuses mains : il a dix doigts monstrueux qui racontent toute une lignée d'écorcheurs et de bourreaux ; ses deux paumes en os de mouton sont deux cuviers à recueillir le sang, un double engin à tourmenter les victimes. Ces mains trahissent une âme abjecte de torcenier et de suppôt à la chambre de la question. Qu'il enfourche Pégase, tant qu'il voudra, et le destrier de Jeanne d'Arc : entre ses jambes, c'est toujours le chevalet.

Prisonniers de leur naissance, ils mettent naturellement leur gloire à n'être que des souches immuables dans un champ. Mais ils n'ont jamais défini seulement le champ ni la souche. Car où s'arrêter ? où placer la borne ? et quand ? J'attends qu'ils me montrent ce qu'il y a de commun entre la bourgeoise de Nîmes à grosses rentes et la fille d'Ouessant qui laboure dans les pierres, pour pétrir un pain noir, ballé de paille, avec du seigle moisi. Prisonnier, partisan. Tout parti est une prison. Et toutes les prisons sont basses. Je ne me

laisserai pas engluer par cette engeance. Je suis un oiseau du large.

XIII

Seuls, les hommes arrivent à nous dégoûter de la pitié. Il y a trop de méchanceté dans cette triste graîne de néant ; et de la bassesse, plus encore. Mais c'est tomber au néant à leur suite, que de n'avoir pas pitié d'eux.

Ils sont enragés d'être contraints au respect de ce qu'ils haïssent. Ils aiment l'esclavage, et leur appétit de l'égalité le prouve. La variété leur est suspecte : une seule loi, un seul nez, une seule opinion, c'est leur vœu. A toute force inconnue, même si elle les délivre, ils préfèrent le lit de leur vieille servitude. Comment, me dites-vous, comment les hommes ne respirent-ils pas le cuisant remords de leur injustice ? Quoi ? ils ne la sentent pas. C'est nous qui avons remords pour eux, et remords d'eux. Tout est bien ainsi, rien ne pouvant être autrement.

Il ne faut pas se plaindre, sinon de soi à soi même ; et de son Dieu à son Dieu.

Il est pourtant vrai que l'homme est le seul animal, qui me fasse parfois peser sa vie à une balance inexorable ; le seul aussi qui me fasse oublier que le vent de la mort est sur lui.

Quand on les voit si méchants, toujours par amour propre, et si vains de l'être, on les mesure

au mal qu'ils font ; et on les condamne. Les Allemands se sont mis à manger du chien ; ils en ont sept cents boucheries, en Prusse et en Bavière. A la bonne heure. Je ne mangerai pourtant pas de l'Allemand. Est-ce que l'affreux maniaque du Muséum, qui découpe en morceaux d'adorables petits chats, pour en faire un mémoire où il nous prouve que le sang coule d'un animal à qui l'on tranche la gorge, est-ce que ce maniaque vaut une bête ? Il est là avec des élèves, qui jouent comme lui à tailler de belles petites vies en rondelles, qui palpitent de souffrance. Et d'odieuses femelles, (ce n'est pas les chiennes ni les grenouilles que je dis), les entourent, qui s'en amusent secrètement. Or sachez qu'ils y prennent plaisir. Et s'ils disent le contraire, ils mentent. Et tous leurs mensonges de servir la science ne sauraient donner le change. L'idole est cruelle, parce que les prêtres sont atroces. Et cette religion ne serait pas hideuse, si les ministres n'en étaient pas hideux. En Tauride aussi, Diane a cessé d'exiger des victimes humaines, le jour où la prêtresse a eu horreur de les égorger et d'offrir un ignoble sacrifice.

Fort souvent, l'homme vaut si peu, qu'un goujon vaut un homme. Ils n'ont pas l'amour de la vie, eux qui en ont conscience ! La pauvreté de leur imagination fait la misère de leur cœur. Il faut donc qu'ils haïssent toute grandeur qui ne leur est pas naturelle.

XIV

S'accomplir, qu'est-ce enfin si ce n'est pas s'élever à quelque beau sacrifice, où l'on se veut seule victime ? On n'est tout à fait soi que pour renoncer pleinement à soi.

Il est dur d'être vaincu. Et d'ailleurs le désir de la victoire est un désir d'amour, au moins en moi. Il faut, d'un effort terrible, s'élever au-dessus de cette convoitise.

Comment forcer les hommes à nous aimer, quand ils ne peuvent même pas nous comprendre assez pour être justes ? L'amour se brise contre le refus. Les hommes nous manquent ? Soit. Qu'il nous suffise de ne pas manquer aux hommes. On le peut avec d'autant plus de force, qu'on les quitte plus et qu'on sait mieux s'en passer. Ils sont ce qu'ils sont, et nous sommes ce que nous sommes. Nous ne pouvons rien là contre, ni eux ni nous. Il nous faut donc vaincre cette faiblesse encore : la colère d'être vaincu.

Et Caërdal riait soudain : — Quoi ? tenir ainsi à tout ce qu'on méprise ? Mais y tient-on ?

Puis, avec un doux sourire intérieur, qui est sa récompense : — C'est, dit-il, qu'on nous force au mépris. Mais notre cœur n'est point né pour qu'il méprise. Généreusement, il fait d'abord crédit aux

hommes. Pourquoi ne seraient-ils pas tous comme nous ? Cherchant cette perfection ou cette beauté que j'appelle le salut, nous voudrions toujours l'attribuer aux autres comme à nous. Il nous est quasi impossible de ne pas croire qu'ils veulent ce que nous voulons. Comment supposer qu'ils soient hostiles en nous, de bonne foi, et indifférents pour eux-mêmes à la beauté du caractère, et à la grandeur de vivre ? Ceux qui ont une œuvre à créer en ce monde ne se persuadent pas aisément que les autres n'en aient pas une aussi, ou qu'ils soient étrangers de parti pris à une espérance si pleine et si légitime.

XV

Voilà le fond du cœur, à l'aube de l'action. Les plus sales atteintes et les plus sombres désastres n'en peuvent pas flétrir l'ingénuité première. Pourtant, il faut se rendre à l'évidence du mal et des outrages. Une foule d'hommes, le seul bien qu'ils sachent se faire, c'est dans le mal qu'ils font. Le combat serait joyeux, s'il n'était dans la boue. On comprend bientôt qu'on doit renoncer à toute justice et à toute victoire, comme on sait bien qu'on a dû renoncer au bonheur. On ne se fait plus qu'une loi, qui est de vivre uniquement en son dieu et pour lui : quel qu'il soit, d'ailleurs.

Ici encore, l'art, la puissance du caractère et la

religion se retrouvent, se reconnaissent et parfois se confondent. Que ce ne soit pas dans un lieu de gloire, peu importe enfin : c'est dans une cellule nue, pourtant magnifique par le jour qu'elle prend sur les formes éternelles, petit espace charnel où peut tenir tant d'esprit, où l'amour ne brûle que pour créer l'amour, où tout est vie.

Et là, mourir aussi, peut-être, sera doux. L'hôte de cette cellule, que meuble uniquement la lumière, si le destin ne le trahit pas, puisse-t-il avoir la force de créer encore sa vie dans la mort même ! Que ferait-il, alors, des acclamations et des fanfares ? Nous ne coucherons pas sous l'arc de triomphe : c'est une porte qui donne sur le vide.

XVI

Non, la joie n'est pas féconde. Elle est sans profondeur et sans retours.

La douleur seule enrichit notre être de tous les autres. La douleur possédée est la joie de la passion.

Les plus hardis marins sont formés dans l'Ouest, par les climats de la tempête. Je me sens plus fort de prendre la barre dans la brume, au milieu des récifs et dans la violence de ces courants, qui multiplient le péril de la mer par les dangers d'un océan sous-marin et non visible.

L'éternelle tristesse de ces horizons me soulève. Où l'on a plus de peine à agir, plus forte est l'action.

Il ne faut pas chercher la douleur. Mais il ne faut pas la fuir. Et d'ailleurs elle nous cherche. Œuvre de patience et d'amour, la création est dans la douleur.

XVII

On ne peut rien dire contre la raison logique dans son ordre. Elle est la vérité ; mais dans son ordre seulement. Et cet ordre n'est que celui des conditions, où l'ordre intérieur se soumet pour se faire connaître. L'ordre intérieur est tout autre, et un autre monde. L'art seul et la religion en sont la méthode. Le bon artiste est comme un prêtre de la vie : prêtre de tous cultes, depuis la folie charnelle des Bacchantes jusqu'à l'office mystique de Melchissédec.

Toujours au fond des cœurs : je n'ai pas d'autre loi. Voilà Shakspere et Dostoïevski, Verlaine et Dante, Rembrandt et toute la musique. Dieu n'est géomètre que dans l'esprit du philosophe. Allons-nous renoncer à la musique, parce qu'un sourd nous y convie ? Que le cœur prenne conscience de lui-même. Et que l'artiste connaisse enfin sa puissante dignité : lui seul a les lumières de l'être. Lui seul détient la promesse. Il est aux sources de l'espérance. Il a Dieu, comme on dit, même s'il ne le cherche pas. Nous ne vivons pas de théorèmes. Le bon du peuple, c'est qu'on a beau l'en gorger, il ne s'en repaît pas. On croirait par-

fois qu'il se laisse faire, la bonne bête ; mais les géomètres n'y entendent rien : avec tous leurs théorèmes, ils ne savent pas entraver la vie ; ils n'en prévoient jamais les bonds : la bête rompt ses liens, et d'une ruade elle vous envoie la géométrie et les politiques sourds à tous les diables.

Passion de la vie et des objets, nulle autre raison d'être pour l'artiste. Le monde extérieur me frappe et m'enivre d'autant plus, que je n'y crois pas. Mystère, surprise, admiration qui ne sauraient finir. Une curiosité infinie m'attache à la possession de l'enivrante merveille. Il faut s'en rendre dupe ; et, je le sens, c'est une œuvre d'amour. Les objets ne sont réellement qu'à la mesure où on les crée. La pensée en médite le renouvellement avec ivresse, et l'œuvre d'art en accomplit la création. Nous ne voulons être nous-mêmes que pour sauver ce rêve prodigieux, pour en étendre la suprême beauté et la mieux connaître, enfin pour le créer sans cesse et le recréer.

XVIII

Ce que j'appelle la mission d'un homme n'est pas une élection si sublime, qu'elle lui confère un droit à l'adoration des peuples, ni même à l'attention de son village. Ne pensez pas que je donne à ce que je suis tant d'importance pour les autres ; ils sont bien loin d'en tant avoir pour moi. Et

parfois, considérant cette mêlée confuse, cette universelle criaillerie qui prête à l'humanité une ressemblance si cruelle à une infinité de fourmis, capables chacune de faire autant de bruit que la grenouille taureau, je mesure la vanité de l'espèce au tumulte où elle s'agite. Rien n'importe pour elle, que le tourbillon où elle tourne et où elle se retrouve elle-même, toujours identique en ses profonds et simples appétits. Intérêts, amours et haines, violence et cautèle, morts et naissances, trahison et sainteté, tout s'équilibre au tourbillon, et il semble que la somme reste toujours la même : et rien n'importe à la misérable espèce humaine que cette constance ; par là, elle est plongée dans la nature, aussi esclave des lois générales que la matière même.

Et pourtant, je ne puis croire au hasard de l'esprit. L'élection y est trop marquée, contre tout intérêt, contre tout appétit, contre toute fatalité. Je ne vois point de hasard là où vraiment quelque force de l'âme s'exerce, partout où l'énergie du cœur accomplit une œuvre, qui lui fait préférer le parfait sacrifice à la moindre inconstance. Voilà en quel sens je parle d'une mission.

Je ne suis donc pas vivant au hasard en ce monde, même si au hasard j'y suis venu. Et me cherchant une mission, je m'en connais une, qui est d'annoncer le règne de la grâce et du choix : là, tout amour se fonde : et la libre invention du

cœur, ne fût-elle qu'illusion, se substitue enfin à l'ancienne loi d'une vie que la seule fatalité gouverne. Je vois partout la fatalité première. Et partout je veux que la grâce finisse par en corriger l'aveugle décret.

Il n'est pas question de ruiner l'ordre que l'on adopte : l'amour a horreur de la ruine et de toute destruction ; mais d'y entrer, pour l'animer d'une nouvelle force spirituelle ; et s'y incorporant, d'y porter ce qu'on a soi-même de plus beau et d'unique, qui est aussi ce qu'on a de plus humain. Vous pourrez alors quitter les hommes, pour ne pas les trahir, même s'ils vous trahissent.

Et vous connaissez désormais le visage divin de la vie, qui est son seul et vrai visage. Il attend tout de son poëte, de son sculpteur ou de son peintre. Ce qui EST vraiment est beauté. Voilà ce qui nous attache éternellement, les uns pour faire l'œuvre, les autres pour l'adorer. La mort est l'horreur de ce qui nous en arrache. Mais la mort sera vaincue.

Ce qui est créé dans la beauté vivante est créé pour toujours. L'éternité se forme entre nos mains créatrices : elle y réside comme un don qu'on obtient, à force de l'avoir mérité ; et on ne l'eût pas mérité, si on ne l'avait, d'abord, reçu en promesse et presque obtenu. Ce sont ces mains créatrices qui reçoivent la vie du Père, de l'Artiste Absolu, si elles s'élèvent où il est, et si elles sont

dignes de s'approcher, à la source même où l'éternité est transmise.

XIX

La guerre, où nous sommes plongés, est bien dure, en ce qu'elle nous rend sans cesse à la vue du combat mortel, qui jette les unes sur les autres toutes les créatures. Salutaire aussi par là, elle ne nous laisse rien oublier de la magnifique horreur qui enveloppe la vie, comme l'océan de l'atmosphère entoure le monde, et tourne avec lui.

Mais quoi? Entre deux cris du profond amour et deux prières, je ferai taire mon cœur. Maintenant, je comprends même la haine. C'est l'éternel dévorement qu'il nous faut contempler dans l'homme aussi, comme au milieu des champs, quand l'araignée mange la mouche, quand l'oiseau dévore les vers et l'araignée, dévoré lui-même par le chien et le chasseur qui guette. Quelle destruction ! et dans l'universelle destruction, quelle innocence !

Après avoir compris, l'homme aimera peut-être ; et ce monde, ayant trouvé grâce devant lui, à la fin il le délivrera.

XX

Sérénité ! vous l'aurez, vous tous, quelques-uns, à qui je l'ai donnée. Du moins, vous me le dites.

Et moi, je ne l'ai pas, qui vous la donne. Elle m'est disputée par la fortune. J'ai mené un combat contre la nuit, où je ne voudrais engager personne. Je me suis cru véritablement éternel. Et parfois, je le crois encore, tant je sens l'être. Doutant de tout, je poursuis cette certitude : la fureur d'être, en vérité. Et plus je fends, comme un nageur dans la nuit du naufrage, le flux infini des choses, plus je suis ivre d'éternité : comme si rien n'était solide, en tout cet univers qui s'écoule, que mon amour de Dieu et le sentiment que j'en ai.

Il aurait mieux valu que je fisse moi-même cette paix avec les apparences et la cité, que je conseille aux autres. Mais trop tôt, j'ai vu trop loin dans l'abîme du monde.

Considérez mon dénûment, vous qui m'aimez, à moi qui donne. Ce que j'ai fait n'est rien près de ce que j'aurais pu faire, que je veux faire encore, et que je ne ferai point. Je suis prisonnier de vos fatalités, plutôt que de la mienne. Des refus misérables m'ont forclos de l'assemblée des hommes. Je n'ai pas voulu bondir par-dessus les barrières, ni briser les clôtures. Je ne contesterai pas. J'ai moins d'orgueil que de courage, et plus de force que d'humilité. Je suis vaincu : cependant il n'y aura que les âmes basses, pour juger que j'en suis diminué.

Là-dessus, je ne dirai plus rien. J'ai pris ma vie dans mes mains sévères. Et je la sacrifie, pour ne pas l'humilier.

Je ne puis rien avoir de commun avec ce que je méprise.

XXI

La mer, la grande forme solitaire, et qui fait partout la solitude, jouait avec le soleil descendu ; et le ciel était rouge des cheveux secoués par la tête sanglante. Toute terre que baigne l'océan est un peu comme une île ; mais quand le crépuscule arrive, la lande, délivrée de ses racines, n'est plus qu'une mer immobile, qui prie avant de dormir, suppliant avec mélancolie que le repos lui soit donné d'un sommeil calme, purgé de songes tristes.

Et comme la mer violette dissipait, d'un sourire ineffable, les dernières traces du jour dans les ombres du golfe, un doux vent, qui avait l'odeur de l'iris et de l'algue, se leva des vagues, haleine de la gorge féconde. Puis, la petite pluie commença de tomber, droite, silencieuse et blanche.

La pâle obscurité n'avait plus les frissons de l'attente. L'ombre était suave comme une main calme sur un front brûlant. Droit et blanc, pareil au désir de ce silence, Caërdal se mit alors à chanter ; et bientôt toute la solitude fut musique.

ANDRÉ SUARÈS.

LA LITTÉRATURE

La Colline Inspirée, par *Maurice Barrès.*[1]

La Colline Inspirée est une œuvre heureuse. Heureuse, parce que, derrière toutes ses réserves de conscience et ses coulisses de labeur, elle s'épanouit d'une flexible, seule et longue venue. Et ce qui est vrai du livre l'est de sa place dans un tout. Une des satisfactions les meilleures que chaque livre de M. Barrès nous donne, c'est qu'il nous sollicite à l'installer dans un ordre, ou plutôt qu'il prend place de lui-même dans cet ordre, qu'il nous permet à plein l'exercice de ces belles facultés humaines, le classement et la continuité. Continuité d'une vie harmonieuse, classement dans un paysage dont les richesses s'équilibrent, dont les masses sont distribuées savamment par les puissances aériennes et par la bienveillance des esprits lumineux qui passent.

Sur ce paysage de son œuvre, il dresse aujourd'hui un belvédère central, une colline de Sion-Vaudémont, et comme le fléau d'une balance où notre imagination peut équilibrer les Vosges et Paris, Aigues-Mortes et Venise, Tolède et Athènes. Moins qu'une œuvre sur la *Colline Inspirée*, il a voulu sans doute, ou son instinct d'artiste a voulu en son nom, construire une colline inspirée, d'où ce qu'il écrivit et pensa parût n'élargir qu'un cercle, que d'une haleine respirer, et que, d'une seule colonne de fumée bleue, rendre, disciplinée et tendre, au ciel lorrain cela même que la Colline respire et qu'elle inspire.

[1] Emile-Paul, 3 fr. 50.

D'une telle œuvre, un chapitre des *Amitiés Françaises* nous avait déjà donné l'extrait. Pour amplifier cette délicate chapelle en la grande église de la *Colline Inspirée*, M. Barrès a eu le bonheur de trouver dans l'histoire de Sion un beau mythe, un mythe complaisant, riche en vibrations et en échos, et qui s'est révélé, sous ces mains savantes, capable d'envelopper exactement la colline entière dans un réseau de musique.

Je sais bien, puisque M. Barrès me l'apprend, que les frères Baillard ont existé, et qu'au fond de ce mythe il y a une histoire vraie. Pour me faire une opinion sur cette histoire, j'attends le livre que certainement, à cette heure, un homme de bibliothèque et de génie modeste, s'étant glissé dans le sillage de M. Barrès, est en train d'écrire sur les faits et gestes authentiques des messieurs Baillard. Quand cet homme sans artifice nous aura placés devant les documents, nous saurons peut-être que l'histoire des trois frères fut plus banale et plus sèche que celle contée dans la *Colline.* D'après les éléments de vérité que je crois discerner dans le récit de M. Barrès, ce Léopold qu'il nous peint comme un furieux idéaliste en révolte contre la lettre, l'ordre et la nécessité de l'Eglise, me paraît avoir versé de tout son poids de paysan dans un matérialisme immodéré : ce matérialisme qui est l'un des dangers du catholicisme, et auquel le catholicisme échappe d'ailleurs toujours par l'existence de sa hiérarchie, de ses Pères, de ses docteurs, par toute cette cordée spirituelle qui retient, sur la pente de glace, la pauvre chair prête à glisser. Aussi devrait-on distinguer entre l'hérésie de l'esprit et du cœur, celle de l'Evangile sans l'Eglise, du christianisme sans catholicisme, — et l'hérésie de la matière, celle de l'Eglise sans l'Evangile, du catholicisme sans christianisme. Certes la première est l'hérésie normale, celle qui nous apparaît en pleine lumière quand nous évoquons le protestantisme, elle est la seule qui puisse provigner et fleurir. La seconde n'ayant pas l'esprit avec elle, ne va pas loin, reste dans l'ombre ; elle est en puissance chez le prêtre

d'affaires, chez le prêtre bâtisseur, chez le fondateur de congrégations, le distributeur de cordons, le maniaque de hiérarchie, de titres, de grades. Si la machine ordonnée de l'Eglise blesse et brise son orgueil au lieu de l'utiliser, s'il est atteint de cette phobie de l'évêque qui détraque parfois si étrangement un prêtre, il s'accrochera à la première occasion sinon de fonder une Eglise dont il soit le chef, du moins d'entrer dans une Eglise où il soit quelqu'un, — et tout maniaque d'autorité, lorsqu'il est à la fois convaincu et peu intelligent, ne peut exercer sa manie que sur la lettre. Cette hérésie catholique d'orgueil est peut-être plus commune chez les prêtres que l'hérésie chrétienne d'amour ; emprunte-t-elle le langage de celle-ci — le seul langage avouable de l'hérésie — c'est un masque fragile, et qui, pour un œil perspicace, ne tient pas. Si je cherchais dans Léopold Baillard une figure qui dût se lever dans une parfaite unité vivante, je serais peut-être troublé de voir M. Barrès souder en son héros ces deux formes d'hérésie qui s'y rejoignent mal. Je sais bien que le charnel et le mystique se tiennent en psychologie comme le corps et l'âme ; d'autre part tout état de l'âme peut sortir d'un autre, et c'est l'affaire du psychologue de nous faire voir comme il en sort, de créer entre eux la ligne visible et complète d'une logique vivante. Cependant je vois le Léopold des premières pages ne tenir " compte des gens qu'autant qu'ils méritaient de prendre place dans le coin d'un vitrail ou d'un tableau en attitude de donateur ". A la chartreuse de Bosserville, c'est un mystique, une " imagination frémissante ", un homme de désir. Puis, après la rupture avec l'Eglise, derrière ce paysan matérialiste et superstitieux, mélange de païen et de Mormon, derrière ces croix de grâce, ces mots de passe pour le salut, M. Barrès a placé, a supposé, la source mystique, la voix et la vie de l'esprit, d'un esprit libre, haut, délicat, dont le prêtre qui assiste à son lit de mort Baillard réconcilié, a la révélation à son tour, avec lequel, lui aussi, comme repentant et faisant

l'autre moitié du chemin, il se réconcilie. " Au fond de sa longue erreur ce malheureux hérésiarque avait connu un enthousiasme du divin et un élan d'adoration que le meilleur croyant devait envier et désirer d'ajouter à sa foi. " Mais quand il était dans l'Eglise, le connaissait-il ? Il ne le semble pas. Cet enthousiasme du divin naît de son hérésie. C'est précisément le meilleur croyant qui ne doit ni envier ni désirer cela ; Bossuet n'eût-il pas trouvé singulière l'idée que sa foi à lui pût envier les élans d'adoration de madame Guyon ?

Il faut craindre le mien.
Lui seul est Dieu, madame, et le vôtre n'est rien.

En réalité le Baillard de M. Barrès est construit comme la Sorcière de Michelet et comme le Jocelyn de Lamartine. Il est comme eux le point de départ, le prétexte d'une somme lyrique aux libres fusées. A la sorcière hystérique Michelet a incorporé l'esprit humain tourmenté qui cherche et qui aime. A Jocelyn Lamartine a incorporé la générosité et la magnificence de son âme, ses trésors déréglés de sensibilité religieuse ; un grand artiste est venu tenir l'orgue dans l'église du curé campagnard et faire sur un océan musical flotter l'hostie de l'élévation. Et à un Mâconnais *Jocelyn* ne paraît-il pas une colline inspirée dressée devant la muraille des grandes Alpes, devant leurs orgues de solitude et de poésie que les jours clairs suscitent à l'horizon ? Dans son Léopold Baillard, M. Barrès, lui, a incorporé des parties de sa nature, de son rêve ou de sa terre, qui fussent restées stériles s'il ne les avait évoquées dans le cercle de ce sorcier et de ce prêtre.

Le paysan Léopold Baillard " a reçu de Vintras un mythe à sa portée ". Par quelle transmutation devient-il, dans la *Colline Inspirée*, lui-même un mythe qui se balance à l'extrême et fuyante portée des esprits les plus aériens et de M. Barrès lui-même, une pointe extrême de la Lorraine, pareille à cette pointe extrême d'Europe que *Du Sang* évoquait ? Ce prêtre

interdit retombe à cet état rudimentaire du sorcier, d'où la fonction sacerdotale est sortie. Mais l'art autour du sorcier groupe les images élémentaires et mystérieuses de la montagne, de la prairie et des morts. M. Lanson a appelé la *Colline Inspirée* notre plus beau livre de psychologie religieuse depuis le *Port-Royal* de Sainte-Beuve. J'y vois un magnifique livre de poésie religieuse qui prend place entre la *Sorcière* et *Jocelyn*. Mais, puisqu'un critique autorisé a évoqué, à son sujet, Port-Royal, en effet pourquoi pas ?

Qu'est-ce, chrétiennement, que cette colline de Sion-Vaudémont, cette colline de l'inspiration ? C'est un " haut lieu ". " Il est des lieux qui tirent l'âme de sa léthargie, des lieux enveloppés, baignés de mystère, élus de toute éternité pour être le siège de l'émotion religieuse... Ce sont les temples du plein-air. Ici nous éprouvons, soudain, le besoin de briser de chétives entraves pour nous épanouir à plus de lumière... Tout notre être s'émeut... C'est le sentiment religieux qui nous envahit. Il ébranle toutes nos forces. Mais craignons qu'une discipline lui manque, car la superstition, la mystagogie, la sorcellerie apparaissent aussitôt, et des places désignées pour être des lieux de perfectionnement par la prière deviennent des lieux de sabbat. " Comme l'intelligence de M. Barrès, sinon son goût et son sentiment, est ici d'accord avec les directions que désigne le doigt de l'Eglise ! Il semble que le christianisme ait gardé de l'Ancien Testament cette défiance des hauts lieux, où les Samaritains offraient les sacrifices qu'abominait Jérusalem. Il semble qu'il se soit souvenu que la montagne apparaît deux fois seulement dans l'Evangile, une fois comme le séjour du démon qui y conduit Jésus afin de le tenter par les richesses de la terre, — une fois comme le lieu de la Transfiguration, où brille un instant au regard des disciples cette intuition de la divinité refusée à l'homme pécheur, à l'Eglise militante. Sur les hauteurs s'élèvent d'ordinaire des chapelles, comme des tours de guet contre le démon,

et dédiées à l'ennemi de Satan, à Saint Michel, qui y remplace le Mercure gaulois et romain (ce qui fait de Saint-Michel-Mont-Mercure en Vendée la joie des topologues). Au point central de la Gaule, au Puy-de-Dôme, les chrétiens n'ont rien élevé sur le temple détruit du Mercure gaulois. Ce n'est pas sur les sommets où l'esprit indiscipliné rôde que nos pères ont été chercher et placer Dieu.

A l'âme il fallut des maisons de l'âme, des lieux où l'âme se connût et se sentît. " Notre mal, dit Pascal, vient de ne pas savoir demeurer dans une chambre. " Et les couvents, pour que l'âme y trouvât le bien intérieur, ont toujours demandé, Bénédictins, Cisterciens ou Chartreux, à la nature, de leur donner l'image d'une chambre close ; ils se sont installés dans des vallons, entre des horizons fermés. Ils n'ont pas puisé leur inspiration dans le vent qui passe, mais ils ont lutté sur la terre contre les eaux fiévreuses qui stagnent, ont assaini leur âme en assainissant leur val. Le spirituel eut là ses lieux de " production, " que des héritiers comblés délaissent pour la joyeuse et libre " consommation " des hauteurs et de l'esprit qui souffle.

Aussi le lieu spirituel de l'âme française, son autel central et son puissant massif religieux ne fut-il pas ce Puy-de-Dôme du Mercure gaulois, où Pascal envoyait son beau-frère vérifier des lois scientifiques. Domaine, peut être, d'Archimède qui a " éclaté aux esprits ", mais non de Jésus crucifié. Ce fut ce vallon de Port-Royal, d'où la nature avait exclu toute image de beauté, de joie, de santé, d'horizon, ce fonds marécageux où les fièvres décimaient les religieuses, jusqu'à ce que le travail des solitaires l'eût desséché : " C'est une piété élargie, où se mêlent les plaisirs de la mélancolie, dit M. Barrès, qui m'attire sur les quatre domaines où les Baillard ont porté leur grande passion de bâtisseurs. " Une piété élargie où se mêlent les plaisirs de la mélancolie, quel exact blason intellectuel d'un héritier de Chateaubriand ! Il y joint, ce qui est d'un merveilleux raffinement, le goût ou le sel de l'ordre. Mais si Port-

Royal fut mieux qu'une colline inspirée, c'est qu'il devint le lieu d'une piété rétrécie, disciplinée, dense et qui faisait poids — ce poids de l'âme par lequel un couvent paraît affaisser le vallon qui l'enferme, — le lieu d'une piété rapprochée des sources et qui épouse comme une forme de la raison suprême le concept élémentaire du christianisme. Et Port-Royal, accablé par l'Eglise et l'Etat, donne, si l'on veut, à l'âme française séculaire, ce point central de religion que fait pour un temps, et pour un groupe de paysans lorrains, la colline foudroyée des Baillard. Le Jansénius de l'*Augustinus*, interprète de la plus haute théologie, fournit aux Arnauld et aux Pascal, comme Vintras à Baillard, un mythe à leur portée. La vie religieuse épouse dans la lumière du génie aussi bien que dans les bas-fonds de la folie certaines lignes simples, les mêmes. Et puis en est-ce le triste, en est-ce le beau, que la même mer d'intelligence reçoive enfin le fleuve magnifique et le torrent boueux de hasard ? et que cette angoisse du divin tourne inévitablement, chez l'héritier affiné, au plaisir d'une sensuelle curiosité ? *Ut declamatio fias, ut voluptas fias*. De ce Port-Royal incorporé à la France comme son ossature d'énergie, pouvons-nous séparer ce merveilleux jésuite dont il est devenu la chose, la proie, le délice, Sainte-Beuve ? Quelle *Expiation* eût écrite ici un Victor Hugo intelligent, en prenant pour son Napoléon le Pascal des *Provinciales* ! Mais non expiation : condition et nécessité humaines, et cela même qui mène les premiers siècles chrétiens aux *Origines* de Renan, la Révolution aux *Dieux ont soif*. Du temps de Port-Royal, Sainte-Beuve était déjà dans la place, avec les Longueville et les Sablé, les pécheresses pénitentes qui se faisaient bâtir une maison près du couvent, une villa près des sources en un Vichy spirituel. Il était dans la place, et le malin Racine, dans ses deux lettres cruelles, fut, je crois bien, seul à le voir.

Du temps des frères Baillard, M. Barrès était-il déjà sur la Colline de Sion ? Etaient-ils, ces sorciers, hantés par des

lambeaux de la poésie qui les magnifie aujourd'hui ? Je ne sais, et qu'importe ! Renan regrette dans *Saint Paul* que l'Apôtre ne soit pas mort renanien; M. Barrès, lui ne nous dissimule pas que Léopold barrésise. Dans un des plus émouvants chapitres du livre, Léopold Baillard, seul, la nuit, en la cuisine d'une maison endormie, parle aux esprits qui le hantent. Un petit garçon qu'il vient de guérir étrangement d'un mal d'oreilles et dont la chambre est voisine, s'est levé, et, les yeux à une fente de la porte, regarde épouvanté le thaumaturge. Il l'écoute qui parle à celle qui fut le plus doux rêve de sa vie, à cette sœur Thérèse qui dut aller cacher on ne sait où la honte qu'elle tenait de lui et de son coupable amour. Et le petit garçon épouvanté entend l'incantation : " Où t'a menée la vie, Thérèse ?... O Thérèse, messagère de mon esprit, pareille à moi, mais plus légère, tu volais plus audacieusement. O ma prophétesse, souviens-toi des prairies où je t'ai menée et qu'avec la force d'un petit faucon soudain tu quittais et tu dominais, les ailes battantes et le gosier sonore... " Ici un Dostoïevsky ferait peut-être de nous aussi un petit garçon épouvanté, mais avec M. Barrès nous ne le sommes pas, et nous ne souhaitons pas l'être. Nous reconnaissons les paroles de Léopold, ce sont celles que nous entendîmes près de la fontaine Pirène, c'est le *Cheval ailé sur l'Acrocorinthe.* Et toute la colline inspirée, et ces trois Baillard qu'elle porte comme des cloches livrées à la corde et au vent fou, qu'est-ce sinon ce Cheval ailé lui-même, et ces heures de vie frémissante où l'esprit de M. Barrès connaît qu'il se crée des limites pour l'ivresse de les dépasser, qu'il les dépasse pour la certitude de les retrouver ?

Si l'œuvre de M. Barrès acquiert sa distribution et son équilibre en les deux massifs que l'on sait, la *Colline* correspond dans le second à ce que figure dans le premier le *Jardin de Bérénice.* Léopold Baillard est construit comme la jeune Bérénice ; il figure une partie, qui s'anime, de la sensibilité du poète. " Bérénice va disparaître, mais je garde le meilleur

d'elle-même. Je me suis approprié son sens de la vie, sa soumission à l'instinct, sa clairvoyance de la nature ; je suis la première étape de son immortalité. " Mais bien plutôt il retrouve en Bérénice ce qu'il a mis en elle de tout cela, il n'y cherche que ce qu'il a dès longtemps trouvé, il l'y cherche pour l'heure neuve de le retrouver. Ce qu'il a mis et ce qu'il retrouve en Léopold ce sont les esprits de sa colline, ces esprits de la marche en plein air, de l'amplitude indéfinie sous le regard, de la pensée qui se balance et alternativement se répand dans la plaine, s'exalte dans le ciel : une fièvre si loin de la fièvre électorale dans les marais d'Aigues-Mortes ! Et quelle magnificence d'été après la pousse flexible et frêle de printemps ! Quel spectacle de santé et d'ordre dans cet élargissement d'une âme par la vie ! Léopold Baillard et le Père Aubry, l'homme de l'esprit qui souffle et l'homme de la réalité qui demeure, le prophète de la Colline et le soldat de Rome, ne vous font-ils pas songer, eux opposés, puis réconciliés dans la lumière, à ces deux ombres du *Jardin*, Philippe et l'Adversaire ? Cette rétractation de Léopold, tout ce qui se passe, au dernier jour, entre le Père Aubry, le Père Cleach et lui, s'incorpore à l'un des plus anciens motifs, à la première musique qui faisait déjà son âme la plus subtile à l'œuvre de M. Barrès. Le motif d'une contradiction à sentir, à exaspérer, à apaiser, mais jamais à résoudre, parce que ses deux termes font les deux pôles d'une vie. Quels synonymes l'œuvre future donnera-t-elle à ce dialogue jamais épuisé de la plaine et de la chapelle ?

Si je ne savais tout cela, je ferais à M. Barrès la plus injuste querelle, et je reprocherais à la *Colline* cela même qui lui apporte son sens : la présence perpétuelle de l'auteur. Présence d'autant plus curieuse qu'elle voisine avec une singulière entente du métier de romancier, dans sa partie la plus objective et la plus technique ; comme dans les *Déracinés*, les personnages de second plan sont enlevés avec une vigueur et une individualité sans défauts, sans repentirs. De ce point de vue François est

aussi parfait que la Léontine. La Léontine et Mouchefrin paraissent plus vrais et plus vivants que Sturel et Rœmerspacher, comme François et Quirin le paraissent plus que Léopold et Thérèse. Vrais, vivants, et qu'avouerait un Flaubert ou un Maupassant. Et pourtant comme ils nous intéressent et nous retiennent moins ! Comme la *vie* reste au second plan, pendant que l'*esprit* occupe le premier ! Un roman de M. Barrès se comporte comme une pièce de Dumas fils, et au contraire d'une comédie de Molière : le personnage qui nous captive est celui où nous reconnaissons l'auteur, ou des parties de l'auteur, ou la présence de l'auteur. Il nous est d'ailleurs un peu indifférent qu'il se nomme Philippe ou qu'il demeure anonyme. Mais enfin s'il n'était pas là nous n'aurions que du demi-Barrès. Je me suis maudit plusieurs fois d'évoquer, à propos du chef-d'œuvre de *Colette Baudoche*, *L'Abbé Constantin*. C'est que j'étais gêné un peu que ce personnage y fît défaut.

Un être seul vous manque et tout est dépeuplé !

Mais dans la *Colline* M. Barrès est heureusement chez lui, et le tour où il nous convie est celui du propriétaire. Un propriétaire qui ne nous permet pas de l'oublier, qui ne nous souffre pas seuls devant les arbres de son parc ou les tableaux de sa galerie, et dont quelque chose nous dit toujours : *Qualis artifex...* Je ne sais si c'est malgré lui ou le voulant qu'il fait revenir dans sa Chanson de la Colline le motif du théâtre : " C'est ici l'un des théâtres mystérieux de l'action divine et l'un des antiques séjours de l'Esprit. " " La colline apparaissait de loin comme le plus rare des tréteaux, où des scènes de miracle se joignaient à une véritable comédie. Et pour achever d'intéresser le populaire, voici que des effets de drame s'annonçaient. " " La Reine éternelle de Sion... goûtons-la dans un décor qui varie des diamants d'une gelée d'hiver aux illuminations d'un coucher de soleil en automne. " " Cette nuit de Sion formait un vaste drame musical où, sur le fond d'un large motif de religion

éternelle, se détachaient le chant catholique des Oblats et le thème en révolte de Léopold. " Un roman de M. Barrès est le type de l'œuvre où la construction de l'œuvre reste visiblement incorporée à l'œuvre, est tournée en un élément de beauté, comme ces ornements de la cathédrale gothique qui conservent en pierre des charpentes d'échafaudage d'abord et normalement provisoires. Lisez l'admirable page du départ de Léopold après l'arrestation de François. Songez à ce qu'un Tourguenieff aurait fait de cette aventure tragique, et, quand Léopold fugitif s'abrite dans l'ombre de la grande tour de Brunehaut, lisez ceci : " Elle est bien romantique, cette nuit, la vieille ruine des comtes de Vaudémont, avec ses pauvres tombes paysannes, son église, ses grands arbres et l'immense horizon sur la plaine nocturne. C'est une de ces solitudes où s'attarde aux heures de crise un héros malheureux... " Et dans une autre ruine, celle du château d'Etreval : " Jamais Walter Scott, le chantre des races opprimées, n'imagina un rendez-vous nocturne plus romantique que celui de ces vieilles pierres déchues et de ce représentant des antiques chimères. " Que vient faire ici le romantisme ? direz-vous peut-être. C'est au critique de remarquer que telle description saisissante est romantique, et que tel repas de paysans qu'évoque M. Barrès fait penser à une toile de Le Nain. (Et puis si le caractère romantique de la ruine est la première chose à laquelle puisse songer un héritier de Chateaubriand, c'est sans doute la dernière à laquelle pouvait penser Léopold). — Je ne sais. En tout cas je ne suis pas choqué. Tout art personnel implique un parti-pris. Le parti-pris de M. Barrès est cette présence littéraire, cette atmosphère littéraire, cette franchise de l'écrivain à ne pas se dissimuler, à demeurer dans son décor et parmi ses héros, à y circuler avec aisance, à nous les désigner, à tenir leur place, comme ils occupent, à d'autres moments, la sienne. Il est à lui seul le *chœur* de sa tragédie.

Cette présence active, qui, à un technicien matériel du

roman, paraît d'abord un défaut, jugeons-la seulement par ses fruits. Voyez-la qui donne à la *Colline Inspirée* tout son mouvement et son rythme, et qui, à mesure que nous avançons, se met à soulever comme une respiration authentique le sein de la montagne lorraine. Voici une impression que je soumets au jugement des bons lecteurs, et que je retirerai bien volontiers s'ils ne la confirment pas. Le prélude : *Il est des lieux où souffle l'Esprit* ne semble-t-il pas reproduire, sans y ajouter rien de bien saisissant, des motifs et des thèmes auxquels M. Barrès commence à nous habituer ? Ne donne-t-il pas une impression de déjà vu, de prévu, de gaufrier prêt pour les mains des parodistes ? En ouvrant le livre, une peur nous prend. Est-ce que M. Barrès en serait arrivé à cette heure qu'il évoquera plus tard sur Léopold : " C'est l'hiver plus en rapport avec sa défaite, avec la monotonie de son âme, avec le repliement de son génie monocorde... C'est l'âge et c'est l'heure où Victor Hugo produit *le Pape*, *l'Ane*, *la Pitié Suprême*. Personne ne tient plus les orgues, mais elles continuent de vibrer et d'emplir les voûtes. " Toute crainte ensuite, quand nous avançons, se dissipe. Les brumes incertaines d'un matin se lèvent et fondent, une pleine journée de soleil s'établit. Et quand nous avons traversé cette œuvre dense et riche, voici qu'au dernier chapitre les mêmes motifs reviennent, et qu'ils reviennent l'ayant traversée avec nous, et, comme une source, filtrés par elle. Cette fois les mots sonnent, d'un pur argent, comme l'authentique retentissement de l'âme. L'instrument qui s'essayait dans le prélude se révèle accordé par l'exercice, par le temps, par les esprits de Sion, et par le tourbillon éphémère de ces hommes qui maintenant disparaissent et ne laissent plus de voix qu'à la colline, à la prairie où ils rentrent et sont recueillis. Ainsi une voix qui se répétait et qui peut-être s'égarait, incorporée à l'œuvre s'est disciplinée, embellie, ajustée par elle.

Moins que jamais la *Colline Inspirée* nous paraît alors l'aventure personnelle des Baillard. J'évoquais tout à l'heure *Jocelyn*. Elle

est comme *Jocelyn* le chant ou l'hymne de la purification. Comme Lamartine dans l'histoire de l'abbé Dumont et dans les accents de son pays mâconnais, M. Barrès a pris dans la chronique des Baillard et dans la terre lorraine les éléments matériels nécessaires pour que montât cette musique sans poids. Ce n'est pas un hasard si les deux fois une vie de prêtre donne son apparence symbolique la mieux accordée à ce motif de l'homme désordonné qui se purifie. Dans *Jocelyn*, purification par l'amour, par la douleur, et par le sacrifice. Dans la *Colline*, l'amour trouble plus qu'il ne purifie, il se purifie en réintégrant l'ordre, en se ployant à l'ordre, qui est le nom même du sacrement sacerdotal ; mais l'ordre l'accueille comme le père de l'enfant prodigue accueille son fils : " Ce malheureux hérésiarque avait connu un enthousiasme du divin et un élan d'adoration que le meilleur croyant devait envier et désirer d'ajouter à sa foi. " Et voyez comme des deux poèmes (je ne parle pas de l'exécution du détail, seulement de l'impression laissée), l'un est classique — et c'est celui de Lamartine, — l'autre romantique — et c'est celui de M. Barrès ! Je faisais ici, naguère, la même différence entre la mort de Jean Valjean et la mort de Jean-Christophe. Jocelyn et Léopold, ces deux vivants, sont, en restant vivants, des symboles et traités comme tels. Jocelyn, dernier héros de l'épopée brisée que rêve Lamartine et qui commence à *la Chute d'un Ange*, est le symbole de l'humanité, du dieu tombé qui se souvient des cieux et qui d'un vol unanime y remonte. Il éveille en nous, comme la fin de *l'Iliade*, *Polyeucte*, ou le *Sermon sur l'Unité de l'Eglise*, ces basses profondes de l'*Homo sum*, nous fait toucher cette source de la communion humaine où l'art classique est baptisé. Mais *La Colline Inspirée*, où Léopold pour nous rentre et se fond, elle demeure le symbole d'une âme, d'une seule âme, la plus riche et la plus royale, incorporée à Sion-Vaudémont comme Chéops à sa pyramide, comme Chateaubriand au rocher du Grand-Bé ; l'âme non plus de l'homme en tant qu'homme, mais " de l'homme qui s'appelle Callias ".

ALBERT THIBAUDET.

LA POÉSIE

Nouvelles éditions : œuvres de *Rimbaud* et de *Verhaeren*. — Le Buisson Ardent, par *F. P. Alibert*. — Pages politiques des poètes français et Sub tegmine fagi, par *J. M. Bernard*. — Le poème de la pipe et de l'escargot. — Le Front aux vitres. — La Négresse blonde.

Au renouveau du lyrisme chez nous, se lie étroitement le renouveau du livre. Alors que le roman "de vente" en envahissant le marché de tant d'in-18 lourds de cinq cents pages, mal imprimés et sur d'affreux papier, menaçait de nous faire perdre le respect de la chose écrite, nos ainés immédiats et spécialement les poètes affectèrent, par réaction, de tirer leurs ouvrages à petit nombre, avec goût et raffinement. Mais d'un excès de luxe même, on ne peut leur faire reproche ; car, grâce à eux, le souci ancien des maîtres de l'imprimerie reprit bientôt force et verdeur ; le métier reconquit sa native noblesse et pour un prix modique on doit pouvoir exiger aujourd'hui des volumes décents, dignes d'être gardés, lorsque du moins l'ouvrage le mérite. Déjà, j'ai signalé *les Blés Mouvants* de Verhaeren, qui font honneur à l'éditeur Georges Crés et le recueil complet des *Poésies* de Mallarmé, paru tout récemment à la *Nouvelle Revue Française ;* le *Mercure*, aujourd'hui, s'engage dans la même voie ; il fonde une collection de poètes, et pour commencer, nous offre un Rimbaud et un copieux volume de Verhaeren... Dont acte. — Et qu'on ne dise pas que ces détails matériels n'ont de véritable intérêt que pour les

bibliophiles, qui ne sont pas forcément des lecteurs. J'ai lu Racine et Shakespeare à dix ans dans la collection à cinq sous de la Bibliothèque Nationale et faute d'une meilleure présentation, sans doute les y lirais-je encore... Mais il faut être bien neuf, bien avide, bien passionné, pour lire de tout cœur dans une vilaine brochure et le lecteur de notre siècle a besoin d'être encouragé. Du reste, nous ne faisons que suivre, tardivement, l'exemple de l'Allemagne et de l'Angleterre ; ne fût-ce qu'aux yeux de nos voisins, il est temps de reprendre quelque tenue ; la littérature n'y perdra rien.

A propos du poème en prose, j'ai indiqué, dans une précédente chronique, mon point de vue personnel sur l'art des *Illuminations*. De Rimbaud, sur la foi du titre, je faisais un " illuminé ". On m'a justement objecté que par " illumination " Rimbaud entendait proprement, précisément " enluminures " ; mieux : de ces vives images d'Epinal que le colporteur vend dans les villages pour être étalées sur le mur. J'aurais détourné le mot de son sens. — Chez Rimbaud, la capacité des mots est trop vaste, elle dépasse de trop loin les limites que lui trace le dictionnaire, pour qu'à ce mot, choisi pour titre, le poète n'ait point accordé le maximum d'extension. J'accepte le sens premier qu'on m'oppose, mais je maintiens d'autant plus le second, et je veux par surcroît que cet " enlumineur ", que cet " illuminé " ait songé à l'éclat des verres bleus et rouges, des rampes de gaz et des lanternes vénitiennes, un soir de fête nationale ; aussi bien que des visions et des images, ils sont, ces singuliers poèmes, des feux colorés dans la nuit. L'enfant de génie qui féconde Verlaine en lui apportant le tourment d'amour, le jeune démon qui dresse la torche et blasphème, ne consent pas à manier la monnaie usée du commun langage, la monnaie durement frappée du professeur de grammaire ou du poète parnassien ; il prend le mot comme un denier multiple, qui aurait cours au ciel et dans l'enfer, et à la rigueur en ce

monde ; il veut plusieurs sens en un même mot. Ne les voulût-il pas, que pour lui les voudrait son inconscience. Non, je ne prétends point réduire sa poésie au déchaînement d'un " instinct " ; on m'entend mal, si l'on entend que je fais de lui un " inculte ". Il a lu, beaucoup lu, trop lu ; il a quelque vanité littéraire ; il imite, il s'efforce, il tâche à faire mieux ; il prémédite et il corrige. Mais une volonté plus forte que la sienne le contraint à calquer son art sur ses impulsions, sur ses rêves, sur son délire ; mais son instinct, son intuition, son inconscience le mènent toujours plus avant que ne ferait son conscient effort. Lucide extraordinairement et pour son temps et pour son âge, il reste aveugle devant toute une part de ce que son génie découvre irrésistiblement. Quand il renonce à ce génie, il en méconnaît la valeur : c'est une force qui retombe, le cédant à une autre force ; un autre démon supplante l'ancien. Dans son admirable préface, Claudel le définit : " un mystique à l'état sauvage ", un mystique qui fuit son Dieu. De quelque nom que l'on désigne son angoisse, Rimbaud l'accueille comme un possédé ; elle lui dicte ses actions et ses poèmes ; ils sont plus d'elle que de lui. J'aimerais à montrer comment, à l'autre pôle de la poésie, l'angoisse de Mallarmé naît inverse et jaillit du fait littéraire dont le poète sent la vanité. Ici la littérature est un fait de vie, d'inspiration et de seconde vue ; elle ne livre pas ses procédés.

L'édition présente rassemble l'œuvre de Rimbaud dans un nouvel ordre, qui serait l'ordre chronologique absolu ; on suivra mieux ainsi l'extension de cette force. Pourtant, M. Paterne Berrichon a séparé les vers et les poèmes en prose qui constituent *les Illuminations*, et il a rejeté en appendice les toutes premières pièces que répudia vivement Rimbaud dans une lettre datée du 10 juin 1871. Sans doute, en celles-ci, l'imitation est-elle encore sensible ; mais elles marquent déjà une vigueur singulière et elles n'eussent pas été déplacées avant les *Accroupissements*, *les Poètes de sept ans* et les *Premières commu-*

nions ; si elles n'en éclairent nullement l'esprit, elles en expliquent la maîtrise. Quelques poèmes inédits, du métal dur et noué dont est construit *le Bateau ivre*, se joignent aux autres sans nous décevoir. Comme on entend, mêlée à celle de Hugo, le prolongement souterrain de la grande voix de Baudelaire dans les premières strophes des *Sœurs de charité* !

Le jeune homme dont l'œil est brillant, la peau brune,
Le beau corps de vingt ans qui devrait aller nu
Et qu'eût, le front cerclé de cuivre, sous la lune
Adoré dans la Perse un génie inconnu,

Impétueux avec des douceurs virginales
Et noires, fier de ses premiers entêtements,
Pareil aux jeunes mers, pleurs de nuits estivales,
Qui se retournent sur des lits de diamants ;

Le jeune homme devant les laideurs de ce monde
Tressaille dans son cœur, largement irrité
Et, plein d'une blessure éternelle et profonde,
Se prend à désirer sa sœur de charité...

Mais que Rimbaud ne va-t-il pas gagner à se débarrasser de cette superbe éloquence ! Les quatre lignes du *Départ* en disent plus, même que *le Bateau ivre :*

Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.

Assez eu. Rumeurs des villes. Ce soir et au soleil toujours.

Assez connu. Les arrêts de la vie. — O Rumeurs et Visions !

Départ dans l'affection et le bruit neufs.

La chose étrange ! c'est la concentration à tout prix que la libre inspiration du jeune Rimbaud nous enseigne.

Je ne dirai qu'un mot du volume de Verhaeren : il réunit en un faisceau trois de ses livres, les plus caractéristiques et peut-être les plus puissants.

Les Campagnes Hallucinées et *les Villes Tentaculaires* représentent au mieux sa manière âpre et forte, son grand lyrisme social ; *les Visages de la Vie* révèlent magnifiquement cette bonté, cette candeur profondes qui respirent pourtant sous tant de dureté. Joignez-y le *Saint Georges*, *les Villages Illusoires* et *les Heures Claires*, rien ne vous manquera pour fixer la figure d'un des plus grands poètes de ce temps. A cette époque de sa vie, toute la matière qu'il informe est encore neuve et vierge ; elle apparaît marquée de son premier embrassement ; l'idée fait corps avec l'image ; elle ne se l'annexe point par un artifice oratoire ; le même élan les pousse et les amène ensemble au jour. Après quinze ans, aussi fraîches, aussi vivaces nous retrouvons ces trois œuvres maîtresses. En elles aucune outrance, naguère encore un peu choquante, que le temps n'ait justifiée. Et je me permets en passant de demander pourquoi l'auteur en atténua quelques unes : craint-il de donner aujourd'hui le mauvais exemple, ou a-t-il pris à tâche d'échapper au reproche absurde de se montrer plus flamand que français ? De ces retouches après coup s'accommode assez mal un si rude lyrisme et il importe moins au génie d'un Verhaeren de paraître correct que de se maintenir authentique et entier.

* * *

Il peut sembler singulier que M. F. P. Alibert [1] manie tour à tour, voire en même temps, le vers classique le plus contracté et le plus libre "vers libre". C'est pour moi une preuve de sincérité et de conscience artistique, car le hasard ne le conduit pas dans son choix, mais bien l'autorité de l'inspiration et une volonté lucide : il sait ce qu'il veut dire et discerne aussitôt

[1] *Le Buisson Ardent* (Occident).

comment il devra le dire le mieux. Il y a en lui deux poètes, l'un qui ne boude pas ses plus subtiles impressions et s'abandonne volontiers à son ivresse, l'autre qui se propose pour modèles les chefs d'œuvre les plus tendus de l'art latin et tâche de donner dans notre langue un équivalent à Virgile. Ces deux moyens d'expression répondent à deux dispositions contraires de son âme, ils ne chevauchent point l'un sur l'autre, ils ne se rejoignent même pas. Ni son alexandrin ne saurait se décomposer en vers libre, tant la coupe en est peu diverse et la matière comprimée ; ni son vers libre n'emprunte au mètre régulier les éléments de sa neuve harmonie ; l'un reste résolument carré et résolument impair reste l'autre. Quel poète pourrait opposer aussi victorieusement deux esthétiques ? C'est le fait d'un rare talent et d'un libre esprit.

Bagnols de Grenade, en octobre,
Sent l'eau courante, le brouillard d'automne
La mousse et la feuille tombée.
Peupliers,
Feuilles qui tombent, ô chute de soie
A travers les branches que tu froisses
Comme d'une pluvieuse mélodie,
Peupliers de Caroline,
O colonnade élyséenne,
Evanouie en blondes quenouilles
Si transparentes et si légères
Au moindre souffle,
Qu'elles deviennent l'air lui-même
L'air bleuâtre et doré qui coule
Si chargé de langueur et de paresse,
Que les feuilles avec un frisson d'averse
Se détachent, planent et tournent
Sans se résoudre à tomber !
... *Peupliers de Caroline, peupliers...*

Même n'y a-t-il pas là un excès d'abandon et n'est-ce pas la raison secrète de l'excès de rigueur que nous constaterons ensuite ?

Toi qui pousses, buisson, par dessus le nuage
Une ode triomphante et calme de feuillage
Laisse que je dénonce, à ton seuil introduit,
L'équilibre et le nombre ardu qui te conduit
Et te dresse vainqueur dans ta gloire première.

. . . .

Peuple dépaysé qui s'exhale, ah ! roseaux
Vous penchez et tenez, de sa fuite enivrée,
A chaque pointe errante une nymphe expirée.
C'est vous qui, tout froissés d'un musical exil
Exhaussez, sur un mode équivoque et subtil,
A l'accès de l'azur ce rustique trophée
Où votre haleine s'enfle et retombe étouffée
Et me guidez d'un trait jusqu'au figuier vermeil
Qui serpente, stérile et nourri de soleil...

Remarque-t-on comme la langue elle-même diffère ? souple là, même vacillante, et ici, renforcée jusqu'à une sorte d'abstraction imagée, qui fait songer à Mallarmé. Ce ne sont pas les meilleurs vers de Moréas que me rappelle ici le talent tout latin de M. Alibert, mais *l'Après-Midi d'un Faune* avec un peu plus d'épaisseur. On peut ne pas se plaire à cette poésie opaque; elle est construite comme un temple ou comme un lourd palais et le souci plastique y surmonte sans cesse le don de la mélodie. Mais n'est-ce pas appauvrir le génie français, que de lui refuser le droit de remonter parfois à la source latine ? c'est-à-dire, non pas à la vaine verbosité dont nous accabla trop longtemps l'école dite de Toulouse, mais à cette dure et ferme maîtrise qui est précisément dans le *Buisson Ardent*. A peine y regretterai-je quelque préciosité.

... J'aime ce dur laurier qui pousse vers la gloire
Hérissé de sa feuille étincelante et noire
Une tête hautaine et l'orgueil d'être seul.
La lumière lui drape un sublime linceul
Où, consumé de flamme et frappé de silence
D'une stature droite et superbe il s'élance,
Et propose, assemblés comme sur un autel,
Ses rameaux au soleil dans un ordre immortel.

* * *

Pour illustrer le mot " Politique d'abord " que nous ne sommes pas près de cesser de combattre, M. J. M. Bernard a entrepris de réunir les meilleures *Pages politiques des poètes français.* [1] Nous n'avons jamais, quant à nous, dénié aucun droit à aucun poète : qu'il s'isole du monde ou se mêle à la foule ; qu'il pense devoir mieux servir sa langue et son pays en se vouant à une œuvre inactuelle ou en soulevant de son verbe les plus utiles passions du moment ; peu nous importe ! — à condition du moins qu'il serve avec conviction et conscience son métier et son art d'abord. La politique étant " du monde " est de son ressort comme tout le reste ; n'eut-elle suscité que le *Discours sur les misères de ce temps* et quelques-uns des plus beaux poèmes d'Hugo, que cela suffirait à réhabiliter son influence. Mais quand M. J. M. Bernard s'attache à rassembler les meilleures " pages politiques " de nos poètes, entendez bien qu'il ne s'agit pour lui que d'une certaine politique, à son gré la seule avouable, la seule susceptible de féconder l'art : la politique royaliste. Dans la louange de nos rois, nos poètes, hélas ! sont en général assez faibles. Malherbe ne s'est jamais montré plus froid, Boileau moins dru, ni Racine plus pâle, que quand ils se sont résignés à célébrer le souverain... Tant pis. Royalisme d'abord. Boileau occupe ici vingt pages, tandis que d'Aubigné, qui pense mal,

[1] Nouvelle Librairie Nationale.

n'en a que trois. On se rabat, pour faire masse sur du Bellay, Lefranc de Pompignan, Saurin... Et passé le dix-huitième siècle, quand vraiment naît le lyrisme français, ici l'Anthologie languit : si elle ne s'arrête pas, elle se traîne : que voulez-vous qu'elle fasse de ce siècle républicain ? la fibre royaliste ne vibre plus guère et Moréas lui-même se refuse à la réveiller. Il faut pourtant citer les romantiques ; la moindre décence le veut. Voyez donc le plaisant spectacle ! Notre seul grand poète politique, le seul qu'ait vraiment inspiré la gloire française, M. Bernard règle son compte en une dizaine de lignes décisives que je ne me retiens pas de citer : il est question, vous l'avez deviné, d'Hugo :

" *Dirons-nous avec Renan :* bête comme l'Himalaya ? *Mon Dieu, oui ! car ce qualificatif n'enlève rien au prodigieux talent de poète qu'il possédait.*

Et pourtant la doctrine monarchique lui avait prêté dans sa jeunesse une solide armature pour draper son lyrisme. Elle soutenait et dirigeait son enthousiasme. Dans les Odes *en effet, on sent passer plus qu'ailleurs un véritable souffle épique. Mais lorsqu'il se mit à considérer avec complaisance les nuées démocratiques, il laissa son inspiration s'éparpiller au gré des Mots ? Et qu'est-ce que le lyrisme qu'aucune force réelle ne dirige ?* "

Cet " et pourtant " vaut tout un manifeste. Ainsi, non ! le souffle épique n'est pas là où ont cru le sentir trop de lecteurs bassement démocrates, bonapartistes ou, simplement, sensibles à la poésie ; ni dans l'*Ode à la Colonne*, ni dans *Mil huit cent onze*, ni dans *Waterloo !* Il est dans *la Vendée*, il est dans *Buonaparte*, deux pauvres pièces des *Odes et Ballades*, les seules que M. J. M. Bernard daigne citer. Il est sans doute aussi dans l'*Ode sur la naissance du duc de Bordeaux* ! Voilà du beau et sain lyrisme ! que dirige une force réelle, celui-là : le respect de la monarchie légitime ! Pour retrouver ensuite le pareil, il nous faut attendre Angellier et ses *Dialogues civiques*. Un Hugo qui n'est plus royaliste n'est plus et le génie n'y peut rien faire. —

A quel degré d'aberration intellectuelle l'esprit de parti peut mener un écrivain qui fait profession de " raison française ", en voilà l'exemple bouffon.

Mais laissons là la Muse politique. M. J. M. Bernard, lorsque lui-même écrit des vers, vise moins haut. C'est un élégiaque badin selon la formule. Oh ! il se défend d'innover. N'a-t-il pas écrit quelque part que la poésie française n'avait plus désormais qu'à calquer le passé et à finir en beauté, si la chose est possible ? Je consens à le rencontrer sur le terrain qu'il a choisi. Il y aura forcément l'avantage puisqu'il me sera interdit de réclamer de lui la moindre nouveauté et la plus modeste surprise. Un pur reflet, voilà ce qu'il veut être et il n'a qu'une ambition : celle de mettre en vers corrects des idées claires : je conviens qu'il y réussit. — En acceptant cet idéal pour ce qu'il vaut, je n'hésite donc pas à reconnaître tout le talent que l'on voudra à M. J. M. Bernard. Au " mauvais maître " près, je souscris même à l'éloge que lui décerne un critique de ses amis : " Pour la première fois depuis Moréas, écrit M. Clouard, il nous est donné de lire des poèmes qui ne montrent peut-être que du talent, mais *où ne s'entend l'écho d'aucun mauvais maître*." Les mauvais maîtres, vous savez quels ils sont : tous les poètes qui comptèrent vraiment dans le dernier siècle. Pour M. Jean-Marc Bernard, en effet, c'est comme si aucun d'entre eux n'avait écrit. C'est là une qualité négative et dans la rumeur aimable et menue que font ces vers conventionnellement champêtres, de quel bon maître au moins discernons-nous l'écho ? Ni l'écho de Racine, ni de Molière, ni même de Boileau. D'Omar Kheyam, non plus, bien que M. Bernard ait aimé ses quatrains et ait tenté de les traduire ; c'est le cas de le dire, ils perdent dans ses mains leur Orient. D'Horace, direz-vous ? Rien ne rappelle ici sa danse ni la fermeté de son verbe... Aussi pourquoi chercher si loin ? M. Bernard lui-même nous le révèle : le bon maître dont se réclament les jeunes lyriques de la renais-

sance classique, c'est le rimeur de la *Guerre des Dieux* [1]. Certes, ils n'osent pas avouer avoir pris du plaisir à la lecture de cette bouffonnerie insipide, et ils mettent plutôt en avant les *Elégies* de Parny, mais elles ne me paraissent pas d'une qualité beaucoup plus rare. Dussé-je atteindre M. Bernard dans la personne de son maître, je prétends, moi, que s'il ne descend ni d'Horace, ni d'Omar Kheyam, ni de Racine, il vaut pourtant mieux que Parny. Son souffle est court, mais non pas faible ; sa langue est hésitante, mais elle n'est point plate ; et il possède un certain entrain juvénile ; enfin, il sait renouveler la morne abstraction du XVIIIe siècle, par quelques traits modernes habilement choisis : le bar et la brasserie ont remplacé le cabaret ; il ne craint pas de parler de sa pipe. Ses idées, puisque idées il y a, et qu'il s'agit d'une poésie de " raison ", sont de ces truismes épicuriens, chers aux poètes du Caveau et qui naissent sous toutes les plumes ; mais M. Bernard les énonce avec quelque désinvolture ; on sent qu'il n'en est pas tout à fait dupe ; s'il était libre de se passer d'idées, il ne s'en ferait pas faute et il rit, à part lui, des exercices scolaires qu'il exécute si magistralement :

Puisqu'on se moque de mes vers,
Moi, je veux rire des critiques !
Viens avec moi : tournons nous vers
De plus aimables bucoliques.

Couchés dans l'herbe et les yeux clos
Partons pour de lointains voyages,
En écoutant la rumeur d'eaux
Que fait le vent dans les feuillages,

Et de ce très simple horizon
De peupliers et de prairies

[1] *Revue critique des Idées et des Livres.*

Faisons une simple chanson
Pour enchanter nos rêveries.

Je sais bien que l'on a parlé à son propos d'un " renouveau de la fantaisie ". Fantaisie est un bien grand mot depuis le *Songe d'une Nuit d'été* ! C'est simplement le genre badin qui ressuscite. Je ne le méprise pas, mais je le remets à sa place ; j'accorde même qu'il y a là un signe des temps, mais je ne vois pas bien à quels espoirs il nous incite, que n'ait déjà comblés *Sub Tegmine Fagi.* [1] En une douzaine de stances admirables, Moréas épuisa son noble stoïcisme ; une douzaine, il n'en fallait pas plus ; faute d'idées, il ne pouvait ensuite que se taire. De même après ce petit livre, M. J. M. Bernard se trouve au bout de son épicurisme. S'il ne le renouvelle point par la forme, j'entends par les rythmes et les images, par tout l'apport des sens qui est la principale ressource du lyrisme, il échouera à nous intéresser. Un parti-pris de dénuement si entier n'est pas le fait d'un poète lyrique, mais d'un psychologue ou d'un moraliste. Et c'est votre faute commune, apôtres du classicisme intégral, d'emprisonner tout dans la même forme et de prétendre imposer à Olympio la déclamation d'Andromaque. Si le XVIIe siècle n'a pas eu de lyrisme, c'est que son art lui en refusait les moyens et qu'on ne disposait alors que d'un instrument d'analyse. De sa capacité lyrique, le livre estimable et correct de M. J. M. Bernard nous donne — tardivement — la juste mesure ; il marque une limite que ses émules ne dépasseront pas.

* * *

De la variété et du burlesque, j'en trouve dans la petite suite de M. Tristan Derême, le *Poème de la pipe et de l'escargot* [2] ;

[1] Edition du Temps Présent.
[2] Georges Crès.

mais lui ne se targue pas de pensée ; il laisse du champ au jeu de ses sens et à ses admirations littéraires ; il pourra grandir et mûrir, car il n'est pas parfait dès la naissance, avant d'avoir grandi, mûri. Il exagère quelquefois la cocasserie ; mais qui n'a pas de défauts, de quoi se corrigera-t-il ?

... Je crayonne ton nom sur la peau d'un tambour
au corps de garde. Où est le jour ? où est le jour ?
où tu tendis tes mains vers mes lèvres ? La pluie
battait les vitres. Dans ma mémoire éblouie
tu refleuris, bouquet de roses qui trempais
dans l'ombre et parfumais l'oubli des canapés.
Sur toi, mon souvenir est la caresse douce
d'un clair de lune sur les collines. Soir d'où ce
bonheur m'est venu ! soir rare dont je rêve en
larmes, où j'ai compris ton visage fervent
qu'atténuait déjà le charme des automnes.
J'avais un air mélancolique et des gants jaunes.

Et je n'ai nullement honte de citer le livre humoristique de M. Georges Fourest : *la Négresse blonde* ; il date un peu, mais la verve en est drue. Quelle pièce transcrire sans choquer nos lecteurs ?

Dans la brochure de M. René Bizet, le *Front aux vitres*[1], tout n'est pas encore caractéristique, mais le plus caractéristique est marqué d'une ironie neuve et le rythme a de curieux bonds :

Les bars anglais, les petits bars d'acajou clair
Et leurs hauts tabourets et leurs comptoirs chargés
De bouteilles de whisky blond, sentent la mer
Et le voyage à bord des bateaux balancés
Par le grand vent.

[1] Bibliothèque de *la Mêlée*.

On y pénètre doucement avec au cœur
Comme un secret plaisir d'abandonner la rue
Et la ville et ses lugubres rumeurs ;
Et c'est comme un départ vers la côte inconnue,
Un grand départ.

Le barman est vêtu de blanc, la fumée légère
Des courtes pipes et l'odeur des tabacs fins
Tout cela se mêle... Apportez le gin,
Barman exotique et donnez des verres,
De grand verres !

Soit, renaissance de la " fantaisie ", mais je lui veux au moins la libre allure de celle-ci ; et qu'elle sente d'abord le siècle !

HENRI GHÉON

NOTES

LA MORT, par *Maurice Maeterlinck* (Fasquelle, 3 fr. 50).

La préoccupation de la mort tient dans notre vie de moins en moins de place. Faute d'un objet précis sur quoi se fixer, notre réflexion se décourage. On se lasse vite de scruter l'inconnaissable. Malgré une doctrine abondante, et bien qu'elle fît luire les espérances et les craintes les plus concrètes, l'éloquence religieuse avait déjà fort à faire pour ramener vers la mort la pensée des fidèles. Aujourd'hui où la science médicale fait son possible pour cacher au mourant et à ses proches la perspective de la fin, nous n'y attachons presque plus notre méditation. Les espérances chrétiennes ont disparu sans ramener le sentiment païen d'un éternel équilibre. On ne fait plus de " belles morts ", ni selon l'une ni selon l'autre éthique. La résignation cède le pas à une sorte d'escamotage. Aussi est-ce le mérite du livre de M. Maeterlinck de nous ramener à une série de réflexions que nous éludons d'habitude, et de nous inviter à mettre au point des idées que nous laissions dans le vague.

Le volume devrait avoir pour titre non *La Mort*, mais *Les hypothèses sur l'au-delà.* Notre *sensibilité* en face de la mort dépend en partie de nos *idées* sur la survie ; mais ce sont deux points différents. Le livre de M. Maeterlinck ne traite que du second. C'est un examen, calme et plein de bon sens, de ce qu'un esprit moderne à la fois dégagé de traditions religieuses et soucieux de ne pas restreindre les limites de sa curiosité et de son émotion, peut s'imaginer de l'au-delà, sans se dédire de sa méthode d'esprit et sans se condamner de parti-pris à une

stérile négation. On pouvait concevoir sur la mort un livre tout différent, envisageant l'autre aspect du problème, l'aspect sentimental, un livre riche d'expérience, de passion, de douleur, écrit par un homme qui aurait connu la mort de près et qu'elle aurait, plus qu'un autre, blessé et bouleversé. Bien que subjectif, un tel essai nous eût peut-être *appris* plus de choses et eût sans doute plus fortement mis en branle notre réflexion que ne fait le traité de M. Maeterlinck. On reçoit deux ou trois fois dans sa vie le choc, la révélation de ce qu'est la mort dans son atrocité. C'est une expérience qui mûrit un homme en quelques jours, un vertige qu'il faut avoir connu et à quoi nulle intelligence ne supplée. Le livre de M. Maeterlinck ignore le vertige, non pas celui de la rêverie, mais celui de la chair qui tremble et qui souffre. L'atrocité de la mort s'y évente dans une atmosphère élyséenne. Mais dans son optimisme et sa sérénité, il contraint le lecteur à se poser quelques questions : c'est déjà beaucoup. Il l'aide aussi à dissiper quelques nuages. " Je n'ai rien ajouté à ce que l'on savait. J'ai simplement tenté de séparer ce qui peut être vrai de ce qui certainement ne l'est point ; car si l'on ignore où se trouve la vérité, on apprend néanmoins à connaître où elle ne se trouve pas. " C'est, si l'on veut, un livre de vulgarisation philosophique, écrit avec assez d'ouverture d'esprit et de loyauté pour pouvoir rendre service.

" Perpétuellement édifier des idées qui requièrent le suprême effort de nos facultés, a dit Herbert Spencer, et perpétuellement reconnaître que ces idées doivent être abandonnées comme imaginations futiles, nous montre mieux que ne ferait tout autre moyen, la grandeur de ce que nous tentons vainement de saisir. En cherchant continuellement à connaître et en étant continuellement rejetés en arrière avec la conviction de plus en plus profonde de l'impossibilité de connaître, nous entretenons vivante la conscience que c'est à la fois notre plus haute sagesse et notre plus haut devoir de regarder comme inconnaissable ce

par quoi existent toutes choses. " Ces mots résument la double tendance du livre de M. Maeterlinck : chercher sans découragement à connaître, tout en sachant qu'il ne peut y avoir de terme à nos incertitudes.

J. S.

*
* *

LA TRAGÉDIE DE RAVAILLAC, par *Jérôme* et *Jean Tharaud* (Emile Paul, 3 fr. 50).

La *Tragédie de Ravaillac*, qui paraît en même temps que la *Colline Inspirée*, participe à une " inspiration " jumelle. Elle est une étude profonde de psychologie religieuse. Dans ce livre des Tharaud plus que dans les précédents entrent des manières de constructions, d'enchaînement, de dissonances lyriques où l'on reconnaît le contact de M. Barrès. Non qu'il y ait la moindre imitation : mais simplement ces correspondances nécessaires qui font en peinture la communauté, l'harmonie et la force d'une école, d'un atelier. Jusqu'au milieu du XIXe siècle un peintre tenait à ce que l'on reconnût, dans sa peinture, à quel atelier il avait appartenu, et Léonard lui-même conserva jusque dans ses dernières œuvres les marques visibles qui révèlent la *bottega* de Verrocchio. L'orgueil maladif des gens de lettres s'est communiqué depuis aux peintres, et il y a des gens qui veulent avoir tout trouvé par un coup de génie unique, soudain, incomparable et incommunicable. Les Tharaud n'ont pas l'ambition d'avoir inventé leur métier. De là l'impression de solidité, de probité, d'exactitude, que donne chacune de leurs œuvres, et, bien mieux encore que *La Fête Arabe*, *La Tragédie de Ravaillac*.

Tragédie est exact. Le mot s'accorde à la manière dense, ramassée, épurée des Tharaud. *Ravaillac* est une tragédie, comme la *Colline Inspirée* est un drame lyrique.

Ils ont étudié la maladie du sentiment religieux chez un fanatique solitaire. Ravaillac est un chemineau désorbité

qui roule entre Angoulême et Paris et à qui la grand'route apporte des idées fixes, chez qui la marche et la fatigue enfoncent ces idées fixes, les implantent en lui rudes et sanglantes comme les grands crucifix des chemins dans le soir. Ravaillac, comme Léopold Baillard dans la seconde partie de la *Colline Inspirée*, est la victime des *Campagnes Hallucinées*. Henri IV, le brave et joyeux conquérant de son royaume, fut lui aussi, sur les routes du royaume déchiré, une sorte de chemineau héroïque, et il est le seul de nos rois qui garde sur le trône une figure tannée par l'aventure et le grand air. La destinée qui le croise rue de la Ferronnerie avec l'assassin d'Angoulême paraît venir du fond même et du cœur obscur de la France. Il y a là toute une atmosphère de fatalité que les Tharaud ont admirablement suscitée, et qui contribue à appeler sur leur œuvre son nom de *Tragédie*.

Au lointain de ce fond et de ce cœur, sous le roi barbon fou d'amour et le meurtrier hirsute fou de Dieu, ils ont placé une belle image humaine de douleur et de tendresse, la mère de Ravaillac, derrière qui, ayant arrêté sa résolution, et n'osant se confesser avec son dessein dans le cœur, François se tenait, en union d'amour avec elle, pendant qu'elle recevait le sacrement. C'est elle qui, dans la *Tragédie*, comme si elle mettait à nouveau son fils au monde, nous atteste que lui aussi, cet enfer de pensées sanglantes, est le fruit de l'amour éternel, et, plus simplement, de l'humble amour. Je voudrais que les Tharaud l'eussent suivie dans son bannissement : quelle route dut faire la famille de l'assassin, bannie pour le crime du fils, et qui devait sous peine de la hart vider en quinze jours le royaume ! Comment arrivèrent-ils vivants à la frontière ? Comment la mère se souciait-elle d'y arriver vivante ? Ils trouvèrent, paraît-il, un refuge en Franche-Comté, dans un village proche de Lons-le-Saulnier. Sans doute les Espagnols, qui avaient anobli la famille de Balthazar Gérard, l'assassin du Taciturne, accueillirent-ils favorablement les parents de celui

qui avait tué le roi relaps, et qui sait si la mère de Ravaillac ne mourut pas persuadée par eux, et par elle-même, que son fils était un saint ?

A. T.

*
* *

L'ART SOCIAL, par *Roger Marx*.

Il faut se lier d'amitié avec les choses comme avec les hommes. Le livre utile et courageux de M. Roger Marx nous le propose ou plutôt nous l'impose, avec sincérité et avec intelligence. Cette amitié doit être directe ; elle doit être fondée non pas sur le souvenir, mais sur la réalité présente et agissante.

Je sais tout le charme d'une grâce surannée. Je sais combien un bibelot séculaire évoque de joie rare et discrète. Je sais la beauté des chefs-d'œuvre et la splendeur des Ruines : Je leur préfère pourtant n'importe quoi de ce qui vit et se crée à cette heure et tout ce qui resplendit grâce à l'effort d'aujourd'hui.

Si attrayant soit-il, l'objet ancien renferme de la mort. Je n'ose l'aimer sans arrière-pensée. Il me semble que je trahis mon temps en lui refusant ma confiance et mon admiration premières.

Vous vous écriez : " Notre âge ne produit rien qui vaille. Il ne nous laisse plus une place grande comme la main où notre admiration se puisse poser. Tout y est vulgaire, brutal, dur, industrialisé, horrible, baroque. La machine a tué l'art. Les arts mineurs n'existent plus. Nous n'avons plus ni bons ouvriers, ni patrons expérimentés, ni artistes soumis et habiles. Il faut en prendre son parti : l'art créateur nous faisant défaut, nous devons de plus en plus vivre de notre tradition et lui demander un reste de splendeur. "

C'est contre ce raisonnement faux et lâche qu'à chaque page de son livre M. Roger Marx s'élève. Il prouve qu'à l'heure actuelle nous avons et des maîtres expérimentés et de bons

ouvriers. Il cite les Plumet et les Lalique et les Gallé et les Chéret et les Gaillard et les Prouvé et les Grasset et vingt autres.

Si l'art ancien nous paraît si séduisant, c'est que nous n'en avons que la sélection devant les yeux. Sélectionnez de même notre art moderne et vous n'aurez aucune peine à en constater la sûre et immortelle beauté.

Pourtant M. Roger Marx va plus loin. Il ne veut pas — et combien a-t-il raison — que notre art soit comme l'art ancien, objet de luxe et de rareté. Il veut que l'art devienne social, c'est-à-dire le bien de tous. Il veut qu'il y ait art et splendeur dans les logis d'ouvrier et les cabanes des paysans. Un verre, une tasse, une statuette, une chaise de paille, un décor de cheminée, une image à deux sous, une lampe à pétrole, tout peut devenir une joie pour les yeux. Un bel objet s'accommode, tout aussi bien qu'un objet laid, de la machine qui le fabrique, de la division du travail qui le multiplie à l'infini, de la nécessité commerciale et industrielle de notre âge. La rareté n'est pas une condition essentielle du charme et de la beauté.

L'avenir appartient à l'artiste qui aime et admire le peuple et qui tire de cet amour et de cette admiration sa force créatrice. Un don immense de sympathie lui sera nécessaire. Il faudrait, me semble-t-il, qu'il trouvât les lignes et les courbes de ses œuvres dans les gestes mêmes du travailleur. Ils sont parfois si beaux et si amples, ces gestes, qu'à les transcrire simplement et directement où aboutirait à fixer soit un galbe, soit une plastique. Quoiqu'il en soit, il importe que les idées de M. Roger Marx se répandent et soient discutées. Elles ont pour armes la nécessité ; bien plus, l'urgence. Pourquoi ne seraient-elles pas, d'ici à peu de temps, victorieuses en France, comme elles le sont déjà dans certains pays voisins. Le goût français est indispensable à l'art de demain.

EMILE VERHAEREN.

***

M. D'INDY ET LA MUSIQUE.

Enfin M. d'Indy va-t-il donc recueillir toute l'estime et toute l'admiration qu'il mérite ? La Monnaie de Bruxelles a mis à la scène *le Chant de la Cloche*, l'Opéra de Paris a monté brillamment *Fervaal* et, non seulement chez les mélomanes, mais dans le public moyen on commence à faire état de sa musique. Celui-ci vient à lui comme il est venu à Wagner. Ceux-là ont cessé de lui reprocher une parenté avec Wagner, qui était en effet plus extérieure que profonde. Si le *Chant de la Cloche* doit beaucoup aux *Maîtres Chanteurs*, notons que c'est une œuvre de jeunesse et justement une flamme juvénile y transfigure l'imitation ; ce n'est point là pastiche, mais hommage. Quant à *Fervaal*, s'il rappelle invinciblement *la Tétralogie*, la faute n'en est pas à la musique mais au livret, et il nous est réapparu, après quinze années de repos, moins dur, moins agressif dans son système thématique et moins conforme à l'esthétique de Bayreuth, que riche d'inspiration personnelle. Les procédés wagnériens qui venaient en avant à une première audition, rentrent dans l'ombre et laissent place à la musique. Chaque âge parle une certaine langue, commune à tous. M. d'Indy, comme tous ses émules, parlait alors la langue de Wagner ; nous ne lui ferons plus grief de cette langue et ce qui nous frappe maintenant, c'est l'accent propre qu'il y met. Ainsi on peut croire aujourd'hui que tous nos jeunes musiciens " debussysent " ; non, ils parlent la langue de M. Debussy, mais on discerne déjà leurs inflexions diverses. Ni la couleur arabe du rôle de Guilhen, ni l'ascension religieuse de Fervaal ne portent moins la marque de M. d'Indy, que le réveil de Brunehilde la marque de Richard Wagner et je voudrais qu'un musicien compétent en fit la preuve.

Mais si haut que l'on place l'œuvre de M. Vincent d'Indy, avec ou sans réserves, quelque chose encore la sur-

passe et qui n'admet aucune restriction : c'est son apostolat fécond, c'est le culte qu'il a voué à la musique des autres. Allez donc en vouloir à ce musicien de théoriser à l'excès sur la grande variation beethovenienne dont il fait le premier principe de toute construction sonore et d'enfermer la beauté diverse et libre du chant, dans une sorte de mathématique. Lorsque M. d'Indy conduit les maîtres, il n'est plus qu'ardeur et qu'amour ; c'est bien la partie la plus instinctive de leurs ouvrages qu'il s'efforce à faire jaillir ; et Bach, Beethoven, Wagner ne lui suffisent pas encore ; il sait aimer Rameau et nous l'impose ; il découvre Destouches et Lalande ; il ressuscite Monteverde. On se souvient de l'excellent article où, louant *Pelléas*, il le rapprochait d'*Orfeo*. Il ne s'en est pas tenu là et l'admirable exécution du *Couronnement de Poppée*, apothéose de l'art le plus nu, le plus simple, le plus direct, atteste l'étendue de sa compréhension et de son goût. Non, rien de la musique ne lui saurait être étranger et il vient à nous faire partager son enthousiasme. Notez ceci : la moindre partie de sa force il la donne à son œuvre et la plus grande est réservée à la diffusion de ce qu'il aime. En un temps de mesquinerie, de jalousie, de quant à soi, oh ! le réconfortant exemple !

J'écris ces lignes en manière d'hommage, après une audition des deux premiers *Nocturnes* de Claude Debussy. Car voici le dernier service que nous a rendus l'auteur de *Fervaal* ; c'est, en les conduisant avec une précision paradoxale, de nous en révéler la ligne et la classique proportion : nous n'en connaissions encore que le charme.

H. G.

* * *

TWELFTH NIGHT AU SAVOY THEATRE.

Une parfaite représentation dramatique est une merveille si rare, qu'il vaut la peine de traverser la Manche pour assister

au *Jour des Rois*, tel que M. Granville Barker l'a monté au Savoy Theatre de Londres. Jamais on n'a mis en scène une comédie de Shakespeare avec tant de tact, de fantaisie et de beauté. Nous avions déjà vu des décors qui ressemblaient à ceux-ci ; l'emploi de ces tentures, de ce proscenium, tout cela n'est pas de l'invention de M. Granville Barker. Il s'est librement approprié, de droite et de gauche, d'Angleterre, de France et d'Allemagne, tout ce qui pouvait servir son dessein. C'était son droit. Les inventions de mise en scène tombent aussitôt dans le domaine public, et il serait d'un scrupule absurde d'hésiter à reproduire ce qui se fait de bon où que ce soit. Il y a, dans une parfaite mise au point de ces divers éléments, plus qu'il ne faut à un directeur pour pouvoir manifester toute sa personnalité.

Le Jour des Rois est une comédie romanesque et ailée qu'il fallait avant tout maintenir dans une atmosphère de poésie. Cette histoire où des princesses se déguisent en pages, où des frères retrouvent leurs sœurs après des années d'aventures, où des ivrognes sont gaiement bernés, tandis que des seigneurs amoureux essaient de noyer leur langueur dans la musique, cet exquis mélange de tendresse, de passion et de capricieuse folie demandait à n'être pas écrasé dans un cadre trop matériel. De grands murs blancs sur lesquels la moindre note d'un costume prend un accent inattendu ; deux escaliers symétriques, également blancs, et qui permettent mille jeux de scène ; des buis taillés en pièces d'échecs ; deux bancs dorés et un dais rose : c'est tout. Si un changement de lieu est nécessaire, ce décor disparaît derrière des rideaux — non pas des rideaux qui descendent rigidement à la façon d'une formidable trappe, mais de légères draperies, peintes avec la fantaisie d'une toile de Perse et que le moindre souffle suffit à remuer. Et plus les lieux demeurent irréels, plus les sentiments des êtres charmants qui s'y meuvent prennent de réalité. Vers la fin de la pièce, quand l'imbroglio menace de provoquer des catastrophes,

comme le passage se fait aisément de la convention romanesque au tragique, et comme la farce glisse délicatement à la mélancolie !

On joue *Twelfth Night* déjà depuis deux mois peut-être. Quand on sait comment, d'habitude, au bout de dix représentations, l'interprétation se désagrège et perd toute précision, on ne saurait assez admirer la discipline qui maintient une telle troupe en haleine. Chaque geste reste à sa place et chaque acteur dans sa partie. Je ne sais si parmi ces interprètes il en est d'illustres. Je veux croire que oui, car leur mérite en serait d'autant plus grand. Mais il est évident que l'ensemble de la troupe n'est composé que d'éléments moyens, et cette expérience prouve une fois de plus à quelle perfection l'on peut atteindre, sans vedettes, rien que par l'entraînement, le soin, le goût et la subordination de tous à un plan d'ensemble.

J. S.

* * *

L'ENFER DE DANTE, traduction de *Mme Espinasse-Mongenet*, préface de *Charles Maurras* (Nouvelle Librairie Nationale).

On éprouve d'abord, en ouvrant la nouvelle traduction de Madame Espinasse-Mongenet, un sentiment de surprise. Depuis des siècles l'érudition italienne s'est épuisée à donner, par centaines, des commentaires sur la *Divine Comédie*, elle en a cherché toutes les finesses, démasqué toutes les allusions, et personne ne s'était encore trouvé pour faire passer en français un extrait commode et suffisant de ces trésors. La traduction que publie la Nouvelle Librairie Nationale comble cette lacune. Un Français honnête homme, qui n'a pas le droit d'ignorer Dante, trouve dans ce livre tout ce qui est nécessaire pour incorporer l'*Enfer* (en attendant les deux autres cantiques) à une culture saine, solide et généreuse. Madame Espinasse-Mongenet a compris qu'à ce Français il fallait présenter Dante

comme lui sont présentés la *Chanson de Roland*, *Mireille* et *Calendal :* texte et traduction juxtaposés.

La traduction paraît faite avec l'amour et la longueur de temps qui conviennent. On y reconnaît l'effort permanent, l'esprit tendu et ingénieux à trouver entre plusieurs le mot le plus juste. Quand ce mot le plus juste était lourd et terne, on l'a gardé, de préférence à un mot pittoresque et brillant. Secours fidèle et sûr pour qui lit le texte, plutôt qu'agrément pour celui qui ne lit que la traduction.

Je ne sais si ces scrupules de fidélité n'ont pas été parfois poussés trop loin. M. Maurras loue dans sa préface la version française de rendre *Duca* et *bolge* par *Duc* et *bolge*, aucun mot français ne donnant ici d'équivalent. Evidemment, au sens strict, rien ne traduit rien. Mais *Duc* ne traduit-il pas *Duca* bien plus mal encore que *Guide ?* Pour le faire cadrer avec *Duca*, n'est-il pas besoin de lui enlever une bonne partie de son sens français ? Et pourquoi alors à la page 159 *Duca* est-il traduit deux fois par *Guide* et à la page 207 par *Seigneur ?* Quant à *bolge*, maintenir en français le mot italien, c'est pour le traducteur donner sa démission. *Fosse*, *bourse* ou *bauge*, dit M. Maurras, ne le rendraient pas. Mais pourquoi pas *poche*, employé couramment par les géologues en une image qui est exactement celle de l'italien, et qui s'accorde bien à la typographie de l'*Enfer ?*

Au seuil du livre, le lecteur a, pour lui prendre la main et lui servir de *Duc*, M. Charles Maurras. La préface est un admirable morceau ; on y retrouve cette densité, cette clarté chaude, sobre, provençale, des *Trois Idées Politiques* et d'*Auguste Comte*. On en retient une très belle vision de Dante, défini par les points qui le mettent en contact avec de grands et durables sentiments. On y démêle les raisons qui ont de tout temps attiré vers lui le goût de M. Maurras : la vigueur dans la sobriété, une intensité d'âme aux côtés de laquelle on sent toujours la vigilance des raisonnables rênes qui la tirent, la

maintiennent, la disciplinent ; est-ce de l'invective dantesque, est-ce d'autres vigoureuses haines, que M. Maurras écrit : " De ce dur langage même, il ressort clairement que tout aspect brutal et tout geste grossier sont en horreur à Dante. Il ne rêve que d'une perfection intellectuelle, d'équité et de courtoisie, de paix et d'amour ; ainsi l'exige la politesse de son esprit, mais son cœur, hérissé des plus nobles scrupules et ouvert à toutes les belles voluptés, respire une âpre haine dès qu'on fait offense à ses dieux. "

On sent, en lisant ces pages, de quelle critique singulièrement originale, abstraite, idéale et sévère, nous prive la politique qui tient M. Maurras. On regrette que cette critique n'ait pas couru, en développant ses puissances, le beau risque qui était en elle, celui d'oublier dans la pureté du dogme l'humilité des faits. Dans une note de la page XIX, M. Maurras écrit : " Il est fou de prétendre que Béatrice fut mariée. " C'est pourtant l'opinion de la plupart des exégètes, appuyée, entre autres, sur des textes de la *Vita Nuova*, et sur l'existence du testament de Folco Portinari qui nous fait connaître dans la signora de Bardi sa fille Bice. La Béatrice de Dante a pris en se mariant le même nom que la fille de Monsieur le Comte de Chambord. M. Maurras délivre d'une main bien précipitée des brevets de folie.

A. T.

*
* *

LETTRES ANGLAISES : QUI A ÉCRIT *VATHEK ?*

Rappelons les faits.

Né en 1760, William Beckford, " le plus riche des fils d'Albion ", apprit le français en faisant ses autres études sous la direction d'un précepteur anglais. Puis il vécut à Genève en 1777 et 1778. Il y fréquenta des Français et des Suisses de distinction. De retour en Angleterre en 1778, il écrivit en anglais, à dix-huit ans, deux livres : *Biographical Memoirs of*

Extraordinary Painters et *Dreams, Waking Thoughts and Incidents*. Il devint l'ami du Révérend Samuel Henley, qui fut le traducteur de *Vathek*. Tous deux aimaient l'Orient des *Mille et Une Nuits*, et ce fut Henley qui donna à Beckford l'idée de composer un conte arabe.

Ce conte fut commencé le 21 janvier 1782. Ce jour-là Beckford conçut son œuvre. (Lettre à Henley, 21 janvier 1782.)[1]

Huit jours plus tard, il écrit à Henley qu'il a commencé son travail.

Le 25 avril 1782, il lui annonce que son conte " avance prodigieusement ". Même nouvelle dans une lettre du 1er mai 1782.

Le 15 mai 1782, Beckford part pour le Continent. Sa suite est princière. Il emmène son ancien précepteur, son médecin, son musicien, son peintre, etc. L'état-major de cette suite emplit trois voitures. (On voudrait savoir si elle ne comprenait pas un secrétaire français ou suisse.) Cet équipage est tel qu'à Augsbourg, on le prend pour le cortège de l'empereur d'Autriche.

Cependant Beckford continue à s'occuper de *Vathek*. En juin 1782, il écrit à Lady Hamilton qu'il lui apporte " maints contes arabes étranges ".

En août 1782, il est à Portici et écrit à Henley que les contes arabes y croissent comme des champignons. Il passe à Genève une bonne partie du mois d'octobre 1782. Il y voit assidûment ses amis les Huber. " Le vieil Huber, écrit-il, raconte des histoires, les meilleures qui se puissent imaginer, tandis que le jeune Huber dessine de la façon la plus hardie des scènes de *Vathek*. "

Le 9 novembre 1782, il est de retour en Angleterre. En janvier 1783, il écrit à Henley : " Je continue gaillardement les épisodes de *Vathek*, et dans quelques semaines, j'espère

[1] Toutes les lettres citées ici ont été publiées par M. Lewis Melville : *The Life and Letters of William Beckford*, 1910.

arriver à la conclusion de ses aventures. " Marié le 5 mai 1783, il fait son voyage de noces sur le Continent, et le 18 novembre, de Cologny près de Genève, il adresse à Henley une lettre qui nous apprend qu'il lui avait confié le manuscrit français de *Vathek* et que Henley avait offert de le traduire en anglais.

Que l'on excuse la minutie de ces détails. C'est tout ce que nous savons de la composition du texte français et ces renseignements sont trop minces pour en négliger aucun.

De l'histoire du texte anglais telle qu'elle est exposée dans le livre de M. Lewis Melville, nous retiendrons seulement les faits suivants. En mai 1784, Beckford écrit à Henley : " Avez-vous fini *Vathek* ? " Le 21 février 1785, Beckford a lu le début de la traduction de Henley. Il en est enthousiasmé.

Le 21 mars 1785, il a lu la suite de la traduction : " Vous me rendez fier de *Vathek*, écrit-il à son traducteur. Je suis ébloui au point de n'y trouver nul défaut, mais soyez sûr que je vais faire diligemment la chasse aux fautes. Je ne sais pourquoi, mais l'original à sa naissance m'a donné à peine autant de joie que votre traduction... "

Le 9 avril, Beckford a fait une revision de la traduction.

Le 23 avril 1785, il écrit qu'il a passé plusieurs jours à reviser minutieusement le travail de Henley. Le 11 juin 1785, il fait comprendre à Henley qu'il vient encore de faire une revision attentive de la traduction complète.

Ainsi les preuves abondent : plusieurs fois et minutieusement Beckford a revu la traduction de Henley telle qu'elle fut publiée en 1786.

Maintenant comparons les deux textes.

Revue avec tant de soin par l'auteur lui-même, la traduction devrait être, sinon toujours fidèle, du moins toujours exacte. Même si elle modifiait parfois les expressions de l'auteur, elle devrait rendre toujours sa pensée. Elle ne devrait pas contenir de grosses fautes. Or, elle en contient.

Dans la préface de l'édition qu'il publia en 1893, le

Dr Garnett relève quelques inexactitudes qu'il considère comme des gallicismes. Mais il y a des fautes infiniment plus graves. Il y a des contre-sens et des non-sens. En voici des exemples :

« Il tomba par terre comme s'il avait perdu le sentiment », dit le texte français (Edition Mallarmé, p. 46). [1] Le texte anglais dit : « Il tomba par terre comme un homme dépourvu de sens. » (Edition Garnett, p. 40.) [2] Ce n'est pas la même chose.

« Traiter quelqu'un de vieux poltron » (Français, p. 56) est autre chose que « traiter quelqu'un comme un vieux poltron » (Anglais, p. 48). [3]

« Du riz au lait d'amandes » (F. p. 94), c'est un plat peut-être oriental et savoureux, mais « des ris de veau cuits dans du lait d'amandes » (A. p. 46, édition Morley), [4] cela semble une monstruosité culinaire. Ce contre-sens n'existe plus dans la 3e édition revue par Beckford en 1816. Mais il figure dans la première édition faite d'après le manuscrit qu'il a tant de fois révisée. De plus, les autres contre-sens que nous signalons se retrouvent dans les éditions revues ultérieurement par Beckford, et quelques-uns sont aussi énormes.

« Un barbon d'émir qui ne sait pas vivre », (F. p. 101) est autre chose qu' « un émir à barbe grise qui ne connaît rien de la vie » (A. p. 86). [5]

Le Calife « voulut à toute force se faire des blessures », dit

[1] Pour le texte français nous renvoyons à l'édition de Mallarmé; pour le texte anglais, nous renvoyons, sauf indication contraire, à l'édition Garnett qui reproduit la 3e édition (1816), revue et corrigée par l'auteur, et en deux cas, à l'édition H. Morley (Cassell) qui reproduit la première édition anglaise. L'édition de 1816 n'est pas citée par M. Lewis Melville dans sa bibliographie.

[2] He fell on the earth like one void of sense. (p. 40.)

[3] Him, however, they treated as an old poltroon. (p. 48.)

[4] « Sweetbreads stewed in milk of almonds. » (Edition Morley, p. 96.) Cf. « rice boiled in milk of almonds », édition de 1816.

[5] A grey-bearded emir who knows nothing of life. (p. 86.)

le français ; le texte anglais assure que le Calife " voulut à toute force se cicatriser " (p. 113). [1]

Le Révérend Samuel Henley, homme d'église, connaissait mal nos poésies fugitives et n'avait pas fréquenté les caveaux et goguettes de France. Il ignorait le sens du mot : un tendron. " N'as-tu pas honte d'empoigner ce tendron ? " s'écrie la vieille sultane Carathis. (F. p. 159.) Trompé par son dictionnaire, il traduisit par : " arbre jeune et flexible". " N'as-tu pas honte d'étreindre ce jeune arbre ? " (A. p. 136.) [2] Or, malgré toutes les revisions de Beckford, la princesse Nouronihar reste et restera traitée d'arbre jeune et flexible. Beckford croit évidemment que le mot " tendron " n'a d'autre sens que celui de jeune arbre.

Henley avait confondu des arrosoirs de vermeil (F. p. 149) avec des arrosoirs " rouges " (vermeils). Or c'est seulement en 1816 que Beckford corrigera cette faute. Cependant nous avons la preuve qu'en 1785, son attention avait été attirée sur ce passage. Henley lui écrit qu'il serait bon de changer le mot " watering-pots ", employé d'abord pour rendre le mot : arrosoirs. Le mot " watering-pots " fut donc remplacé par un autre dès la première édition [3], mais l'épithète resta jusqu'à l'édition de 1816.

Voyant courir Nouronihar, le calife amoureux dit à l'eunuque Babalouk : " Fais plutôt que mes yeux se fixent sur les siens, et que je puisse respirer sa douce haleine. Avec quelle grâce et quelle légèreté elle court palpitant dans ces lieux champêtres ! " (F. p. 107.) Le texte anglais dit : " Fais plutôt que mes yeux se fixent sur les siens et que je puisse respirer sa

[1] The caliph, who was eager to cicatrise himself. (p. 80.)

[2] Art thou not ashamed to be seen grasping this limber sapling...? (p. 136.)

[3] Red water-vessels (p. 143, édition Morley) — Cf. Gilt water-vessels. (p. 128, édit. Garnett.)

douce haleine tandis qu'elle bondit palpitante à travers ces solitudes délicieuses. " (A. p. 92.) [1]

Comment respirer l'haleine d'une jeune fille qui bondit ? Ni Henley ni Beckford ne se posèrent cette question. Cependant, en examinant de près ces deux textes, on s'aperçoit que le texte français traduit par Henley différait du texte reproduit par Mallarmé. Il devait dire à peu près : " Fais plutôt que je respire sa douce haleine. — Comme elle court palpitant dans ces lieux champêtres ! " Ni Henley ni Beckford n'ont remarqué qu'il y avait un point devant le mot : comme, et que ce mot a un sens exclamatif et ne signifie pas : tandis que.

Il y a d'autres contre-sens, mais nous en avons cité un nombre suffisant pour avoir le droit de demander pourquoi il y en a tant et de si graves.

On ne peut dire que Beckford n'a pas suffisamment revu la traduction.

Nous avons cité minutieusement les révisions faites par Beckford avant la première édition. Nous avons vu, d'après ses propres lettres, que ces révisions furent multipliées et attentives. D'ailleurs, elles ne furent pas les seules. En 1816, puis en 1834, il publia des éditions corrigées. Entre les éditions anglaises de 1786 et de 1816, il y a des différences multiples et considérables. L'auteur a fait pour cette édition de 1816 un long et minutieux travail de styliste auquel rien n'aurait dû échapper. Cependant tous ces contre-sens lui ont échappé, sauf deux, et il les a laissés dans le texte *récrit* par lui.

D'autre part, on ne peut pas dire qu'il savait mal sa langue maternelle.

Allons-nous avoir à conclure qu'il savait imparfaitement le français, qu'il ne le savait pas assez pour comprendre, dans ses détails et ses finesses, le manuscrit français confié à Henley ?

[1] Contrive rather that my eyes may be fixed upon hers ; that I may respire her sweet breath as she bounds panting along these delightful wilds. (p. 92.)

La réponse à cette question dépend de l'importance que l'on attachera aux contre-sens signalés plus haut.

Si on les considère comme des vétilles et de simples étourderies, notre travail intéressera seulement ceux qui n'aiment pas admirer des contre-sens, même dans une œuvre célèbre.

Si, au contraire, on les juge assez graves pour admettre qu'ils n'auraient pas dû échapper à toutes les révisions faites par Beckford, il faudra bien conclure que Beckford n'est pas l'auteur ou n'est pas l'unique auteur d'un texte français qu'il comprenait mal.

On a la preuve que le manuscrit français fut corrigé au moins une fois par un lettré de langue française. Le Dr Garnett cite ce témoignage d'un M. Chavannes : « A la demande de M. Beckford, je me suis chargé de corriger son manuscrit et de le faire imprimer à Lausanne. » Le Dr Garnett prouve ensuite que les corrections de M. Chavannes furent insignifiantes puisque le texte français de Lausanne diffère très peu du texte traduit par Henley trois ans auparavant.

C'est vrai, mais si l'on admet que Beckford ne comprenait pas lui-même tous les détails du manuscrit français et n'avait pu par conséquent le rédiger sans aide, il faut admettre aussi que la révision de Lausanne fut précédée de corrections autrement importantes. Il y aurait eu, non seulement échenillage des anglicismes, mais collaboration effective.

Dans ce cas, il y aurait à expliquer pourquoi Beckford n'en a jamais parlé, à essayer de deviner quel fut ce collaborateur inconnu.

Beckford a toujours assuré que le texte français était son œuvre. Il aurait donc menti ?

On pourrait dire, après tout, qu'au moins une fois dans sa vie Beckford altéra la vérité, quand, en 1835, il disait à l'un de ses premiers biographes, Cyrus Redding : « J'écrivis *Vathek* à l'âge de vingt-deux ans. Je l'écrivis en français en une seule séance de travail. Il m'en coûta trois jours et deux nuits de dur

labeur. " Cela n'était pas vrai. La publication de sa correspondance l'a prouvé.

Mais il n'est pas nécessaire de supposer que Beckford a menti sciemment en se donnant comme l'auteur du texte français de *Vathek*.

D'après les documents mêmes que nous avons cités, il est hors de doute que Beckford est l'auteur de *Vathek* en ce sens qu'il en eut l'idée, qu'il la développa, qu'il en fit une œuvre. C'est lui le créateur. Tout le fond de l'œuvre lui appartient. De plus, en ce qui concerne la forme, le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle présente sans conteste une ressemblance profonde avec le style de mainte lettre publiée par M. Lewis Melville.

L'idée trouvée, il rédigea son œuvre en français, tant bien que mal. Après des années de séjour sur le Continent, un tel travail ne pouvait être au-dessus de ses forces.

Il considérait donc, et il en avait le droit, que cette œuvre était bien à lui.

Mais, rappelons-nous qu'il poursuivait son travail en voyageant, nous l'avons vu, avec une suite d'empereur.

Nous croirions donc volontiers que, dans cette suite, il y avait un lettré français ou suisse qui servait de secrétaire à Beckford et qui n'eut pas seulement un rôle de scribe.

En 1818, le poète Thomas Moore, célèbre mais pressé d'argent, faillit devenir le secrétaire appointé de Beckford. Il ne serait donc pas surprenant que, dès 1782 et pendant quelques années, le nabab de Fonthill ait eu un secrétaire français à ses gages et l'ait employé au travail qu'il poursuivait avec passion. [1]

[1] D'après les dates citées au début, on pourrait aussi supposer que Beckford profita de son séjour à Genève en octobre 1782 pour faire corriger son manuscrit, par exemple, par ses amis les Huber.

Mais nous préférons l'hypothèse d'un secrétaire appointé que les faits semblent mieux justifier.

S'il en fut ainsi, Beckford fut heureux dans son choix. Son secrétaire fut un homme de grand talent.

Le style du texte français de *Vathek* est en effet si neuf, si audacieux qu' " il annonce Chateaubriand " selon le mot de Mallarmé. C'est un fait bien curieux, car en écrivant dans une langue étrangère, on imite, on fait des pastiches qui peuvent être heureux, mais d'ordinaire on ne crée pas sa langue.

Si le secrétaire français de Beckford fut un homme de lettres inconnu, il paraîtra un peu moins surprenant que le texte français de *Vathek* soit écrit dans une langue de novateur.

Au contraire, le style de la traduction anglaise est bien plus traditionel et timide que le texte français. Henley avait dû être surpris et choqué par ce qu'il y avait de hardi et de neuf dans la rédaction française. Il y mit bon ordre, mais Beckford n'aurait pas dû le laisser faire. S'il avait été vraiment l'auteur du texte français, il aurait vu clairement ce qu'il avait voulu faire et ce qu'il avait fait, et il aurait corrigé les mots vagues et les périphrases parfois ridicules qui, dans l'anglais, remplacent à chaque instant les termes précis, colorés et vifs du livre français.

Il ne l'a pas pas fait dans ses révisions de 1785, mais, chose à noter, il l'a fait très souvent dans sa révision de 1816. Les exemples abondent. L'un deux est amusant. " N'es-tu pas content, dit *Vathek*, d'avoir rendu un prince agile et dispos semblable à une outre (F. p. 27) ? " Dans l'édition anglaise de 1786, l'outre est devenue " un de ces barils de cuir que les Arabes-Bédouins transportent sur leurs chameaux quand ils traversent les déserts ". Dans le texte anglais de 1816, l'outre redevient presque une outre (a water-budget) et il n'est plus question des déserts, des chameaux et des Arabes-Bédouins. Serait-ce que, dans l'intervalle, Beckford était devenu capable de mieux comprendre le caractère d'un style auquel il était encore insensible en 1785 ? Ce serait donc un fait de plus pour justifier l'hypothèse d'une collaboration.

Cette hypothèse expliquerait peut-être autre chose encore. Pourquoi Henley n'a-t-il jamais pu voir les épisodes qui devaient compléter le texte ? Dans la correspondance de Beckford, la dernière allusion au travail qu'il consacrait à ces épisodes est du 21 mars 1785. En écrivant à Henley qu'il était ébloui au point de ne pouvoir trouver de fautes dans la traduction, il ajoutait qu'il venait de donner la dernière main à quelques épisodes et de trouver l'idée d'un nouvel épisode. Le 22 juin 1785, il écrit à Henley qu'il ne peut lui envoyer les épisodes parce qu'il n'en a qu'un seul exemplaire. (Cette même raison ne l'avait pas empêché de lui confier *Vathek*.) Le 9 février 1786, il demande encore onze mois ou un an pour terminer l'ouvrage. Le 1er août 1786, après la perte de sa jeune femme, morte en couches, il écrit que son deuil l'a plongé dans un tel abattement qu'il ne pourra achever son travail.

A cette date, Henley avait renoncé à voir jamais les épisodes et il avait déjà donné sa traduction aux imprimeurs.

Pourquoi Beckford avait-il mené si lentement ce travail des épisodes ?

Pourquoi ne les publia-t-il pas dans l'édition française publiée par lui en 1815 ou dans l'édition anglaise publiée par lui en 1816, alors qu'il acceptait de les publier dans l'édition anglaise de 1834 si l'éditeur les lui payait assez cher ?

En d'autres termes, pourquoi la composition des épisodes semble-t-elle avoir été interrompue brusquement un peu après le 21 mars 1785, et n'avoir été reprise, qu'après 1816 ?

Serait-ce parce que, peu après le 21 mars 1785, Beckford fut brusquement privé des services d'un secrétaire qui était en réalité un collaborateur indispensable ?

La chose semble possible, surtout si l'on considère que le fragment de la traduction de Henley revue par Beckford avant le 21 mars 1785 ne contient aucun des contre-sens que nous avons signalés. Ces contre-sens commencent à la page 40 de l'édition Garnett, et se trouvent dans la partie de la traduction

revue par Beckford après le 21 mars 1785, date où il semble aussi avoir interrompu la composition des épisodes.

La brusque disparition du secrétaire que nous lui supposons expliquerait peut-être tout cela.

Elle expliquerait aussi que Beckford, après avoir composé son livre avec tant d'ardeur, ait montré ensuite tant de répugnance à le publier.

On a expliqué autrement cette répugnance : victime de calomnies infâmes, Beckford n'aurait pas voulu leur fournir un aliment nouveau en publiant un livre étrange, parfois très libre et plein de poétique folie.

C'est possible, mais il est possible aussi que Beckford attendît simplement d'avoir retrouvé le collaborateur nécessaire et ne l'ait remplacé qu'après 1816 ?

Dans ce cas, ses délais auraient eu une raison qu'il ne pouvait avouer à Henley et que Henley ne pouvait deviner.

Tous les biographes de Beckford ont été très durs pour Henley.

Cependant, si l'on regarde les choses autrement qu'on ne l'a fait, il ne semble pas que tout soit bien clair dans l'attitude de Beckford à l'égard de son traducteur. Le départ ou le décès d'un secrétaire de Beckford et le désarroi qui en résulta expliqueraient peut-être cette attitude.

Quoiqu'il en soit, ce n'est qu'une hypothèse, et d'après les documents que nous connaissons, nous ne pouvons résoudre le problème.

Du moins, il a paru intéressant d'essayer de montrer que ce problème existe et que l'on pouvait peut-être poser quelques-uns de ses termes.

La publication récente des épisodes retrouvés par M. Lewis Melville éclairera sans doute quelques points obscurs.

Qu'est devenu le texte anglais des épisodes que Beckford, de 1823 à 1834 proposa à divers éditeurs en leur tenant la dragée si haute que l'affaire ne se fit pas ! Comment se fait-il que ce texte semble avoir disparu ? A-t-il seulement jamais existé ?

Il sera indispensable aussi de comparer de très près le texte français de *Vathek* et la partie des épisodes qui fut rédigée après le 21 mars 1785 et vraisemblablement après 1816.

Dans la langue et le style des deux textes, il y a peut-être une différence assez nette pour que la longue interruption du travail ne suffise pas à l'expliquer et pour que l'on y trouve un argument nouveau.

Il est bien évident que les doutes exprimés ici ne retirent rien à l'œuvre elle-même. Mais justement parce qu'il s'agit d'une œuvre étrange et riche, il est intéressant de chercher à savoir comment elle fut composée.

Quant à l'auteur lui-même, par ses vrais admirateurs, par ceux qui estiment que sa vie fut chose aussi artistique et rare que son œuvre, il ne sera pas jugé d'après la commune règle. A la lumière des témoignages contemporains et des apologies des biographes, Beckford apparaît parfois comme un Des Esseintes venu étrangement avant l'heure dans un monde de rustres titrés qui sentaient à la fois le vin et l'écurie.

Si vraiment il profita sans le dire du travail de collaborateurs obscurs, il le fit peut-être inconsciemment, avec le dédain superbe d'un riche pour le labeur qu'il a payé, mais il est possible aussi que cette supercherie l'ait en secret amusé pendant plus de soixante ans. Il aurait ainsi mis dans sa vie un peu de cet humour qui fait le prix de *Vathek*. Il y vit peut-être une revanche de l'isolement où, autant par nécessité que par goût, il se réfugia si longtemps dans le somptueux mystère de Fonthill.

LUCIEN LAVAULT.

*
* *

EDGAR POE, par *Emile Lauvrière* (Paris, Bloud et Cie, 1911. Collection des grands écrivains étrangers, 2 fr. 50).

Ce livre (extrait d'un livre plus long mais de même portée)

contient une biographie d'Edgar Allan Poe faite d'après les ouvrages anglais et américains les meilleurs qui aient paru sur ce sujet ; et son principal mérite est de nous faire deviner, çà et là, l'Edgar Poe que l'on devine à travers ces ouvrages, dans lesquels déjà l'intuition fait défaut.

A côté de cette adaptation, l'auteur a développé une thèse pathologique tendant à démontrer : d'abord, que Poe était atteint de dipsomanie dûe à de la dégénérescence, le tout aboutissant à une " folie circulaire " ; et, ensuite, que le génie de Poe est le produit de cet état morbide.

La première partie de la démonstration échappe à notre compétence : nous n'avons qu'à nous incliner. Pourtant, il y a là des raisonnements qui, en tant que raisonnements, nous paraissent faux. Si Edgar Poe change de résidence, il devient aussitôt, pour l'auteur, un " vagabond " (au sens où la psycho-pathologie emploie ce mot). Quelques vers ou lignes de Poe font-elles l'éloge de la musique, imperturbablement l'auteur écrit : " le mélomane... " Ainsi dans tous les actes de son sujet M. Lauvrière voit le signe d'un état morbide. C'est un parti-pris ; c'est une idée fixe. Et qu'il serait donc facile de " démontrer ", par le même procédé, que le propre ouvrage de M. Lauvrière sur Poe est un document pathologique !

Dans sa seconde partie, la démonstration aboutit à un échec évident. L'auteur conclut ainsi : " Le génie, c'est ici la maladie ; la force de Poe, c'est son mal. " Mais il ne l'a pas prouvé. Il a juxtaposé les deux faits : folie et génie ; mais il n'a pas montré de relations de dépendance entre eux. Il faudrait reprendre un à un les arguments sur lesquels il s'appuie, et en dénoncer l'infirmité. Mais quelques exemples d'erreur et d'incompréhension suffiront à illustrer ce que j'avance :

En tête de son premier recueil de vers, E. A. Poe avait placé cette épigraphe tirée de Cowper : " Les jeunes têtes en leur folie, les jeunes cœurs en leur ardeur, donnent à l'âge mûr des fautes à réparer. " M. Lauvrière n'a pas vu que cela est une

allusion aux poèmes, présentés ainsi modestement au lecteur. Résolu à trouver partout une " folie consciente ", il y voit quelque chose qui n'y est pas, et il demande : " N'y a-t-il pas là du remords, de l'inquiétude, un aveu ? " (p. 25.)

Passant à l'étude des contes, M. Lauvrière croit y découvrir un personnage, et ce personnage, dit-il, c'est Poe lui-même. Or il est évident qu'il n'y a pas un seul personnage dans les contes, mais qu'il y a bien un " sujet " sur lequel agissent les forces mises en œuvre par le conteur ; et ce " sujet " c'est le héros romantique réduit à la plus simple expression, c'est une abstraction, un signe conventionnel. Il n'a pas de personnalité.

Enfin lorsque des poésies de Poe sont citées pour prouver sa folie, elles prouvent au contraire une parfaite santé intellectuelle, une raison clairvoyante, une mesure d'une justesse remarquable, une pleine possession de tous les moyens de l'art lyrique, et, ce qui est l'opposé de l'aliénation mentale, cette vaste sympathie, cette intuition du génie qui pénètre dans le tréfond de l'âme humaine. On a recueilli, dans divers asiles d'aliénés, des poésies composées par des fous (le *Mercure de France* en a publié). Sans exception, ce sont de plats exercices de prosodie, pleins de réminiscences, des poèmes patriotiques ou moraux du genre de ceux que publient les revues pour les familles et les bulletins paroissiaux. Rien de commun avec *Ulalume* ou *Annabel Lee*.

Entre son admiration pour l'œuvre de Poe et sa compassion pour le " pauvre visionnaire ", l'auteur arrive à se contredire d'une façon vraiment amusante : *Rare artiste... Pauvre détraqué... Contes malsains... L'œuvre immortelle qui s'appelle le* Chat Noir... *Originalité suspecte... Art dangereux...* Le Corbeau *a incontestablement enrichi notre humanité*, etc...

Ces contradictions aboutissent à la contradiction fondamentale du livre : " L'originalité poétique de Poe, c'est son mal, " et rejoignent l'erreur populaire qui veut que " le génie soit

proche parent de la folie ". (Le vers de Dryden, *Great wits* etc. n'a du reste pas le sens qu'on lui prête d'ordinaire.)

Et c'est la grande erreur que certains pionniers fantaisistes de la psychopathologie avaient commise : une généralisation imprudente et injustifiable. Les formules mêmes qui en sont sorties portent la marque de l'erreur : dégénérés *supérieurs*, génies *morbides*. Le cas d'Edgar Poe est justement le plus probant qu'on puisse fournir en faveur de la thèse contraire à celle que soutient l'auteur. Toute l'œuvre de Poe est un exemple étonnant de logique, de lucidité, de pondération, de culture personnelle. La dipsomanie de Poe est indéniable, et il n'est pas douteux que, pendant les longues périodes où il la tint en échec, il ne l'ait exploitée comme matière artistique ; mais il eût exploité de même toute autre maladie dont il eût été atteint. Le génie est le fait premier, la maladie est un accident. Et si vraiment Poe eut une lésion du cerveau, cela prouverait, ou bien que la santé de l'esprit est indépendante de la santé du cerveau, ou bien que certaines facultés sont localisées dans certaines parties du cerveau.

M. Lauvrière n'a fait qu'appliquer à Edgar Poe des conclusions déjà formulées ailleurs par des savants influencés de littérature romantique, dupes de la littérature romantique, et dont les méthodes peu scientifiques ont été vite abandonnées ou complétement renouvelées. En tous cas, les critiques littéraires n'accueillent plus qu'avec une extrême prudence les données de la psychopathologie. Déjà Emilio Bertana rejetait certaines généralisations douteuses concernant l'hérédité. Enfin Benedetto Croce est venu donner à la critique littéraire la possibilité de s'instituer sur des bases scientifiques sérieuses : il lui a désigné son véritable objet.

Une étude faite d'après ces notions pourrait donner de bons résultats, surtout pour une œuvre aussi autonome que celle de Poe. Mais M. Lauvrière, préoccupé de faire entrer son sujet dans ses théories préconçues, s'est tenu à la lettre de son auteur

à l'aspect extérieur des poésies, des contes et de la critique, à cette solide structure qui a si bien servi l'œuvre d'Edgar Poe auprès du grand public (voyez ses prolongements populaires : le roman fantastique des magazines illustrés et le roman policier). Il n'a pas poussé plus loin ses recherches. Il semble même qu'il ait ignoré qu'il y a quelque chose au-delà de cet aspect, le principal, l'esprit de l'œuvre, le " message " qu'elle contient, les raisons intimes de sa grandeur, de son originalité et de sa perpétuité.

V. L.

*
* *

CORRESPONDANCE DE CARLYLE ET D'EMERSON. Traduction de *E. L. Lepointe* (A. Colin).

Même ceux qui n'aiment tout-à-fait ni Carlyle ni Emerson s'attacheront à leur correspondance. Les paroles que durant un demi-siècle ils échangèrent de l'un à l'autre continent éveillent des résonnances profondes. Dans leurs lettres ils est quelque chose qui dépasse leurs œuvres, quelque chose de plus grand qu'eux-mêmes : leur amitié.

C'est Gœthe qui les relia l'un à l'autre d'une religion véritable. Il vint un jour prendre place entre eux — " Prophete rechts, Prophete links, das Weltkind in der Mitte " — et ne cessa d'y demeurer. Dans " cette scandaleuse génération épicurienne et sceptique de 1835 ", où Carlyle doutait qu'il fût encore possible à l'homme d'être un homme, tous deux, l'inspiré du nouveau monde comme le " philosophe des vêtements ", découvrirent en Gœthe l'homme qu'ils cherchaient sous la défroque contemporaine. Ils connurent en lui le " chrétien " comme ils l'avaient connu l'un en l'autre, et le doux, le pur Emerson, après s'être longtemps récrié devant les diableries de Gœthe, dut enfin admettre que " ce génie cajolé, reconnu, couronné ", que ce " Gœthe homme du monde à la mine riante, cachait en lui une douleur prophétique aussi

profonde que celle de Dante ". C'est en se tournant ensemble vers le divin qu'Emerson et Carlyle connurent les joies d'une amitié dont la réserve n'excluait point l'intimité, et dont l'élévation par delà les effusions et les familiarités ordinaires tenait moins à leur confession qu'à la gravité de leur tempérament et à cette naturelle religiosité qui fait accomplir toute chose avec religion plutôt que par religion.

On peut toutefois se demander dans quelle mesure se livrèrent l'une à l'autre ces deux âmes dont l'une, bouillonnante et tourmentée, enfantait perpétuellement dans le chaos son monde propre ; dont l'autre tendait à s'oublier et pour ainsi dire à se dissoudre dans l'univers, dans " cette nature universelle qui abolit tous les rangs, tous les maux, toutes les individualités, et dont la tragédie individuelle n'est séparée que par une bien mince cloison " ? Certes Emerson, appliqué à " conserver une sphéricité assez parfaite pour recevoir de n'importe quel point de la concavité céleste le rayon qui lui était destiné ", témoigna pour les besoins de Carlyle d'une affectueuse et délicate intelligence. On ne sait ce qu'il faut le plus admirer chez lui : cette sollicitude qui le faisait s'arracher à son jardin et à ses contemplations pour parler chiffres avec les libraires, éditer, lancer Carlyle en Amérique et lui procurer le pain nécessaire — ou cette attentive amitié qui inlassablement écoutait les plaintes de l'ami, se retenant elle-même de parler. Pour que lui échappât un cri il fallait à Emerson la mort du petit garçon " aux yeux doux comme deux sources bleues, profondes " dans lesquels il se plaisait à plonger son regard fatigué : " Il y a quelques semaines je me croyais un homme très riche et maintenant je suis le plus pauvre de tous. Vous ne pouvez savoir combien de moi peut emporter avec lui un enfant si jeune. Il ne vous est pas possible de sympathiser avec moi... "

Peut-être n'était-il pas possible à Carlyle, et Emerson le savait, de sympathiser activement avec qui que ce fût. Mal fait pour se pencher sur le cœur d'un autre, c'est surtout d'être aimé qu'il avait besoin. Il lui fallait autour de lui des amitiés, de la chaleur, des tendresses dévouées et toujours prêtes, comme celle d'Emerson, comme celle de Jane Welsh, volontairement effacée et renonçant à écrire (c'est d'elle qu'au début de leur union on attendait une carrière littéraire) pour pétrir le pain du grand homme. Carlyle ne s'en plut pas moins à dire sa solitude jusqu'au jour où sa femme, morte en laissant un journal qui trahissait sa détresse intime, et Emerson lui-même se taisant, il connut la douleur d'être véritablement seul. Le monde et les hommes qui lui avaient fait dire un jour : " Il n'est donc plus ici de langage articulé, " ne l'intéressaient guère. Il n'y entendait que caquetage et criailleries. Volontiers il eût dit à ceux qu'il rencontrait : " Frère, tu n'es sûrement pas haïssable ; mais hélas tu es terriblement ennuyeux et peu instructif. Passe ton chemin avec ma bénédiction. " En proie à son démon il demeurait sourd à toute voix. Son œuvre l'occupait, le prenait tout entier : " une tunique de Nessus, disait-il lui-même, dont la brûlure vous rendrait fou... autour de moi, en moi, continuellement c'est un heurt et une chute d'épaves et de fatras de toutes sortes ; mais je n'ai point d'oreilles pour ce qui se brise et qui croît, pour le chaos et l'ordre, pour le monde qui m'entoure. "

On ne cesse en lisant ses lettres de songer à ce portrait qui le montre hérissé, contracté, ravagé par les passions intellectuelles, avec des yeux où il y a plus de flamme que de lumière, et, tourné vers le dedans, ce regard où Emerson apercevait " la force exécutive qui a donné à la pensée une autorité mondiale ". Cette force exécutive précisément manquait à Emerson perdu dans son rêve éthéré. " Il faut que toutes choses se condensent, prennent forme et corps, si elles veulent ma sympathie ", lui écrivait Carlyle. Et dans une autre lettre :

“ Vous nous dites que l’âme de l’homme est grande : montrez-nous la grande âme d’un homme en une œuvre qui la symbolise. Il me tarde de voir quelque chose concrète, quelque événement, vie d’homme, forêt américaine ou fragment de création, peinte par Emerson, remplie de la vie d’Emerson et projetée hors de lui pour vivre désormais de sa vie propre ”.

Mais l’ambition d’Emerson se bornait au fidèle reportage, “ quand bien même je ne découvrirais qu’un fait nouveau par an ”, écrivait-il dans son journal. Sachant voir, écouter, il lui manquait “ la mémoire et l’imagination pour gagner l’oreille des gens raisonnables ”. Sa tâche était d’absorber la vie universelle, celle de Carlyle de l’imaginer.

Ainsi deux artistes incomplets, deux penseurs à qui il manqua, en somme, le génie total. Leur œuvre en souffre. Les généralisations dont part Carlyle et dont s’autorise Nietzsche pour dénier aux Anglo-Saxons toute aptitude philosophique, celles auxquelles aboutit Emerson et qui parfois témoignent de son génie poétique plus que de sa puissance spéculative, ont pu sembler médiocres. La qualité de leur âme ne l’est point. Comme il arrive souvent chez les races du Nord où il n’est ni art ni spéculation, ni esthétique ni métaphysique, qui n’aboutisse à des conclusions d’ordre éthique, leur pensée se résout en une philosophie de l’existence, aussi bien chez Emerson, cœur toujours allègre, et sain comme le matin, que chez Carlyle, qu’un assemblage grognon de chagrin et de dyspepsie n’empêchait point d’écrire : “ Je me sens solitaire, triste, malade, non malheureux. En général la Mort me paraît belle, douce et grande, mais la Vie elle aussi me paraît belle, grande et divine, dût-elle ne plus offrir aucune joie.”

Il ne nous déplaît point que la correspondance, où cette sagesse trouve sa plus belle expression, où la sensibilité de deux hommes, et non de deux auteurs, se livre en raccourcis puissants, passe pour leur monument le plus durable. Il nous faut remer-

cier M. E. L. Lepointe qui, on le sent, a vécu longuement dans l'intimité des deux écrivains et épousé leur pensée au point d'en faire passer dans notre langue les plus subtiles nuances.

F. B.

*
* *

LETTRES ALLEMANDES : LETTRES CHOISIES DE GŒTHE, 1765-1832, traduites par *Mlle A. Fanta* (Hachette).

" Den Teufel spürt das Völkchen nie ". L'idéalisme doucereux convient mal en parlant d'un *homme*, qui connut l'erreur sans la redouter, et l'aima pour les luttes fécondes dont elle donne l'occasion aux âmes viriles : " En examinant avec sévérité ma propre vie comme homme et comme artiste, et en étudiant celle des autres, j'ai trouvé souvent que la voie qu'on qualifiait avec raison d'erronée se trouvait n'être qu'un détour menant au but. Revenir d'une erreur c'est toujours faire un grand pas et l'on comprend comment un psychologue peut préférer un pécheur repentant à quatre-vingt-dix neuf justes. Il arrive même souvent qu'on marche sciemment dans une direction fausse comme le passeur qui lutte contre le courant alors qu'il vise l'autre rive. "

Mais eux " qui ne brisent point de lanternes, et non plus n'en allument pas ", s'évertuent à prouver comme il fut bon, de leur fade bonté. Ils l'émasculent. Ils se donnent le ridicule d'absoudre Gœthe de ses erreurs : un bon point pour avoir " renoncé " à Annette Schönkopf ; pour avoir rompu avec Mme de Stein, malgré les colères de " cette Didon abandonnée " ; pour n'être pas demeuré " en dehors de la loi ", pour avoir régularisé son union de conscience avec " sa chère petite femme " — " appellation touchante " ! s'écrie M. Arthur Chuquet — qu' " après le mariage " de 1806 il cite en toute

occasion, dont il " ose parler à Reinhard, au prince de Gotha et à ses nobles amis de Karlsbad " ; qu'il impose aux pimbèches de Weimar, malgré leurs clabauderies...

Quand le grand chêne vivait et que la tourmente faisait craquer ses branches, épiant sa chute, ils se tenaient à l'écart, de peur d'être aplatis. Aujourd'hui que sa masse est arrêtée en des formes hiératiques, ils accourent. Comme des cirons ils se sont installés entre l'écorce et l'aubier. Ils ont creusé leurs petits nids jusque dans les loupes du bois, dont ils admirent la particulière densité. Ils ne songent pas un instant que cette densité eût été impossible ailleurs qu'à ces endroits même, cicatrices de blessures profondes, dont triompha une nature où rien n'était médiocre.

Leur Gœthe est celui qui en 1779 écrivait à sa mère : " J'ai tout ce qu'on peut souhaiter, une vie où chaque jour j'exerce mes forces, où je me sens grandir chaque jour. Et cette fois je reviens sain de corps, avec un cœur que rien n'agite, un esprit que rien ne trouble, une énergie sans obscures velléités ; je reviens comme un être aimé de Dieu. J'ai dépassé la moitié d'une vie humaine ; j'ai puisé dans les maux du passé plus d'un bon enseignement pour l'avenir ; j'ai su armer mon âme contre les souffrances qui me sont réservées... "

Ils l'ont pris au mot : l'équilibre parfait, la santé, la bonté, et pour sanction le bonheur, comme dans les manuels de morale. Gœthe ou l'art d'être heureux. Ils n'ont pas senti la souffrance qui ne cesse de vibrer sous le masque olympien, et que cet équilibre, chaque jour rompu, est chaque jour à refaire: " Je suis victime de mon destin ; je souffre là où d'autres jouissent, je jouis là où d'autres souffrent. J'ai enduré des maux intolérables... Quand tu vois une masse de fer en fusion dans le feu, tu ne te doutes pas de toute la gangue qu'elle contient. Les scories ne se révèlent que lorsque la masse est placée sous le grand marteau. Alors tout le rebut que le feu même n'avait pu éliminer se sépare et s'en va sous forme de gouttelettes ou

de poussières incandescentes et ce qui reste sous l'outil de l'ouvrier, c'est le métal pur.

Il me semble qu'il ait fallu un marteau aussi formidable pour me débarrasser de toute la gangue de ma nature et pour éprouver la pureté de mon cœur.

Et que d'impuretés, hélas ! s'y cachent encore " (Lettre du 17 novembre 1782 à Jacobi).

Aussi contient-on mal son impatience en lisant l'introduction de M. Arthur Chuquet aux Lettres de Gœthe. C'est une heureuse surprise de découvrir ensuite que le choix de Mlle Fanta ne répond point à cette préface aux familles et méritait mieux. Il ne nous révèle point un visage nouveau de Gœthe — ce n'était d'ailleurs point le souci de la traductrice — mais choix et version témoignent d'un goût personnel, d'une intelligente amitié et d'une délicatesse trop sage pour trahir Gœthe. Ces 245 lettres — une faible partie de la correspondance — ont une importance essentielle : elles sont à lire et à méditer.

F. B.

*
* *

En 1905 un congrès s'était tenu à Liége, à la suite duquel fut fondée, sous les auspices de M. Maurice Wilmotte, la *Fédération internationale pour l'extension et la culture de la langue française.*

Un nouveau congrès devant se tenir à Gand pendant l'Exposition Uuiverselle, un comité de patronage s'est fondé à Paris, parmi les membres duquel nous relevons les noms de MM. Henri de Régnier (président), Paul Adam, J. H. Rosny aîné, A. Lichtenberger, G. Vallette, directeur du *Mercure de France*, Fernand Gregh, Julien Ochsé (secrétaire) etc.

LE GÉRANT : ANDRÉ RUYTERS.

Imp. SAINTE CATHERINE, Quai St-Pierre, 12, Bruges (Belgique)

Editions de la Nouvelle Revue Française

35 & 37, rue Madame, PARIS (VIe)

VIENNENT DE PARAÎTRE :

Volume in-4° couronne à 10 fr.

PAUL CLAUDEL

Cette Heure qui est entre le Printemps et l'Eté

CANTATE A TROIS VOIX

La nouvelle œuvre lyrique de Paul Claudel ne ressemble ni aux *Muses*, ni aux *Cinq Grandes Odes*, ni aux *Hymnes*. Elle est animée tout entière d'un rythme complexe, qui est le transport alternatif de l'action de grâces et le va-et-vient de la louange. Chaque phrase est formée par l'entrelacement de trois voix qui s'étayent mutuellement comme pour s'élever vers une cime invisible. Et de temps en temps leur élan est interrompu par de grandes nappes horizontales, qui sont des *Cantiques*.

L'œuvre est imprimée sur papier vergé et d'Arches tirée à trois cents exemplaires numérotés à la presse. C'est une édition de grand luxe qui doit tout naturellement prendre place dans les bibliothèques, à côté des *Muses* et des *Cinq Grandes Odes*.

Volume in-8 couronne à 3 fr. 50

ALBERT THIBAUDET

LES HEURES DE L'ACROPOLE

Les Heures de l'Acropole sont un essai de littérature et d'art où l'auteur a essayé de donner à de longues stations sur l'Acropole d'Athènes tout le sens d'intelligence et de culture qu'elles comportent chez un homme d'aujourd'hui. Il a interrogé les monuments, en a analysé le détail technique, a tâché d'en recomposer l'âme, afin de tirer de son effort et de sa méditation des idées claires sur l'essence de l'art grec, et sur l'art permanent dont l'art grec est le cœur.

En voici les chapitres : I. LA TERRE PORTEUSE DE FRUITS. — II. LES PROPYLÉES. — III. L'ESPLANADE DES VICTOIRES. — IV. L'HEURE DE MIDI. — V. LA VIEILLE ACROPOLE. — VI. L'HEURE DU SOIR. — VII. LE PARTHÉNON. — VIII. L'HEURE DU MATIN. — IX. LA SAINTE-CHAPELLE D'ATHÈNES. — X. L'HEURE DE LA NUIT. — XI. LA TERRE DE LA PRIÈRE.

Volume in-8 couronne à 2 fr. 50

JOHN KEATS

LETTRES A FANNY BRAWNE

Traduction MARIE-LOUYSE DES GARETS

Ces lettres nous font entrevoir le drame déchirant des amours de Keats : une grande âme aux prises avec la plus frivole et la plus insignifiante ; sa volonté tragique de ne pas s'avouer qu'elle s'est trompée ; et le désespoir finissant par triompher de son illusion.

ÉDITIONS DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

35 & 37, RUE MADAME, PARIS (VIe)

DIRECTEUR : GASTON GALLIMARD

ADMINISTRATEUR COMMERCIAL : J. G. TRONCHE

Volumes in-8 couronne 3 fr. 50

Poésie :

GEORGES DUHAMEL : COMPAGNONS

HENRI FRANCK : LA DANSE DEVANT L'ARCHE
(avec une Préface de Mme de Noailles).

STÉPHANE MALLARMÉ : POÉSIES

FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN : LA LUMIERE DE GRÈCE

Correspondance :

CH.-L. PHILIPPE : LETTRES DE JEUNESSE, à Henri Vandeputte.

Romans :

HENRI BACHELIN : JULIETTE LA JOLIE

JEAN RICHARD BLOCH : LÉVY, PREMIER LIVRE DE CONTES.
(Lévy. — Comment on fait une section d'infanterie, etc.)

G.-K. CHESTERTON : LE NOMMÉ JEUDI
Traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE, Récit.

ANDRÉ GIDE : LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGU
précédé de cinq autres traités.

PIERRE HAMP : LE RAIL (LA PEINE DES HOMMES)

PIERRE HAMP : VIEILLE HISTOIRE, CONTES ÉCRITS DANS LE NORD.

PIERRE HAMP : MARÉE FRAICHE, VIN DE CHAMPAGN
(LA PEINE DES HOMMES)

CH.-L. PHILIPPE : LA MÈRE ET L'ENFANT
Edition conforme au premier manuscrit.

JEAN SCHLUMBERGER : L'INQUIÈTE PATERNITÉ

CHARLES VILDRAC : DÉCOUVERTES

MICHEL YELL : CAUËT

Théâtre :

PAUL CLAUDEL : L'OTAGE, drame en 3 actes.

PAUL CLAUDEL : L'ANNONCE FAITE A MARIE
Mystère en 4 actes et un Prologue.

JACQUES COPEAU ET JEAN CROUÉ : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après Dostoïevsky.

GEORGES DUHAMEL : DANS L'OMBRE DES STATUES
Pièce en trois actes.

HENRI GHÉON : LE PAIN, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux.

FRIEDRICH HEBBEL : JUDITH
Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par GASTON GALLIMARD et PIERRE DE LANUX.

EMILE VERHAEREN : HÉLÈNE DE SPARTE, tragédie en 4 actes.

Critique :

HENRI GHÉON : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

JACQUES RIVIÈRE : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)

Volume in-8 raisin à 10 fr.

ALBERT THIBAUDET : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8 tellière 5 fr.

ANDRÉ GIDE : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires.

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

COVENTRY PATMORE : POÈMES
(traduction de PAUL CLAUDEL, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par VALERY LARBAUD.)

LÉON-PAUL FARGUE : POÈMES

O. W. MILOSZ : MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux.

SAINTLÉGER LÉGER : ÉLOGES

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

SUARÈS : TROIS HOMMES (PASCAL, IBSEN, DOSTOÏEVSKY)

CH.-L. PHILIPPE : CHARLES BLANCHARD.

G. K. CHESTERTON : LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
traduit de l'anglais par JEAN FLORENCE.

Il a été tiré de tous ces ouvrages un certain nombre d'exemplaires in-4 tellière, sur vergé d'Arches au filigrane de la Nouvelle Revue Française, au prix de 12 fr. 50

Jacques Copeau et Jean Croué : LES FRÈRES KARAMAZOV
Drame en cinq actes d'après Dostoïevsky.

Georges Duhamel : DANS L'OMBRE DES STATUES
Pièce en trois actes.

Henri Ghéon : LE PAIN, tragédie populaire en 4 actes et 5 tableaux.

Friedrich Hebbel : JUDITH
Tragédie en cinq actes, traduite de l'allemand par Gaston Gallimard et Pierre de Lanux.

Emile Verhaeren : HÉLÈNE DE SPARTE, tragédie en 4 actes.

Critique :

Henri Ghéon : NOS DIRECTIONS
(Réalisme et Poésie. — Notes sur le Drame Poétique. — Du Classicisme. — Sur le vers libre, etc.)

Jacques Rivière : ÉTUDES
(Baudelaire, Paul Claudel, André Gide, Ingres, Cézanne, Gauguin, Rameau, Bach, Franck, Wagner, Moussorgsky, Debussy, etc.)

Volume in-8 raisin à 10 fr.

Albert Thibaudet : LA POÉSIE DE STÉPHANE MALLARMÉ

Volume in-8 tellière 5 fr.

André Gide : ISABELLE
Première édition sur vergé d'Arches, tirée à 500 exemplaires.

Volume in-8 couronne 2 fr. 50

Coventry Patmore : POÈMES
(traduction de Paul Claudel, précédée d'une étude sur Coventry Patmore par Valery Larbaud.)

Léon-Paul Fargue : POÈMES

O. W. Milosz : MIGUEL MAÑARA, mystère en six tableaux.

Saintléger Léger : ÉLOGES

POUR PARAÎTRE PROCHAINEMENT :

Suarès : TROIS HOMMES (Pascal, Ibsen, Dostoïevsky)

Ch.-L. Philippe : CHARLES BLANCHARD.

G. K. Chesterton : LE NAPOLÉON DE NOTTING HILL
traduit de l'anglais par Jean Florence.

Il a été tiré de tous ces ouvrages un certain nombre d'exemplaires in-4 tellière, sur vergé d'Arches au filigrane de la Nouvelle Revue Française, au prix de 12 fr. 50

The Edinburgh Review

SPECIAL NOTICE

With the last July number the EDINBURGH REVIEW appeared under the control of a new Editor, the seventh in succession to FRANCIS JEFFREY, who held the reins from the foundation of the Review in 1802 down to 1829. The succeeding Editors were MACVEY NAPIER, WILLIAM EMPSON, GEORGE CORNEWALL LEWIS, HENRY REEVE and ARTHUR ELLIOT.

The proprietors feel confident that in placing the Review under the charge of Mr. HAROLD COX they have secured an Editor of whom it may be predicted that he will consistently maintain the principles which have been upheld by the " Edinburgh " for more than a century. The traditions of the " Edinburgh " have been to inculcate a sane and individualist liberalism—and under its new Editor the Review will be as strongly opposed to democratic tyranny and democratic corruption as it was in the early years of the Nineteenth Century to the tyranny and corruption of an aristocracy.

It will continue to defend the unity of the kingdom and to advocate those principles of personal liberty and personal responsibility from which Liberalism should never be divorced. It will aim at promoting these causes by the dissemination of sound economic doctrine.

Every endeavour will be made to maintain the reputation of the Review for fair-minded and tolerant criticism in literature and art, and in the future, as in the past, cordial welcome will always be given to new ideas and new movements for the advancement of the nation.

" It is strong in every possible respect, and reflects the distinction impartially, and the wide outlook which the public have learnt to associate with Mr. Cox's name." — DAILY MAIL.

" The July issue of the 'Edinburgh Review' is the first number to appear under the editorship of Mr. Harold Cox, and its uniform excellence may be said to offer the highest expectations regarding the success of the new editor. " — THE SCOTSMAN.

" In Mr. Harold Cox the 'Edinburgh' has secured an editor whose culture and general knowledge singularly fit him for the position, whilst his experience of public life has shown him to possess a degree of courage and self-respect which prove him to be well gifted with the qualities requisite for the conductor of a great review." — BELFAST NORTHERN WHIG.

JANUARY ISSUE NOW READY. Price 6 s.

CONTENTS

LONGMANS, GREEN & Co.
39, Paternoster Row, LONDON, E. C.



GALERIE DRUET

20, RUE ROYALE

Du 31 Mars au 12 Avril

Exposition Albert Marquet

Du 14 au 26 Avril

Exposition du Troisième Groupe



COLLECTIONS COMPLÈTES DE LA

NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Edition de luxe :

PREMIÈRE ANNÉE (Février 1909-Janvier 1910)

Collections complètes (*en très petit nombre*) :

La collection, 12 numéros sur Japon . . . . Prix 100 fr.
Quelques exemplaires séparés des numéros I, IV, VI, XI et XII . . Prix 6 fr.
Les autres numéros (sauf les nos II et V *épuisés* en dehors des collections) Prix 5 fr.

DEUXIÈME ANNÉE (Février 1910-Décembre 1910)

Quelques collections complètes :

La collection, 12 numéros sur Waldorf pur fil . . . . Prix 75 fr.
Quelques exemplaires séparés des numéros XVI, XVII, XVIII, XX, XXI, XXII . . . . Prix 5 fr.
Les autres numéros (sauf les nos XIII et XIV *épuisés* en dehors des collections) . . . . Prix 4 fr.

TROISIÈME ANNÉE (Janvier 1911-Décembre 1911)

Collections complètes :

La collection, 12 numéros sur Waldorf pur fil . . . . Prix 50 fr.
Quelques exemplaires séparés des numéros XXVII, XXVIII, XXX, XXXI, XXXII, XXXV . . . . Prix 4 fr.
Les autres numéros (sauf le n0 XXV *épuisé* en dehors des collections) . . Prix 3 fr. 50

QUATRIÈME ANNÉE (Janvier 1912-Décembre 1912)

Collections complètes :

La collection, 12 numéros sur Waldorf pur fil . . . . Prix 40 fr.
Quelques exemplaires séparés des n0s XXXVIII, XL, XLIII, XLIV, XLV, XLVI, XLVII . . . . Prix 3 fr. 50
Les autres numéros (sauf le n0 XXXVII *épuisé* en dehors des collections) Prix 3 fr.

La collection complète des quatre premières années (Février 1909-Déc. 1912) 47 numéros prix global . . . . 235 fr.

Edition ordinaire sur papier d'alfa :

PREMIÈRE ANNÉE (Février 1909-Janvier 1910)

Collections complètes (sauf le n0 V épuisé) *en petit nombre.*

La collection, 11 numéros . . . . Prix 30 fr.
Quelques numéros séparés (sauf les nos III épuisé en dehors des collections et V *épuisé*) . . . . Prix 2 fr. 50

DEUXIÈME ANNÉE (Février 1910-Décembre 1910)

Quelques collections complètes :

La collection, 12 numéros . . . . Prix 30 fr.
Les numéros séparés (sauf le n0 XIV *épuisé* en dehors des collections). . Prix 2 fr. 50

TROISIÈME ANNÉE (Janvier 1911-Décembre 1911)

Collections complètes :

La collection, 12 numéros . . . . Prix 25 fr.
Les numéros séparés . . . . Prix 2 fr. 25

QUATRIÈME ANNÉE (Janvier 1912-Décembre 1912)

Collections complètes :

La collection, 12 numéros . . . . Prix 20 fr.
Les numéros séparés . . . . Prix 2 fr.

La collection complète des quatre premières années (Févr. 1909-Déc. 1912) 47 numéros prix global . . . . 90 fr.

La Nouvelle Revue Française rachète le n° 5 de l'année 1909-1910, qui est épuisé, au prix de 3 fr. 50

O.-W. Milosz : **LES ÉLÉMENTS**, poèmes
1 volume in-8 raisin, tirage de luxe sur papier vergé d'Arches, numérotés de 1 à 60. Prix : 12 fr.

Maurice Denis : **THÉORIES**, 1890-1910, du Symbolisme et de Gauguin, vers un nouvel ordre classique.
1 volume tiré sur vélin (2e édition). Prix : 7 fr. 50
Quelques exemplaires sur papier vergé d'Arches numérotés à la presse de 1 à 50. Prix : 12 fr.

Cennino Cennini : **LE LIVRE DE L'ART OU TRAITÉ DE LA PEINTURE** mis en lumière pour la première fois avec des notes par le Chevalier G. Tambroni, traduit de l'italien par Victor Mottez, nouvelle édition augmentée de 17 chapitres nouvellement traduits par Henri Mottez, précédée d'une lettre d'Auguste Renoir et d'une préface inédite du traducteur, suivie de notes et d'éclaircissements sur la fresque par V. Mottez.
1 volume in-8 raisin, tiré à 575 exemplaires. Prix : 5 fr

Jean de Bosschère : **DOLORINE ET LES OMBRES**, poèmes ouvrage orné d'un portrait par René Leclercq et de trente trois images, lettrines et culs-de-lampe par l'auteur, tiré à 300 exemplaires numérotés à la presse, sur papier anglais.
1 volume in-4 couronne. Prix : 25 fr.

Pierre Nothomb : **NOTRE-DAME DU MATIN**
1 volume in-8 raisin sur vélin.
Quelques exemplaires numérotés de 1 à 25 et signés par l'auteur, tirés sur papier de Hollande Van Gelder.
Prix : 12 fr.

Fernand Passelecq : **LA DERNIÈRE ÉTAPE**
1 volume in-8 raisin Prix : 2 fr. 50

FIORETTI OU PETITES FLEURS DE SAINT FRANÇOIS, traduites de l'italien par André Pératé, ouvrage orné d'un frontispice de Maurice Denis, gravé par J. Beltrand, et tiré à 325 exemplaires numérotés à la presse.
1 volume in-8 raisin sur vélin. Prix : 5 fr.

Thomas Braun : **PHILATÉLIE**, poème, ouvrage de luxe tiré à cent quatre vingts exemplaires numérotés à la presse sur papier vergé d'Arches. Prix : 3 fr. 50

Vient de paraître :

François-Paul Alibert : **LE BUISSON ARDENT**, ouvrage tiré à deux cent cinquante exemplaires sur vélin numérotés à la presse.
1 vol. in-8 raisin. Prix : 5 fr.
Tirage de grand luxe, sur papier vergé d'Arches à la forme, à quarante exemplaires numérotés à la presse.
Prix : 12 fr.

Du même auteur a paru précédemment :

LA TERRE DE L'AUDE, ouvrage tiré à cent cinquante exemplaires sur vélin numérotés à la presse.
Prix : 3 fr.

Bulletin Bibliographique
de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
35 & 37, rue Madame, PARIS (VIe)

SUARÈS : BOUCLIER DU ZODIAQUE, ouvrage tiré à cent trente trois exemplaires numérotés à la presse sur papier de Hollande Van Gelder. Bibliothèque de l'Occident. Paris, MCMVII.
Un seul exemplaire . . . . Prix : 60 fr.

ANDRÉ GIDE : PALUDES, ouvrage tiré à quatre cents exemplaires sur Hollande Antique. Edition de l'Art Indépendant. Paris, MDCCCXCV. Un volume format anglais, (*en très petit nombre*) . . . . Prix : 30 fr.

VALERY LARBAUD : POÈMES D'UN RICHE AMATEUR (A. O. BARNABOOTH). Ouvrage tiré à cent exemplaires. Librairie Léon Vanier, Messein Succ. Paris, 1908.
Un volume in-18 . . . . Prix : 20 fr.

Cte DE LAUTRÉAMONT : LES CHANTS DE MALDOROR.
Un volume in-18 . . . . *Epuisé*

ANDRÉ DE SÉIPSE : Lettre III sur la soi-disant LIGUE DE LA PATRIE. Edition de l'Art Indépendant, Paris, 1899. 1 plaquette in-8 carré . . . . Prix : 2 fr. 50

ANDRÉ DE SÉIPSE : Cinquième lettre : QUE LE VÉRITABLE HONNEUR EST DANS LA VÉRITÉ, 1 plaquette (Ollendorff, 1900). . . . . . . Prix : 2 fr. 50

SUARÈS : LE LIVRE DE L'ÉMERAUDE, 1 vol. in-18 (Calmann Lévy).
Prix : 3 fr. 50

CHARLES BAUDELAIRE : ŒUVRES POSTHUMES ET CORRESPONDANCES INÉDITES, précédées d'une Etude Biographique par EUGÈNE CRÉPET, ouvrage orné d'un beau portrait en héliogravure de Charles Baudelaire et du fac-similé d'un autographe. Edition Quantin, Paris, 1887, 1 volume in-8° cavalier de CIV-333 pages . . . . Prix : 8 fr.

ANDRÉ RUYTERS : LE TENTATEUR, roman, Edition de l'Ermitage, 1904, 1 volume petit in-18 . . . Prix : 3 fr. 50
LE MAUVAIS RICHE. Edition Arthur Herbert Limited, 1897 (épuisé), 1 volume. . Prix : 20 fr.

CH. VILDRAC : IMAGES ET MIRAGES, poèmes. Edition de l'Abbaye 1908, 1 volume in-16 . . . . . . Prix : 5 fr.

H. GHÉON : LE CONSOLATEUR. Edition Fasquelle 1903, 1 volume in-18 . . . . Prix : 3 fr. 50

Les envois seront faits franco de port en France et à l'Etranger.

Adresser mandat et bulletin de souscription à M. J. G. Tronche, administrateur commercial de la Nouvelle Revue Française, 35 et 37, rue Madame, Paris, VIe.

La Nouvelle Revue Française

35 et 37, RUE MADAME, PARIS (VIe)

BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'adresser franco de port les ouvrages ci-dessous désignés :

TOTAL

Vous trouverez ci-inclus en un mandat postal le montant de ma commande.

Nom

Adresse

Nous laissons à ceux de nos abonnés qui ont un compte ouvert chez nous, toute faculté pour le paiement de leurs commandes.

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Veuillez m'inscrire pour un abonnement de luxe / ordinaire * de six mois / d'un an * *à la Nouvelle Revue Française,*

à partir du 1er 1913.

(Signature et Adresse)

Sur papier ordinaire : France, Alsace-Lorraine, Belgique, Luxembourg : un an, 15 *francs, six mois,* 8 *francs. — Etranger : un an,* 18 *francs, six mois,* 10 *francs. — Pour les membres du corps enseignant en France : un an,* 10 *francs.*

Sur papier de luxe : 25 *francs.*

On peut joindre le montant de l'abonnement en un mandat-poste ou demander le recouvrement à domicile.

* *Effacer l'une ou l'autre indication.*

Liste complète des sommaires de la Nouvelle Revue Française

depuis sa fondation jusqu'à la fin de la quatrième année.

N° 1 — 1 Février 1909

ean Schlumberger : Considérations. — Lucien Jean : L'Enfant Prodigue. — Jean roué : Rivages. — Michel Arnauld : L'Image de la Grèce. — André Gide : La orte Etroite (première partie).

Textes. — Notes : L'Exposition Georges Seurat (Emile Verhaeren). — Aquarelles et dessins de Bonnard, Cézanne, Cross etc. — Les Pastorales par Mme Marie Dauguet. — Contre Mallarmé. — Francis Jammes et le sentiment de la Nature, par Edmond Pilon. — La vie unanime, par Jules Romains. — Poèmes par un riche Amateur. — Le cinquième acte du Foyer. — Le Poulailler, par M. Tristan Bernard. — Notules.

N° 2 — 1 Mars 1909

rançois-Paul Alibert : Sur la Terrasse de Lectoure. — François-Paul Alibert : Le erger d'Apollon (poème). — Jean Giraudoux : A l'Amour et à l'Amitié. — Jacques opeau : M. de Faramond théoricien. — André Gide : La Porte Etroite (suite).

Textes. — Notes : Expositions Bonnard, Sérusier, Brangwyn. — Rouveyre et Remy de Gourmont : Le Gynécée. — Ragotte, par Jules Renard. — Pierre Hamp. — Les Veillées d'un chauffeur, par T. Bernard. — Ecrit sur de l'Eau, par F. de Miomandre. — André Lafon, Jean Dominique, etc. — Miss Isadora Duncan. — L'interprétation de La Parisienne. — La Dette, par G. Trarieux. — Antoine contre Bouhélier. — Brisson contre Becque ; etc.

N° 3 — 1 Avril 1909

ndré Gide : Mœurs Littéraires : Autour de tombeau de Catulle Mendès. — Paul laudel : Hymne du Saint Sacrement. — André Ruyters : Colette Baudoche. — Jacques ivière : Bouclier du Zodiaque par Suarès. — André Gide : La Porte Etroite (fin).

Textes. — Notes : Expositions Faller, P.-A. Laurens, Valtat. — La Vie Secrète, par E. Estaunier. — Les Doigts de Fée, par M. Boulenger. — Le Reste est Silence, par E. Jaloux. — R. Boylesve et le roman d'amour. — G. Lavaud et la confidence sentimentale. — Lettres de Jeunesse d'Eugène Fromentin. — La Mort de Philae, par P. Loti. — L'homme divin, par E. Vernon. — Les Représentations du Schauspielhaus de Dusseldorf ; etc.

N° 4 — 1 Mai 1909

cques Copeau : Le Métier au Théâtre. — Jean Schlumberger : Epigrammes Romaines. - Henri Ghéon : A la gloire du mot "Patrie". — Edmond Pilon : Suite au récit du ıevalier des Grieux.

Textes. — Notes : Rayons de Miel, par Francis Jammes. — Le Symbolisme et J. Ochsé. — Couleur du Temps, par H. de Régnier. — Chronique du Cadet de Coutras, par A. Hermant. — Le défaut de l'armure, par A. Erlande. — Douze histoires et un rêve, par H.G. Wells. — Le Livre de Désir, par Ch. Demange. — Connais-Toi, par P. Hervieu. — Les réfractaires de J. Richepin. — Sur Bernard Shaw, etc. — La Société Nouvelle. — A propos des Indépendants. — Louis Süe. — A. Lhote, etc.

N° 5 — 1 Juin 1909

ıncis Vielé-Griffin : Swinburne. — Edmond Jaloux : Poèmes en Prose. — André fon : Soirs. — René Bichet : l'Attente, Fête, Histoire de l'Epi. — André Gide : tionalisme et Littérature. — André Ruyters : La Captive des Borromées (I).

Textes. — Notes : Chardin, par Edmond Pilon. — Exposition des Cent Portraits, Expositions Luce et Elie Nadelmann. — Provinciales, par Jean Giraudoux. — Attitudes et Poèmes, par S. Bonmariage. — La Pâque des Roses, par Touny-Leris. — Musique Italienne. — Nouvelles Revues. — Matinées classiques. — L'École du Style.

N° 6 — 1 Juillet 1909

dré Ruyters : George Meredith. — Francis Jammes : Lettre à P. C., consul. — Paul gue : Fragments d'un poème. — Henri Ghéon : Le Classicisme et M. Moréas. — lré Ruyters : La Captive des Borromées (fin.)

Textes : Lettre de Leopardi. — Notes par Henri Ghéon, André Gide, Edmond Jaloux, Jea Schlumberger : Les " Paysages d'eau " de Claude Monet. — Les Heures Claires, par E. Verhae ren. — Nouvelles Conversations de Goethe avec Eckermann, par Léon Blum. — M. Anatole France et la pensée contemporaine, par Raphaël Cor. – Dans le jardin de Sainte-Beuve, pa George Grappe. — Louis Le Cardonnel, par A. de Bersaucourt. — Les Représentation Russes au Châtelet. — Pastiches Gothiques, etc.

N° 7 — 1 Août 1909

Louis Laloy : Chansons des Royaumes (Préface et Traduction). — Emile Verhaeren Michel Ange. — Saintléger Léger : Images à Crusoé. — Jules Romains : La Génératio Nouvelle et son Unité. — J. Iehl : Caüet (I et II).

Texte : Lettre de Linné à Rudbeck. — Notes par Michel Arnaud, Jacques Copeau, Hen Ghéon, André Gide, Louis Laloy, André Ruyters, Jean Schlumberger : Expositions Forair Gozé, Charlot. — Une " question " de M. Barrès. — Taine et Renan, romanciers. — Le derniers exercices de M. France. — Promenades Littéraires, par Remy de Gourmont. — L Chanson de Naples, par Eugène Montfort. — Les affirmations de M. Mauclair. — A propo de la Flûte Enchantée. — Le quintette de Florent Schmitt. — Prix de Littérature. — Le Revues. — Poesia et le Futurisme. — Une lettre de M. Clouard.

N° 8 — 1 Septembre 1909

Michel Arnauld : Le Lyrisme de Gœthe. — François-Paul Alibert : A André Chénie — François Porché : Tombée du jour dans une capitale. — Jean Talva : La Cultu du Souvenir. — Louis Laloy : Chansons des Royaumes (Suite). — Jules Iehl Caüet (III et IV).

Textes. — Notes par Edmond Jaloux, André Ruyters, Jean Schlumberger : A la mémoi d'Emmanuel Delbousquet. — Jouets de Paris, par Paul Leclercq. — Le Roman de Six Petit Filles, par Mme Lucie Delarue-Mardrus. — Le Bar de la Fourche, par Gilbert de Voisi

N° 9 — 1 Octobre 1909

Henri Ghéon : Ecce Homo ou le " Cas Nietzsche ". — Guy Lavaud : Marthe, le paysage — Valery Larbaud : Dolly. — Gaston Furst : Poèmes. — André Gide : Nationalisme littérature (2me article). — Louis Laloy : Chansons des Royaumes (fin). — Jules Ieh Caüet (fin).

Texte : Fénelon (Discours de Réception). — Notes par Michel Arnauld et Jean Schlu berger : Nouveaux Essais choisis de biographie et de morale, par Thomas Carlyle, t Barthélemy. — La Jeune Fille bien élevée, par René Boylesve. — Au Théâtre, réflexi critiques, par Léon Blum. — Discours sur les préjugés ennemis de l'histoire de France, Fagus. — Trois Années, par Francis Eon. — Décors et Chants, par Elsa Koeberlé. — Poè Musiciens. — Les Jugements de Champfleury.

N° 10 — 1 Novembre 1909

André Gide : Nationalisme et Littérature (3me article). — André Baine : Poèmes. Jacques Rivière : Introduction à une Métaphysique du Rêve. — Michel Arnauld : " Cahiers " de Charles Péguy. — Edouard Ducoté : Une Belle Vue (I).

Textes. — Notes par Jacques Copeau, Henry Ghéon, André Ruyters : A travers le S d'Automne. — Hans von Marées. — Un Roman de M. Pierre Lasserre. — Les Margin de Stendhal. — La Poésie et M. Brieux. — M. Faguet et la Jeune Littérature. — Enco Futurisme. — Les Bibliophiles Fantaisistes. — Revues. — A propos du Vers Français.

N° 11 — 1 Décembre 1909

Paul Claudel : Trois Hymnes. — Henry de Régnier : La Rupture. — Paul Val Etudes. — Francis Carco : Poèmes. — André Ruyters : " Les Villes à Pignons ", Edouard Ducoté : Une Belle Vue (suite).

Textes. — Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Victor Gastilleur, André Edmond Jaloux, Jean Schlumberger : Sur le tombeau de Charles Bordes. — Charles Gu — La Vie de Frédéric Nietzsche, par Daniel Halévy. — Auteurs, Acteurs et Spectateur Tristan Bernard. — La Bigote, par Jules Renard. — Revues. — Une lettre de M. E Clouard.

N° 12 — 1 Janvier 1910

Michel Arnauld : Du Vers Français. — Francis Jammes : La Vie. — Charles-L Philippe : Charles Blanchard (I). — Jacques Copeau : Le Cahier noir (I). — Edo Ducoté : Une Belle Vue (suite).

Textes. — Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Michel Arnauld, Jacques Copeau, Henri Franck, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Jacques Rivière, Jean Schlumberger : Les papiers d'Ibsen. — Deux Drames, par Emile Verhaeren. — Le Solitaire de la Lune, par François de Curel. — Tragi-Comédie de l'Amour, par George Meredith. — Les Amours et Nouveaux Eschanges de Pierres Précieuses, par Remy Belleau, et Les plus belles pages de Tristan l'Hermite. — La mère de Nietzsche. — Au loin, peut-être, par François Porché. — L'homme en proie aux enfants, par A. Thierry. — L'Art et le Geste, par Jean d'Udine. — Quelques panneaux décoratifs de Maurice Denis. — Les Aquarelles d'Italie de Pierre Laprade. Dardanus à la Schola Cantorum. — Concert Claude Debussy. — Revues.

N° 13 — 1 Février 1910

Charles-Louis Philippe : Charles Blanchard (suite). — Emile Verhaeren : Les Heures du Soir. — Georges Valois : Lucien Jean. — Jacques Copeau : Le Cahier Noir (fin). — Claude Lorrey : Chansons. — Jean Schlumberger : Le Règne de l'Artiste. — Edouard Ducoté : Une Belle Vue (fin).

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Jacques Copeau, Louis Dumont-Wilden, Henri Ghéon, Edmond Jaloux, Louis Laloy, Edmond Pilon, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger : L'Oiseau bleu, par M. Maeterlinck. — La Barricade, par Paul Bourget. — Comme les feuilles, par Giacosa. — La Bien-Aimée, par Jean-Louis Vaudoyer. — Le Roman d'un mois d'été, par Tristan Bernard. — La Carte au Liseré vert, par Georges Delahache. — M. Paul Fort, poète lyrique. — Deux Poèmes et Poésies, par Claude Lorrey. — Béâle-Gryne, par Jean de Bosschère. — Les Sagesses, par Francis Caillard. — Le Portrait en France, par L. Dumont-Wilden. — Après l'Impressionnisme, par J. C. Holl. — Festival Franck aux Concerts Colonne. — Claude Debussy, par Louis Laloy. — Le Cœur du Moulin, par Déodat de Séverac. — La Phapsodie Espagnole de Ravel. — Sur la mort de l'aviateur Delagrange. — Revues.

N° 14 — 15 Février 1910

Portrait de Charles-Louis Philippe, par Ch. Guérin. — Paul Claudel : XXX. — Michel Arnauld : L'œuvre de Charles-Louis Philippe. — Comtesse de Noailles : La Mère et l'Enfant. — Marcel Ray : L'Enfance et la Jeunesse de Charles-Louis Philippe. — Marguerite Audoux : Souvenirs. — Régis Gignoux : Dans l'Ile Saint-Louis. — Emile Guillaumin : Philippe en Bourbonnais. — Charles-Louis Philippe : Journal de la Vingtième Année. Lettres. Les " Charles Blanchard ".

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Maurice Beaubourg, Elie Faure, Henri Ghéon, Edmond Pilon, André Ruyters, Jean Schlumberger, Léon Werth : Quatre histoires de pauvre amour. — La bonne Madeleine et la pauvre Marie. — La Mère et l'Enfant. — Bubu de Montparnasse. — Le père Perdrix. — Marie Donadieu. — Croquignole. — Les Contes du " Matin ".

N° 15 — 1 Mars 1910

Jean Schlumberger : Le Règne de l'Artiste. — François-Paul Alibert : La Fontaine Mortelle. — Paul Wenz : Le Charretier. — Elsa Kœberlé : Des Vers... — René Bichet : Le Livre d'Orphée (fragment). — Jacques Rivière : Cézanne. — Valery Larbaud : Fermina Marquez (I).

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Alain-Fournier, Pierre de Lanux, C. Lucas de Peslouan, André Ruyters, Jean Schlumberger : Les Poètes du Passé, à l'intention de certains du présent. — Derniers Contes, par Villiers de l'Isle-Adam. — A propos de Cymbeline (Théâtre Shakespeare). — Les Douze Livres pour Lily, par Louis Thomas. — Malaria, par W. Jones. — Exposition Félix Valloton. — Quelques Aquarelles de René Piot. — Revues.

N° 16 — 1 Avril 1910

André Gide : L'amateur de M. Remy de Gourmont. — Saintléger Léger : Eloges. — Henri Ghéon : Une dicipline du vers libre. — Tristan Klingsor : Hiver. — Tancrède de Visan : Soir de Rentrée. — Jacques Rivière : Les Poèmes d'Orchestre de Claude Debussy. — Valery Larbaud : Fermina Marquez (suite). — Charles-Louis Philippe : Deux lettres.

Notes par Alain-Fournier, Henri Franck, Henri Ghéon, André Gide, Jacques Rivière, André Ruyters, Jean Schlumberger : La Vierge folle, par Henri Bataille. — Sur la Vie, par Scantrel (Suarès). — Les Marches de l'Occident, par Adrien Mithouard. — Un livre de M. Louis Dumur. — Israël Zangwill, par André Spire. — Un article de M. Paul Adam. — Le " Tombeur " de M. Rostand. — Expositions Pissarro, Matisse, Guérin, Flandrin, Rouault. — La Passion selon St Jean, de J. S. Bach. — Deux Poèmes de Florent Schmitt. — Revues.

N° 17 — 1 Mai 1910

Jean Schlumberger : Jean Moréas. — Comtesse de Noailles : Poème. — Paul Claudel Magnificat. — Michel Arnauld : G. Deherme et la Crise Sociale. — Henri Bachelin Pas-comme-les-autres. — Henri Franck : Sur la Morale et la Pédagogie de Mauric Barrès. — Valéry Larbaud : Fermina Marquez (suite).

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Michel Arnauld, Louis Dumont-Wilde Alain-Fournier, Henri Ghéon, Edmond Jaloux, Jacques Rivière, Jean Schlumberger : La Vagu Rouge, par J. H. Rosny. — La Flambée, par Henri de Régnier. — Les Rythmes Souverain par Emile Verhaeren. — Le Trust, par Paul Adam. — Derniers Refuges, par Jeanne Termie — L'Ecole des Ménages, par H. de Balzac (Odéon). — Exposition de la Libre Esthétique Bruxelles. — A propos des Indépendants. — Ariane et Barbe-Bleue de Paul Dukas. — L'Action Française et le cas Moréas. — Trois traductions de Keats. — Revues.

N° 18 — 1 Juin 1910

André Gide : En marge du " Fénelon " de Jules Lemaître. — Charles Vildrac : L Conquérants. — André Ruyters : M. Paul Adam, penseur. — Jean Croué : Poèm d'un voyage. — Raymond Shaw : Le Poème Impossible. — Ambroise Raynal : L'hui de la lampe. — Jacques Rivière : Paul Gauguin. — Walt Whitmann : Propos recueill par M. Horace Traubel (trad. de Léon Bazalgette). — Valery Larbaud : Fermi Marquez (fin).

Notes par Jacques Copeau, Alain-Fournier, Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Apolog pour notre passé, par Daniel Halévy. — Un Etre en marche, par Jules Romains. — La mi en scène de Coriolan. — La Bête, par Ed. Fleg. — Un poème dramatique de M. Hen Bataille. — La Dame qui a perdu son peintre, par M. Paul Bourget. — M. Baring Dostoïevsky. — Au Temps de la Comète, par H.-G. Wells. — Les Paysages de M. Alb Marquet. — Quelques Concerts de Musique nouvelle. — Le Président Roosevelt à la Sorbonn

N° 19 — 1 Juillet 1910

Michel Arnauld : L'œuvre de Jules Renard. — Henri Bachelin : Jules Renard (Souv nirs). — Henri Ghéon : Foi en la France. — Emile Verhaeren : Henri-Edmond Cro — Albert Erlande : Emotions chantées. — Eugène Montfort : Gibraltar. — Je Schlumberger : L'Inquiète Paternité.

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Michel Arnauld, Henri Ghéon, Pierre Lanux, André Ruyters, Jean Schlumberger : A propos d'un article de M. Montfort. — Da la Petite Ville, par Charles-Louis Philippe. — Parmi les hommes, par Lucien Jean. Ma Fille Bernadette, par Francis Jammes. — Chroniques du Chaperon et de la Braguet par Tristan Klingsor. — Sous le vocable du Chêne, par Paul Drouot. — Poésies complèt d'Edgar Poë, traduites par Gabriel Mourey. — Au Grand Vent, par Alexandre Arnoux. — propos des deux Salomé. — Le Carnaval de Schumann dansé.

N° 20 — 1 Août 1910

G. K. Chesterton (trad. P. C.) : Les Paradoxes du Christianisme. — Jean-Louis Vaudoy Allégories. — Jacques Rivière : Voyage à Reims. — Jean Giraudoux : Jacques l'Egoïste (— Henri Aliès : Poèmes. — Henri Ghéon : Propos divers sur les Ballets Russes. Théodore Lascaris : Une Rencontre.

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Ad à Moréas, par Maurice Barrès. — Portraits tendres et pathétiques, par Edmond Pilon. Le chemin, l'air qui glisse, par George Périn. — La très véridique histoire de deux gred par Jean Variot. — Trois pièces de Tristan Bernard. — La Flore et la Pomone de Mail

N° 21 — 1 Septembre 1910

Legrand-Chabrier : Sur Maurice de Guérin. — George Meredith : L'Amour dans Vallée (trad. André Fontainas). — Jean Giraudoux : Jacques l'Egoïste (fin). — Luc Marié : Poèmes. — Guy Lavaud : Univers, Univers... — Henri Bachelin : La Bancale

Journal sans dates, par André Gide. — Notes par Michel Arnauld, Henri Franck, Edm Pilon, Jean Schlumberger : Notre jeunesse, par Ch. Péguy. — Anna Veronica, par H.-G. W — Regarde de tous tes yeux, par Raymond Schwab. — Le Calumet, par André Salmon. Petits poèmes, par Tristan Derême. — Les Branches Lourdes, par Léon Bocquet. — Soirée au Français. — Autour de Meredith.

No 22 — 1 Octobre 1910

Jean Talva : Le Sacrifice des Apparences (A propos des écrits d'Eugène Carrière). — Gabriel Mourey : La Beauté d'Assise. — Henri Bachelin : La Bancale (fin). — Michel Arnauld : En relisant " Colette Baudoche ". — André Ruyters : L'Ombrageuse (I).

Journal sans dates, par André Gide. — NOTES par Michel Arnauld, Saint-Hubert, Jean Schlumberger : Marcel Chabrier. — Chastelard, par Swinburne (trad. H. du Pasquier). — Mes cahiers rouges, par Maxime Vuillaume. — Revues.

No 23 — 1 Novembre 1910

André Gide : Baudelaire et M. Faguet. — Comtesse de Noailles : Poème. — Jacques Rivière : Les Beaux Jours. — André Spire : Le Voyageur et la Forêt. — Charles-Louis Philippe : Lettres de Jeunesse. — André Ruyters : L'Ombrageuse (suite).

NOTES par Michel Arnauld, Alain-Fournier, Henri Ghéon, André Gide, Pierre de Lanux, Jean Schlumberger : L'Académie Goncourt. — M. de Gourmont et la jeunesse. — L'Art Décoratif au Salon d'Automne. — Forse che si, forse che no, par Gabriele d'Annunzio. — La Guerre dans les airs, par H. G. Wells. — Comme tout le monde, par Mme Lucie Delarue-Mardrus. — Marie-Claire, par Marguerite Audoux. — Sous le ciel vide, par Johan Bojer. — Autour de Meredith. — César Birotteau au Théâtre Antoine. — Un avis du Comité.

No 24 — 1 Décembre 1910

Paul C. : L'Otage (1er acte). — Emile Verhaeren : Heures du Soir. — Charles-Louis Philippe : Lettres de Jeunesse (deuxième série). — Julien Ochsé : Poèmes. — Jacques Rivière : Baudelaire. — André Ruyters : L'Ombrageuse (suite).

Journal sans dates, par André Gide. — NOTES par Jacques Copeau, Henri Ghéon, André Gide, Jacques Rivière : Trois livres parents : Puissances de Paris, par Jules Romains ; Selon ma Loi, par Georges Duhamel ; Livre d'Amour, par Charles Vildrac. — Victor-Marie, comte Hugo, par Ch. Péguy. — L'Art Théâtral moderne. — Les matinées du Samedi à l'Odéon. — Les Origines de la Mélodie, à l'Opéra Comique. — Exposition H. E. Cross. — Exposition André Lhote. — Revues : Le Suisse entre deux langues. — Comment on cuisine la gloire. — Souscription pour le buste de Charles-Louis Philippe.

No 25 — 1 Janvier 1911

Jacques Copeau : Sur la Critique au Théâtre et sur un Critique. — Jean Dominique : Poèmes. — Jacques Rivière : Sur le Tristan et Isolde de Wagner. — André Gide : Isabelle (I). — Paul C. : L'Otage (2e acte). — André Ruyters : L'Ombrageuse (fin).

NOTES par Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Les Affranchis à l'Odéon. — Le Carnaval des Enfants, au Théâtre des Arts. — Le Mauvais Grain et l'Amour de Késa, au Théâtre de l'Œuvre. — George Meredith, par Constantin Photiadès. — Feuilles éparses des Littératures Etranges, par Lafcadio Hearn, traduites par Marc Logé. — Stances, Sonnets et Chansons, par Claude Lorrey. — Des Fleurs, pourquoi, par Guy Lavaud. — Pages choisies de Nietzsche. — Distribution de prix. — Le Concert de Mme Jane Raunay. — Les Scènes Polovtsiennes du Prince Igor aux Concerts Colonne. — Ces Messieurs du Comité. — Initiatives théâtrales.

No 26 — 1 Février 1911

Henri Ghéon : L'Exemple de Racine. — François-Paul Alibert : L'Hôtesse Inconnue ; À la Source Fontélie. — Paul C. : L'Otage (3e acte). — André Baine : Poèmes. — Valery Larbaud : William Ernest Henley, critique littéraire et critique d'art. — André Gide : Isabelle (suite).

NOTES par Edouard Ducoté, Henri Ghéon, André Gide, Jacques Rivière, Jean Schlumberger Moussorgski (à propos des Concerts de Mme Marie Olénine). — Le 1er acte de Guercœur (Concerts Colonne). — Hedda Gabler à l'Œuvre. — Peintures Chinoises anciennes. — Exposition H. Simmen. — Lectures. — Revues.

No 27 — 1 Mars 1911

Charles-Louis Philippe : Lettres de Jeunesse (troisième série). — Henri Aliès : Poèmes. — Edmond Pilon : D'après trois Estampes. — Albert Thibaudet : Taormine. — René Bichet : Le Livre de l'Amour. — Kurt Singer : Défense de la Langue Allemande (en réponse à un article de A. G.). — André Gide : Isabelle (fin).

Notes par Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Fermina Marquez, par Valery Larbaud. — Le Rail du Sauveur, par Paul Adam. — La Vagabonde, par Colette Willy. — Liroquois, par Legrand-Chabrier. — Sous la Croix du Sud, par Paul Wenz. — Dieudonné Tête, par Pierre Jaudon. — J'ai trois robes distinguées, par André Spire. — Isadora Duncan et M. Pierre Lalo. — Aquarelles et Cartons de M. Paul Signac. — Tapisseries de M. Maillol. — Lectures. Traductions. Revues.

N° 28 — 1 Avril 1911

Francis de Miomandre : Petits Dialogues Grassois (Première Série). — Claude Lorrey : Prière; Rondels. — Henri Bachelin : A mon père. — Léon-Paul Fargue : Songes. — René Chalupt : Poèmes. — Pierre de Lanux : L'Art de M. Henry Bernstein. — Charles Louis Philippe : Lettres de Jeunesse (quatrième série).

Notes par Guillaume Apollinaire, Henri Bachelin, Louis Dumont-Wilden, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, Valery Larbaud, Emile Verhaeren : L'Enfant de l'Amour, par Henri Bataille. — L'Armée dans la Ville, par Jules Romains. — La Maison Pauvre, par André Lafon. — La Masque de Fer, par Sébastien-Charles Leconte. — Notes d'un voyage en Grèce, par Charles Demange. — Il est ressuscité ! par Charles Morice. — Nouvelles Etudes Anglaises, par André Chevrillon. — L'Ame des Anglais, par Fœmina. — Poèmes de Théo Varlet. — Reprise de Pelléas et Mélisande. — Le Guignol Lyonnais. — Exposition Théo van Rysselberghe. — Exposition de l'Académie Ranson. — Lectures. — Traductions (Félix Bertaux, Jean Schlumberger). — Revues.

N° 29 — 1 Mai 1911

Comtesse de Noailles : En Espagne. — Gabriel Mourey : Les Deux Mers. — Charles Louis Philippe : Lettres de Jeunesse, (cinquième et dernière série). — Albert Thibaudet : La Nouvelle Sorbonne. — Francis de Miomandre : Petits Dialogues Grassois (fin).

Notes par Michel Arnauld, Henri Bachelin, Henri Ghéon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger : Le Greco, par Maurice Barrès et Paul Lafond. — Le Miroir des Heures, par Henri de Régnier. — Les Frères Karamazov, par Jacques Copeau et Jean Croué. — L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne, par Agathon. — L'Ecole des Indifférents, par Jean Giraudoux. — Hum et Poussière, par François Porché. — Le Printemps, par G. Chennevière. — La Lumiè par George Duhamel. — L'Oiseau bleu, par Maurice Maeterlinck. — Le Cinquième Evangi par Han Ryner. — Les Visages de l'Egypte, par Joseph Billiet. — Expositions K.-X. Rouss d'Espagnat, M. Dethomas. — Lectures; Traductions, Revues.

N° 30 — 1 Juin 1911

Jean Schlumberger : Le Règne de l'Artiste (3e article). — Jean-Marc Bernard : S Tegmine Fagi. — Charles Vildrac : Découvertes. — Legrand-Chabrier : Chateaubria et l'Académie en 1811. — Saintléger Léger : Eloges. — Jacques Rivière : Ingres. Walter Savage Landor : Hautes et Basses Classes en Italie (trad. Valery Larbaud).

Notes par Henri Bachelin, J.-E. Blanche, Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Vers les rou absurdes, par André Spire. — Le Livre de la Méditerranée, par Louis Bertrand. — flânant de Messine à Cadix, par Eugène Monfort. — Aimé Pache, peintre vaudois, C. F. Ramuz. — La Conquête du Courage, par Stephen Crane (trad. de MM. Fr. Viel H. Davray). — Visages d'hier et d'aujourd'hui, par André Beaunier. — Figures littérai par Lucien Maury. — Poèmes, par Pol Simonnet. — La Volonté de Métamorphose, Joseph Baruzi. — Exposition Ingres. — Revues.

N° 31 — 1 Juillet 1911

Henri Ghéon : M. d'Annunzio et l'Art. — Georges Duhamel : Compagnons. — Sa Hubert : Rainer Maria Rilke et son dernier livre. — R.-M. Rilke : Les Cahiers de M Laurids Brigge (Fragments). Trad., André Gide. — Jean Richard : Lévy.

Notes par Henri Bachelin, Félix Bertaux, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Francis Miomandre, Jacques Rivière, Jean Schlumberger : Le Fils du Silence, par Han Ryne Caillou et Tili, par Pierre Mille. — Le Roman d'un Malade, par Louis de Robert. — Lampe et le Miroir, par René Chalupt. — Poèmes de Marcel Millet et de Maurice Bril — Hebbel, sa vie et ses œuvres, par A. Tibal. — Deux reprises au Théâtre-Français. — pièce historique de Maurice de Faramond. — Le Chagrin dans le Palais de Han, par L Laloy et René Piot. — Un interprète d'Ibsen : Emil Poulsen. — L'Heure espagnole, Maurice Ravel. — Expositions Maurice Denis et Pierre Bonnard. — Les Paysages de Fr Jourdain. — Lectures : une page de Charles Péguy. — Traductions : Paul Claudel : sur traduction de Tacite. — Revues. — Correspondance et Echos.

N° 32 — 1 Août 1911

Jean Schlumberger : La Crise de l'Art dramatique. — André Baine : Poèmes. — Jean Croué : Poèmes en prose. — George Meredith : L'Ode à la France (trad. Maurice Pierrotet). — Marcel Ray : " La Mère et l'Enfant ". — René Bichet : Le Livre de l'Eglise.

Notes par Henri Bachelin, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Mort de Quelqu'un, par Jules Romains. — Tancrède, par Léon-Paul Fargue. — De Delacroix au Néo-Impressionnisme, par Paul Signac. — L'Ecole du Dimanche, par Louis Dumur. — La Blessure mal fermée, par G. Ducrocq. — Martin Schongauer, par André Girodie. — Le Jardin des Tropiques, par Daniel Thaly. — Les Eléments, par O. W. Milosz. — Niou, par Ossip Dymof (adaptation de Serge Persky et H. R. Lenormand). — La Saison " russe " au Châtelet. — Exposition Charles Cottet. — Lectures. — Traductions : Chita, par Lafcadio Hearn. — Revues.

N° 33 — 1 Septembre 1911

Valery Larbaud : Coventry Patmore (I). — Coventry Patmore : Poèmes (trad. Paul Claudel).— Alain Fournier: Portrait. — Henri Franck : La Danse devant l'Arche (fragment). — Alain Desportes : Paysages de la Trentième Année.

Notes par Jacques Copeau, Louis Dumont-Wilden, Henri Ghéon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, C. Vettard : La Maîtresse Servante, par Jérôme et Jean Tharaud. — Le Village dans la Pinède, par Gabriel Mourey. — L'Eventail de Crêpe, par Edmond Jaloux. — L'attitude du lyrisme contemporain, par Tancrède de Visan. — L'Ordination, par Julien Benda. — Puycerrampion, par Andrée et Jean Viollis. — En Wallonie, par Louis Piérard. — Fânes rustiques et marines, par Louis Even. — Petrouchka, par Igor Stravinski, Michel Fokine et Alexandre Benois. — Une comédie du duc de Lauzun. — Reboux contre Claudel. — Revues.

N° 34 — 1 Octobre 1911

Coventry Patmore : Poèmes (trad. Paul Claudel). — Valery Larbaud : Coventry Patmore (fin). — Georges Chennevière : Moments. — André Ruyters : Addis-Abeba. — Jean Richard : Comment on fait une section d'infanterie.

Notes par Henri Aliés, F. Bertaux, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger : Théâtre de Paul Claudel : Tête d'Or; La Ville (première et seconde versions). — Simples notes pour un programme d'union et d'action, par Jules Lagneau. — Un Cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin. — Molière selon M. Maurice Donnay. — Ballades de François Villon, musique de M. Claude Debussy. — Le Programme d'Antoine. — Traductions. — Revues.

N° 35 — 1 Novembre 1911

Henri Ghéon : Sur le " Théâtre Populaire ". — Comtesse de Noailles : Hymne. — Valery Larbaud : Rose Lourdin. — Henri Aliès : Poèmes. — Théodore Lascaris : Lord Chesterfield. — Lord Chesterfield : Conseils à mon fils (Trad. Th. Lascaris). — V. M. Llona : L'Escale à Tripoli.

Notes par Henri Franck, Henri Ghéon, Jean Schlumberger, Camille Vettard : Henri Houssaye. — Vie de Rousseau, par Emile Faguet. — Dingley, l'illustre écrivain, par Jérôme et Jean Tharaud. — La Vie de Charles d'Orléans, par Pierre Champion. — La Guerre de France et le premier siège de Paris. — François Coppée, par Albert de Bersaucourt. — Contre Thomas Hardy. — L'irrédentisme français. — Les Cubistes contre le Salon d'Automne. — Traductions : Le Cadavre vivant, de Léon Tolstoï. — Autobiographie de Henri M. Stanley. Revues.

N° 36 — 1 Décembre 1911

André Gide : Propositions. — Charles Vildrac : Poèmes. — André Ruyters : D'Addis-Abeba à Djibouti. — O. W. Milosz : Le Consolateur. — Lord Chesterfield : Conseils à mon fils (Trad. Th. Lascaris, fin). — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Prologue).

Notes par Jacques Copeau, Gaston Gallimard, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Edmond Pilon, Jean Schlumberger : Sur la tombe de Brunetière. — L'Associée de Lucien Muhlfeld. — Les cent un propos d'Alain (3e série). — M. des Lourdines, par Alphonse de Chateaubriant. — La Science et les Humanités, par Henri Poincaré. — Variations du Cœur pensif, par Cécile Périn. — Le Jardin des Caresses, traduction de Franz Toussaint. — Le Pain au Théâtre des Arts. — M. de Max dans le Typhon. — Odéon. — Lectures. — Traductions : Tennyson, par M. Firmin Roz. — La Ville enchantée, de Mrs. Oliphant. — Réponse à M. Variot.

N° 37 — 1 Janvier 1912

Jacques Rivière : De la sincérité envers soi-même. — Tristan Klingsor : Humoresques. — Jean-Arthur Rimbaud : Lettre inédite. — Pierre Hamp : Le Rail (fragment). — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Acte I).

Notes par Henri Bachelin, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, Camille Vettard : La Brebis Perdue, par Gabriel Trarieux. — Les Sauterelles, par Emile Fabre. — L'Eternel Mari, par Savoir et Nozière, d'après Dostoïevski. — Aux Jardins de Murcie, par José Felin y Codina. — Les Dominos, au Théâtre des Arts. — Charbons sur le mur, par L. Landron et Le Père Billon dans sa ferme, par E. Dagen. — L'homme qui a perdu son moi, par André Beaunier. — Chansons de mer et d'outre-mer, par Daniel Thaly. — La Symphonie de Paul Dukas. — Expositions Van Dongen et Laprade. — L'exposition des Pompiers. — Lectures. — Traductions : Olivier Cromwell, par Thomas Carlyle. — L'histoire de M. Polly, par H. G. Wells. — Revues. — Réponse de M. Jean Variot.

N° 38 — 1 Fevrier 1912

Edmond Pilon : Daniel de Foë. — Emile Verhaeren : Poèmes. — Jacques Copeau : Sur le Dostoïevski de Suarès. — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Acte II).

Chroniques : Les Poèmes, par Henri Ghéon (Considérations générales). — Les Romans, par Jacques Copeau (L'Envers du Décor, Les Renards, De l'un à l'autre amour). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (La Brebis, Un bon petit diable, les frères Lambertier). — Notes par Henri Bachelin, Félix Bertaux, Gaston Gallimard, Henri Ghéon, Jacques Rivière : Les récents ouvrages de Tristan Bernard. — Luttes et problèmes, par Daniel Halévy. — Exposition de peintures chinoises. — Exposition de Franck Brangwyn. — Bérénice, de M. Albéric Magnard. — La dette de Jettchen Gebert, par Georges Hermann. — Revues

N° 39 — 1 Mars 1912

Legrand-Chabrier : Le Loisir de Cagliari. — Lucien Marié : Suite pathétique. — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Acte III). — Henri Deberly : Hymne au Soleil. — Jérôme et Jean Tharaud : La Fête Arabe (Première partie).

Chroniques : La Littérature, par Albert Thibaudet (Une thèse sur le Symbolisme). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Ballades Françaises, Le Cas Paul Fort, Du Rythme en français, Le Cantique de la Seine, Laudes, La Pluie au Printemps). — Les Romans, par Jacques Copeau (L'Invasion, Mademoiselle de Jessincourt). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (Le Redoutable, L'Assaut, Les Petits). — Notes par Félix Bertaux, Henri Ghéon, Edmond Pilon, Jacques Rivière, Camille Vettard : Le poète Henri de Régnier à l'Académie Française. — Le bel écu de Jean Clochepin, par Léon Lafage. — Auguste Rodin : L'Art. — Exposition Félix Vallotton. — Œuvres de piano de J. S. Bach. — Ma mère l'Oye, de Maurice Ravel. — Une représentation d'Electra. — Lafcadio Hearn, par Joseph de Smet. — La Lumière vient de l'Orient, par Lafcadio Hearn. — Die lyrische Bewegung im gegenwärtigen Frankreich. — Insel-Almanach. — Revues.

N° 40 — 1 Avril 1912

Jacques Rivière : Portrait de Joachim Du Bellay. — Francis Vielé-Griffin : Pasiphaé. — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (fin). — François-Paul Alibert : Quand le Printemps reviendra. — Jérôme et Jean Tharaud : La Fête Arabe (fin).

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (Sur la bonne Rive. De Chateaubriand). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Choix de Poésies de Théodore de Banville. — L'Hellénisme des Parnassiens. — Banville et Emmanuel Signoret). — Les Romans : Lettre de M. Louis Bertrand. — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (La Profession de Madame Warren). Notes par Alain-Fournier, Henri Ghéon, Edmond Pilon, Jean Schlumberger, Valery Larbaud, Camille Vettard : Henri Franck. — La Correspondance de Gérard de Nerval. — Vie de Mélanie, bergère de la Salette. — Sur les champs de bataille. — La Victoire des Vaincus, par L. Dumont-Wilden et Léon Souguenet. — L'Elève Gilles, par André Lafon. — Exposition de Madame Marval. — Exposition Charles Lacoste. — Le Psaume de Florent Schmitt.

N° 41 — 1 Mai 1912

René Gillouin : Jean Moréas, poète tragique. — Paul Fort : L'Aventure Eternelle (fragment). — André Ruyters : D'Addis-Abeba à Djibouti. — Henri Bachelin : Juliette la Jolie (I).

N° 32 — 1 Août 1911

Jean Schlumberger : La Crise de l'Art dramatique. — André Baine : Poèmes. — Jean Croué : Poèmes en prose. — George Meredith : L'Ode à la France (trad. Maurice Pierrotet). — Marcel Ray : " La Mère et l'Enfant ". — René Bichet : Le Livre de l'Eglise.

Notes par Henri Bachelin, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger : Mort de Quelqu'un, par Jules Romains. — Tancrède, par Léon-Paul Fargue. — De Delacroix au Néo-Impressionnisme, par Paul Signac. — L'Ecole du Dimanche, par Louis Dumur. — La Blessure mal fermée, par G. Ducrocq. — Martin Schongauer, par André Girodie. — Le Jardin des Tropiques, par Daniel Thaly. — Les Eléments, par O. W. Milosz. — Niou, par Ossip Dymof (adaptation de Serge Persky et H. R. Lenormand). — La Saison " russe " au Châtelet. — Exposition Charles Cottet. — Lectures. — Traductions : Chita, par Lafcadio Hearn. — Revues.

N° 33 — 1 Septembre 1911

Valery Larbaud : Coventry Patmore (I). — Coventry Patmore : Poèmes (trad. Paul Claudel). — Alain Fournier : Portrait. — Henri Franck : La Danse devant l'Arche (fragment). — Alain Desportes : Paysages de la Trentième Année.

Notes par Jacques Copeau, Louis Dumont-Wilden, Henri Ghéon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, C. Vettard : La Maîtresse Servante, par Jérôme et Jean Tharaud. — Le Village dans la Pinède, par Gabriel Mourey. — L'Eventail de Crêpe, par Edmond Jaloux. — L'attitude du lyrisme contemporain, par Tancrède de Visan. — L'Ordination, par Julien Benda. — Puycerrampion, par Andrée et Jean Viollis. — En Wallonie, par Louis Piérard. — Fânes rustiques et marines, par Louis Even. — Petrouchka, par Igor Stravinski, Michel Fokine et Alexandre Benois. — Une comédie du duc de Lauzun. — Reboux contre Claudel. — Revues.

N° 34 — 1 Octobre 1911

Coventry Patmore : Poèmes (trad. Paul Claudel). — Valery Larbaud : Coventry Patmore (fin). — Georges Chennevière : Moments. — André Ruyters : Addis-Abeba. — Jean Richard : Comment on fait une section d'infanterie.

Notes par Henri Aliés, F. Bertaux, Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger : Théâtre de Paul Claudel : Tête d'Or; La Ville (première et seconde versions). — Simples notes pour un programme d'union et d'action, par Jules Lagneau. — Un Cahier inédit du Journal d'Eugénie de Guérin. — Molière selon M. Maurice Donnay. — Ballades de François Villon, musique de M. Claude Debussy. — Le Programme d'Antoine. — Traductions. — Revues.

N° 35 — 1 Novembre 1911

Henri Ghéon : Sur le " Théâtre Populaire ". — Comtesse de Noailles : Hymne. — Valery Larbaud : Rose Lourdin. — Henri Aliès : Poèmes. — Théodore Lascaris : Lord Chesterfield. — Lord Chesterfield : Conseils à mon fils (Trad. Th. Lascaris). — V. M. Llona : L'Escale à Tripoli.

Notes par Henri Franck, Henri Ghéon, Jean Schlumberger, Camille Vettard : Henri Houssaye. — Vie de Rousseau, par Emile Faguet. — Dingley, l'illustre écrivain, par Jérôme et Jean Tharaud. — La Vie de Charles d'Orléans, par Pierre Champion. — La Guerre de France et le premier siège de Paris. — François Coppée, par Albert de Bersaucourt. — Contre Thomas Hardy. — L'irrédentisme français. — Les Cubistes contre le Salon d'Automne. — Traductions : Le Cadavre vivant, de Léon Tolstoï. — Autobiographie de Henri M. Stanley. Revues.

N° 36 — 1 Décembre 1911

André Gide : Propositions. — Charles Vildrac : Poèmes. — André Ruyters : D'Addis-Abeba à Djibouti. — O. W. Milosz : Le Consolateur. — Lord Chesterfield : Conseils à mon fils (Trad. Th. Lascaris, fin). — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Prologue).

Notes par Jacques Copeau, Gaston Gallimard, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Edmond Pilon, Jean Schlumberger : Sur la tombe de Brunetière. — L'Associée de Lucien Muhlfeld. — Les cent un propos d'Alain (3e série). — M. des Lourdines, par Alphonse de Chateaubriant. — La Science et les Humanités, par Henri Poincaré. — Variations du Cœur pensif, par Cécile Périn. — Le Jardin des Caresses, traduction de Franz Toussaint. — Le Pain au Théâtre des Arts. — M. de Max dans le Typhon. — Odéon. — Lectures. — Traductions : Tennyson, par M. Firmin Roz. — La Ville enchantée, de Mrs. Oliphant. — Réponse à M. Variot.

N° 37 — 1 Janvier 1912

Jacques Rivière : De la sincérité envers soi-même. — Tristan Klingsor : Humoresques. — Jean-Arthur Rimbaud : Lettre inédite. — Pierre Hamp : Le Rail (fragment). — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Acte I).

Notes par Henri Bachelin, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, Camille Vettard : La Brebis Perdue, par Gabriel Trarieux. — Les Sauterelles, par Emile Fabre. — L'Eternel Mari, par Savoir et Nozière, d'après Dostoïevski. — Aux Jardins de Murcie, par José Felin y Codina. — Les Dominos, au Théâtre des Arts. — Charbons sur le mur, par L. Landron et Le Père Billon dans sa ferme, par E. Dagen. — L'homme qui a perdu son moi, par André Beaunier. — Chansons de mer et d'outre-mer, par Daniel Thaly. — La Symphonie de Paul Dukas. — Expositions Van Dongen et Laprade. — L'exposition des Pompiers. — Lectures. — Traductions : Olivier Cromwell, par Thomas Carlyle. — L'histoire de M. Poily, par H. G. Wells. — Revues. — Réponse de M. Jean Variot.

N° 38 — 1 Fevrier 1912

Edmond Pilon : Daniel de Foë. — Emile Verhaeren : Poèmes. — Jacques Copeau : Sur le Dostoïevski de Suarès. — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Acte II).

Chroniques : Les Poèmes, par Henri Ghéon (Considérations générales). — Les Romans, par Jacques Copeau (L'Envers du Décor, Les Renards, De l'un à l'autre amour). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (La Brebis, Un bon petit diable, les frères Lambertier). — Notes par Henri Bachelin, Félix Bertaux, Gaston Gallimard, Henri Ghéon, Jacques Rivière : Les récents ouvrages de Tristan Bernard. — Luttes et problèmes, par Daniel Halévy. — Exposition de peintures chinoises. — Exposition de Franck Brangwyn. — Bérénice, de M. Albéric Magnard. — La dette de Jettchen Gebert, par Georges Hermann. — Revues

N° 39 — 1 Mars 1912

Legrand-Chabrier : Le Loisir de Cagliari. — Lucien Marié : Suite pathétique. — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (Acte III). — Henri Deberly : Hymne au Soleil. — Jérôme et Jean Tharaud : La Fête Arabe (Première partie).

Chroniques : La Littérature, par Albert Thibaudet (Une thèse sur le Symbolisme). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Ballades Françaises, Le Cas Paul Fort, Du Rythme en français, Le Cantique de la Seine, Laudes, La Pluie au Printemps). — Les Romans, par Jacques Copeau (L'Invasion, Mademoiselle de Jessincourt). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (Le Redoutable, L'Assaut, Les Petits). — Notes par Félix Bertaux, Henri Ghéon, Edmond Pilon, Jacques Rivière, Camille Vettard : Le poète Henri de Régnier à l'Académie Française. — Le bel écu de Jean Clochepin, par Léon Lafage. — Auguste Rodin : L'Art. — Exposition Félix Vallotton. — Œuvres de piano de J. S. Bach. — Ma mère l'Oye, de Maurice Ravel. — Une représentation d'Electra. — Lafcadio Hearn, par Joseph de Smet. — La Lumière vient de l'Orient, par Lafcadio Hearn. — Die lyrische Bewegung im gegenwärtigen Frankreich. — Insel-Almanach. — Revues.

N° 40 — 1 Avril 1912

Jacques Rivière : Portrait de Joachim Du Bellay. — Francis Vielé-Griffin : Pasiphaé. — Paul Claudel : L'Annonce faite à Marie (fin). — François-Paul Alibert : Quand le Printemps reviendra. — Jérôme et Jean Tharaud : La Fête Arabe (fin).

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (Sur la bonne Rive. De Chateaubriand). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Choix de Poésies de Théodore de Banville. — L'Hellénisme des Parnassiens. — Banville et Emmanuel Signoret). — Les Romans : Lettre de M. Louis Bertrand. — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (La Profession de Madame Warren). Notes par Alain-Fournier, Henri Ghéon, Edmond Pilon, Jean Schlumberger, Valery Larbaud, Camille Vettard : Henri Franck. — La Correspondance de Gérard de Nerval. — Vie de Mélanie, bergère de la Salette. — Sur les champs de bataille. — La Victoire des Vaincus, par L. Dumont-Wilden et Léon Souguenet. — L'Elève Gilles, par André Lafon. — Exposition de Madame Marval. — Exposition Charles Lacoste. — Le Psaume de Florent Schmitt.

N° 41 — 1 Mai 1912

René Gillouin : Jean Moréas, poète tragique. — Paul Fort : L'Aventure Eternelle (fragment). — André Ruyters : D'Addis-Abeba à Djibouti. — Henri Bachelin : Juliette la Jolie (I).

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (D'une grande tentation. Sur Véronèse). — La Littérature, par Albert Thibaudet (Greco ou Le Secret de Tolède). — Les Romans, par Jacques Copeau (Le Docteur Lerne, sous-dieu. Le Péril Bleu). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (Le Ménage de Molière. Troïlus et Cressida). — Notes par Henri Bachelin, Jacques Copeau, Legrand-Chabrier, Edmond Pilon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, Giuseppe Vannicola : Giovanni Pascoli. — Le Salon des Indépendants. — Auguste Renoir, par J. Meier-Graefe. — Charles Guérin, par Albert de Bersaucourt. — Sites et Personnages, par Edmond Pilon. — Le merveilleux voyage de Nils Holgerson, par Selma Lagerlöf. — La Chanson du vieux marin de Coleridge. — M. Barrès et Montaigne. — Virilités (Pensées de Napoléon). — Revues.

N° 42 — 1 Juin 1912

André Suarès : De Jean-Jacques. — Jules Delacre : Poèmes. — John Keats : Lettres à Fanny Brawne (I). (Traduites par Marie-Louyse Des Garets). — J. Galzy : Orphée. — Jacques Rivière : Le Mystère de Saints Innocents. — Henri Bachelin : Juliette la Jolie (II).

Chroniques : La Littérature, par Albert Thibaudet (Chateaubriand par Jules Lemaître.) — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Le Whitmanisme, Compagnons, La Lumière de Grèce, etc.). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (Hélène de Sparte). — Notes par Jacques Copeau, Henri Ghéon, Legrand-Chabrier, Jean Schlumberger : Au Salon de la Nationale : Bourdelle, Zuloaga. — L'Art Médiéval, par Elie Faure. — Stendhal et ses commentateurs, par Jean Mélia. — Une étape de la conversion de Huysmans, par André Du Fresnois. — Alexandre Asiatique, par la princesse Bibesco. — La Stratégie littéraire. — Les Revues.

N° 43 — 1 Juillet 1912

François-Paul Alibert : La Conque d'or. — Charles Groz : Tu es,.... mon âme. — Léon-Paul Fargue : Solitude. — John Keats : Lettres à Fanny Brawne (II). — Henri Bachelin : Juliette la Jolie (fin).

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (De Joinville). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Léon Dierx et Stéphane Mallarmé. Hymne des Forces. Entre les Murs etc.) — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (Iphigénie Poil de carotte. Sumurun). — Notes par Henri Bachelin, Henri Ghéon, Pierre de Lanux, Jacques Rivière, Camille Vettard : Des ballets russes et de Fokine. — Les écrits posthumes de Tolstoï. — Les Jardins de l'Intelligence, par Lucien Corpechot. — Essais choisis, Les Forces éternelles d'Emerson. — La littérature et les idées nouvelles, par Alexandre Mercereau. — La Salomé d'Oscar Wilde. — Le Syndicat de Baugignoux, par Emile Guillaumin. — Le réalisme du romantisme, par Georges Pellissier. — Carpeaux et Ricard. — Deux récents scandales. — Les Revues : M. Hans Frank : Strindberg (Die Güldenkammer).

N° 44 — 1 Août 1912

Albert Thibaudet : Réflexions sur le Roman. — Louis Chadourne : Les Ports. — Charles Vildrac : Découvertes. — John Keats : Lettres à Fanny Brawne (fin). — Arnold Bennett : Le Matador des Cinq Villes (traduction de Valery Larbaud).

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (Beauté de la Danse). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Le Poème en prose. Poèmes par Léon-Paul Fargue. La Danse devant l'Arche par Henri Franck). — Les Romans, par Jacques Copeau (Anne Véronique, par H. G. Wells, traduction de H. D. Davray et B. Kozakiewicz). — Notes par Gaston Gallimard, Henri Ghéon, Edmond Pilon, Jean Schlumberger, Alfred de Tarde, Camille Vettard : Les Humanités et les Ingénieurs, par Henry Le Châtelier. — Le roman anglais contemporain, par Firmin Roz. — Madeleine jeune femme, par René Boylesve. — Classiques et Romantiques, par Lucien Maury. — L'école impressionniste à la Galerie Manzi. — Les Portraits de Renoir. — Œuvres récentes de Bonnard. — Exposition d'art persan. — Le Don Juan de Mozart à l'Opéra-Comique. — Les Revues : Autour de Jean-Jacques Rousseau.

N° 45 — 1 Septembre 1912

O. W. Milosz : Miguel Mañara (I). — Louis Dumont-Wilden : Maurice Maeterlinck. — Henri Aliès : Poèmes. — Arnault : L'Accouchée. — Jérôme et Jean Tharaud : Le Pathétique des Mendiants.

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (Suétone). — La Littérature, par Albert Thibaudet (Les Pamphlets contre Victor Hugo, par Albert de Bersaucourt. La Savoie, par Léandre Vaillat). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Les blés mouvants, par Emile Verhaeren.

La foire aux paysages, par Fernand Benoit. Les Fêtes quotidiennes, par Guy-Charles Cros. Le Regard derrière l'épaule, par Henry Dérieux. La Danse de Sophocle, par Jean Cocteau). — Les Romans par Camille Vettard (La Peine des Hommes, par Pierre Hamp. L'Enfant qui prit peur, par Gilbert de Voisins. La Maîtresse et l'Amie, par Jean-Louis Vaudoyer). — Notes par Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jacques Rivière, Jean Schlumberger, Alfred de Tarde : Père et fils, par Edmund Gosse, trad. A. Monod et H. D. Davray. — Trois Villes Saintes, par Emile Baumann. — Essais sur la sensibilité contemporaine, par Raphaël Cor. — Le La Fontaine et le Watteau d'Edmond Pilon. — Essais et Portraits, par Jacques-Emile Blanche ; Théories par Maurice Denis. — John Bull's Island, par J. Raymond Guasco. — D'île en île, par Julien Ochsé. — A propos d'un livre sur l'esthétique. — Une lettre de M. René Boylesve. — Les Revues.

N° 46 — 1 Octobre 1912

Paul Claudel : Arthur Rimbaud. — Arthur Rimbaud : Trois lettres inédites (avec une notice de Paterne Berrichon). — Jean Dominique : Le puits d'azur. — O. W. Milosz : Miguel Mañara (fin). — Jean Schlumberger : Les Dieux ont Soif. — J. V. Jensen : La Mère (traduction d'Agnès J. Copeau, notice de Christian Rimestad).

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (Le style niais. Opinions sur Beethoven). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (Une enquête du journal La Croix et les Géorgiques Chrétiennes de Francis Jammes). — Les Romans, par Camille Vettard (Marie de Sainte-Heureuse par Henry Bidou). — Notes par Jacques Copeau, Henri Ghéon, Jean Schlumberger, Valery Larbaud : English Literature, par J. M. Kennedy. — La Création Dramatique, par William Archer. — Réflexions sur quelques poètes, par Jean Moréas. — Fontenelle, par Emile Faguet. — Les Traqueurs de Sophocle. — Essai sur l'art et la psychologie de Maurice Barrès, par Jacques Jary. — L'itinéraire de Stendhal, par Henri Martineau. — Le Scarabée sacré, par Elsa Jérusalem, trad. J. W. Bienstock et Claude Margelle. — Les Pensées Choisies de M. de Curel. — L'affaire Parsifal. — Le Programme d'Antoine. — Les Revues.

N° 47 — 1 Novembre 1912

Henri Ghéon : L'Epreuve de Florence (I). — Tristan Klingsor : Poèmes de France. — Jacques Rivière : De la Foi (I). — Ernest Tisserand : Sept Hommes.

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (Le grand siècle. Sur le seuil des quatuors). — La Littérature, par Albert Thibaudet (Remarques sur le symbole). — Les Poèmes, par Henri Ghéon (La Romance de l'Homme, par Saint Georges de Bouhélier. Les Poètes : M. Nicolas Beauduin). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (A propos de la Reine Margot : le drame historique). — Notes par Michel Arnauld, Jacques Copeau, Valery Larbaud, Camille Vettard : Rosny et Wells. — Pierre Mille et Kipling. — L'Enquête d'Agathon sur Les Jeunes Gens d'Aujourd'hui. — Sur la Vie, par André Suarès. — L'évolution morale de Gœthe, par Henri Loiseau. — Le Faust de Gœthe, par Ernest Lichtenberger. — Le Bergsonisme, par Julien Benda. — Oscar Wilde, par Leonard Cresswell Ingleby.

N° 48 — 1 Décembre 1912

P. F. Roche : Larmes de la Volupté. — Jacques Rivière : De la Foi (fin). — Henri Ghéon : L'Epreuve de Florence (II). — Bernard Combette : L'Exécution double.

Chroniques : Chronique de Caërdal, par André Suarès (D'un mince auteur. Chasse au tigre). — La Littérature, par Albert Thibaudet (Gustave Flaubert, par Louis Bertrand). — Le Roman, par Camille Vettard (Les Fabrecé, par Paul Margueritte). — Le Théâtre, par Jean Schlumberger (Dans l'ombre des statues, par Georges Duhamel. Bagatelle, par Paul Hervieu). Notes par Louis Chadourne, Jacques Copeau, Louis Dumont-Wilden, Léon-Paul Fargue, Henri Ghéon, Edmond Pilon, Jean Schlumberger, Camille Vettard : Au Salon d'Automne. — Deux nouveaux volumes de la Bibliothèque Française. — Le Rabaga, par Blanche Rousseau. — La plus humble vie, par Charles de Bordeu. — La philosophie de M. Bergson, par René Gillouin. — Une amie inconnue d'Eugénie de Guérin : Coralie de Gaïx. — Bernard Schaw, par Augustin Hamon. — Pour la Bataille. — Lettres Italiennes : Ma montagne, par Scipio Slataper. — Les Revues.

SOMMAIRE du No 50.

SOMMAIRE du No 51.